LA TABLE RONDE

SEPTEMBRE 1958

SOMMAIRE

D'un château sur la mer, par AMÉDÉE PONCEAU 9
Poèmes, par MARIE-JEANNE DURRY 21
La victoire d'Astyanax, par GEORGES PIROUÉ 23
La grand'mère, par LUCE AMY 50
Cloche, par CHARLES CHARRAS 73
Automnales, par JACQUES DE RICAUMONT 86
Gœthe vu par son sculpteur, DAVID D'ANGERS 93
Une leçon d'espérance : Pierre Teilhard de Chardin, par L. SWAN ... 100

•

La présence de la Vierge Marie au XIIe siècle, par MARIE-MADELEINE DAVY 106
Sagesse et Vierge Marie dans l'œuvre de Paul Claudel, par RAYMOND HALTER 114
La rencontre ineffable, par LOUIS CHAIGNE 129

•

CHRONIQUES

Arnold Reymond, par D. DUBARLE O. P. 132
La poésie, par ALAIN BOSQUET 135
Les romans, par HENRI HELL 141
D'un livre à l'autre, par ROGER DARDENNE, LOUISE SERVICEN, CLAUDE CUÉNOT 146
Lectures non frivoles, par CLAUDE ELSEN 153
Les livres religieux, par A. HAMMAN 156
Des monuments anciens, des croyances et des mœurs..., par JEAN DORESSE 161
Authentique Provence, insolite Italie, par CHRISTIAN CAPRIER 167
Loin des foules, par ARLETTE LAFONT 169

•

Le Théâtre des Nations, par HENRI GOUHIER 173
Les livres sur le Théâtre, par HENRI GOUHIER 177
Le journal d'un écrivain : L'Armée et la Nation, par EMMANUEL BERL 180
Vérités littéraires : A propos d'un centenaire, par ANDRÉ THÉRIVE . 186

D'un château sur la mer (1)

De la fenêtre nue, la mer et les îles.

Marines des premières journées.

Comme c'est difficile à fixer ces ciels changeants, ces pinceaux de lumière venant du phare, promenés sur la mer et les îles. Sous un ciel égal, les îles alternent du noir — sur le blanc laiteux — au blanc — sur le bleu intense ou le noir.

Sous un ciel pommelé, quand le faisceau éclatant les choisit elles prennent une coloration de calanques méditerranéennes. Dès que le faisceau glisse et s'éloigne elles noircissent l'une après l'autre.

Sur la mer laiteuse, uniformément éclairée par un ciel dépoli, elles sont comme de grands cétacés défunts et flottants.

A marée haute, toutes ces bêtes plongent, la mer se dépeuple.

La mer alors borde la prairie.

A marée basse — entre la mer et la prairie se crée une zone sans cesse élargie de rocaille rose — rousse qu'auréole, comme un long cerne luisant, le reflux.

Les doigts des balises s'allongent. Les bêtes obéissantes reparaissent et s'endorment...

Il y a bien cinq cents mètres à vol d'oiseau du château à la mer.

Cet espace est au paysan.

Le pays de Saint-Pol et de Roscoff a renoncé au luxe de la lande : il n'a guère laissé de place pour les parcs.

(1) On commémore cette année le dixième anniversaire de la mort du philosophe et esthéticien Amédée Ponceau. Nous ne pouvons mieux rendre hommage à cet éminent penseur qu'en donnant en « *In memoriam* » ces pages qu'il a écrites dans ses « *Carnets* », pendant ses vacances au château de Kersaliou près de Saint-Pol-de-Léon, en Bretagne.

Comme le dit Marcel Bouteron : « Philosophe de vocation en même temps que profondément artiste, Amédée Ponceau eut l'heureuse idée d'appliquer conjointement, sa méthode de philosophe et ses dons d'artiste, à ces *marines bretonnes.* »

La parure de cette terre est maraîchère, agricole. Elle varie d'un jour à l'autre avec une étonnante promptitude. Il y a encore des blés couleurs de rouille — nous verrons l'innombrable armée se coucher, les faisceaux se former, la terre rose apparaître, les couches profondes retournées par une primitive charrue, former des bordures grasses.

Plus nombreux sont les champs d'artichauts, aux mille têtes rondes, dont le vert à la base est tacheté de violet.

Le destin des oignons s'achève. Leurs fleurs en boule, en haut des tiges se fanent sur quelques carrés réservés pour la semence.

Et le renouveau des choux-fleurs s'annoncent : on les repique, on les arrose un à un, comme on abreuve un enfant.

Le paysan, partout courbé sur cette terre légère et prompte, fait partie du paysage. Quand la nuit efface la limite des champs, brouille la silhouette des maisons, fait reculer la mer jusqu'aux astres pour faire musique en leur compagnie, la dernière tache au ras du sillon, si menue, si peu mobile, est celle de ce planteur infatigable qui abreuve les choux-fleurs au biberon.

Parfois aussi celle du vieux Roué, avec sa vache, agenouillé près de la bête et disant ses patenôtres, ou bien celle de sa fille, droite encore sur ses jambes, et qui tricote ses bas...

A l'aube, lorsque de mon lit, mon regard va d'un élan vers cette terre bénie et vers l'eau qu'elle élève comme entre ses deux mains, jusqu'à mon cœur, le paysan est là dans la même posture où la nuit l'a surpris.

Promenades du soir dans la campagne.

Tout ce qui borde la mer lui emprunte une singularité savoureuse qu'il faut consommer avec amour à toute heure mais surtout à celle où sombre le soleil. Les plus vives couleurs s'éteignent, les plus rares subsistent.

Nous descendions alors, M. et moi, en sandales mais le manteau sur les épaules. Comme le soir qui vient donne une vive démarche ! Vers quelles fêtes secrètes chacun semble alors courir...

Nous n'allions cependant qu'au chemin le plus proche, mais aussi le moins fréquenté parce que l'eau des sources l'envahit et parce qu'il débouche sur la plage parmi les galets.

Nous ne nous soucions guère d'y passer lors de nos précédents séjours. Il nous fallait à toute heure le flux et le reflux, l'alternance des caps et des baies — nous allions et venions comme des douaniers par leur chemin.

Mais cette année, dans ce chemin, où croît l'herbe, nous donnions rendez-vous à toute la Bretagne docile, elle accourait dès le premier jour.

Nulle haie ne nous cachait, en cet endroit, la mer un peu lointaine mais précise. Le regard frôlait les bancs de légumes avant d'arriver jusqu'à elle — bleue — puis noire avec une bordure blanche.

Pourquoi ces verdures rémunératrices seraient-elles choquantes? Les êtres qui les sèment et les arrosent sont si proches de la mer elle-même. Ils mènent une vie de labeur tranquille et primitive, en tête à tête avec la plus grande force du monde. Lorsque leurs yeux se lèvent par delà cette courbure descendante de leur champ, ce qui remplit leur regard, c'est le frémissement érectile de « ces mamelles bleutées » (Proust). L'odeur du varech, la fécondité de ces terres, tout vient de la grande force libre, qui borde leur servitude et qui les anoblit.

De même que dans les étroites rues de Saint-Malo, j'aimais jusqu'à l'odeur de poisson et de bordée qui se mêlait au sel de l'air, composant une symphonie à laquelle eût manqué la dissonance d'un juron — de même j'ai fini par aimer les mares dans le chemin, les tas de feuilles d'artichauts, le galop de la vache qui fiente et patauge dans la vase.

Elles rentraient à cette heure-là, ces bêtes de caprice — sous la garde d'un chien noir à peine visible déjà — et parfaitement silencieux — jeune encore et joueur et menant parfaitement son manège. Les vaches étaient cloîtrées dans un pré sans barrière. Pendant un temps, il montait la garde à l'entrée, couché sur le ventre, attentif et remuant la queue. Puis à la voix du berger invisible, il prenait le commandement de la colonne du retour.

Seuls tout à fait, nous allions de la mare à l'orée du chemin, côtoyant une banquette d'herbe et de pierre où nous pouvions nous asseoir. Les champs s'enlisaient peu à peu dans la nuit. Seule surnageait la maison assise au fond du vallon. Il y avait quelques bruits de voix, de portes fermées, des rires parfois. Et tout à la fin le ferraillement des charriots attardés dans les chemins rocailleux. Parfois nous franchissions la mare, nous nous enfoncions profondément dans une allée boiteuse, au-dessus de laquelle venait mourir un morceau de lande. Une lune fantastique se jouait dans un paysage shakespearien. Un paysan travaillait encore au clair de lune, il débusquait à l'improviste.

D'autres fois nous nous sommes enfoncés plus loin dans la terre — surtout par des nuits sans lune. C'est un jeu captivant aussi.

Laissant dormir la mer dans l'anse où elle s'était retirée, nous regagnions par le dédale infini des champs obscurs, la grande route de Saint-Pol à Roscoff.

Chemins bretons. Dédale creusé presque sous terre, contre la pluie. Forage singulier des générations qui aboutit à ces tunnels que la verdure des haies achève de fermer. Par le beau temps, on étouffe sous ces arceaux, par le ciel le plus clair, on n'y voit transparaître nulle étoile. Puis soudain, l'on émerge à la surface des champs sous un firmament innombrable et par-dessus des terres obscures, le regard va trouver une lueur de phosphore, perçoit une présence, une respiration.

L'instant d'après, tout est noir sous les pas. Une blancheur résiduelle dénonce un caillou. On est loin de tout — parmi des terres dont l'odeur est douce un peu fermentée, mêlée de varech et de fumier, de pommes de terre. Alors se dressent à l'improviste les masses noires d'un hameau.

Tout est silence, parfois une fenêtre éclairée, une ombre qui rôde et s'évapore. On s'accroche au tas d'ajoncs séchés, on frôle une dangereuse fosse à purin. Le tragique se mêle à d'excessives négligences.

Le village est dépassé. De nouveau très loin, par delà les espaces incertains, on voit la mer blanchir, on entend battre ce cœur.

On promène sur la glaise mêlée de fiente, la lueur mourante de la lampe électrique. Et l'on se glisse parmi d'autres ruines, parmi d'autres maisons, habitées par des ombres.

Au carrefour, un immense Christ tend les bras. La nuit lui donne réellement toute la terre et la mer à bénir. Et ceux qui le trouvent ici, s'étant perdus, sont retrouvés. En effet, la route est proche — tranquille à cette heure autant qu'elle est tourmentée pendant le jour.

Mais tous ces cailloux ont le nez dehors. Et comme c'est long, une route dans la nuit...

Lorsqu'il a plu, parfois il faut abandonner les chemins inondés, se glisser dans les clos mal fermés, emprunter une allée seigneuriale...

Il reste des arbres, des parcs, surtout aux abords de Saint-Pol. Même au cœur de la nuit comment ne pas reconnaître ce grand pin parasol qui fait ombre jusqu'à sur la mer.

Il ne reste plus alors qu'à atteindre, puis à suivre la piste qui remonte le long des saules, puis traverser la pelouse jusqu'au château...

Autres marines...

La mer de la journée est le plus souple des jouets. Elle recèle même ce qu'il faut d'ennui pour les gens ennuyés. C'est le matin surtout qu'elle est familière, ses dessous étalés sans façon, la chair saine.

Toutes ces terres désertes, toutes ces plages sont à celui qui veut bien les prendre — et fraîchement lavées.

Les barques sont montées par des pêcheurs, non des conquérants nordiques.

Quelquefois, elle est si lointaine, qu'obstinés à prendre son bain, il nous semblait qu'il faudrait aller jusqu'à l'île. Et même alors, ce n'était qu'une mare d'eau claire un jardin aquatique parsemé sous les eaux peu profondes, de touffes visqueuses et brunies par l'iode avec de longues allées et des ronds-points où l'on ne parvenait pas à enfoncer jusqu'au ventre.

Mais au retour, sur les rochers brûlants, quelles délices pour les pieds nus et le ventre mouillé. Surtout si le vent tombait, laissait les barques en panne au milieu du lac bleu, laissait retomber sur la plage la chape lourde et chaud d'un été blond et bienheureux.

Quelles paresses au bas de la falaise. L'œil nouveau-né allait des retombées du lierre jusqu'au lointain de Primel.

Regarder, regarder, boire du regard. Sentir alors qu'on était altéré.

Voir varier la couleur des barques, monter et descendre les balises — se grouper et s'effilocher les nuages. Sentir le temps mûrir, mais ne comprendre jamais comment il peut être déjà mûr.

Cette jouissance m'a été accordée très tard. Il m'a fallu aimer les villes, les cathédrales. D'abord je ne m'intéressais qu'aux variations du visage humain, qu'aux péripéties de l'action et de l'ambition humaine, qu'à mon avenir.

J'ai senti ensuite que sans aucune collaboration de ma part, le monde avait bien assez de variété : qu'est-ce qu'un sourire de femme parmi toutes les nuances du matin?...

Les après-midis sont plus uniformes. Elles ont besoin des poivres de l'action et du désir.

Parfois une langueur, sur le sable faisait comprendre opportunément que l'on peut partir sans regret. Trop de dames au tricots, de bambins à la pelle.

Une mer vide, un décor fatigué.

Plages où l'on est prisonnier, désertées trop longtemps par la vague, qui font moins songer à la barque, au paquebot qu'au chemin de fer, aux trains de plaisir, au train des maris. Il n'est pas mauvais de les traverser, de s'attendrir sur les marmots multicolores. Mais il faut se garder du pliant, de la tente, du sable même... A moins que l'amour ne s'en mêle — ou encore qu'à la plage soit annexée une ville, un casino.

D'autre fois se prolongeaient tout simplement les joies méditatives de la matinée, où l'ennui frôlé, parfois même ressenti, se volatilisait, la lourdeur digestive se dissipait.

Le décor des rochers convenait mieux à cet état que celui du sable — si j'avais le choix désormais je réserverais le sable pour le matin, les rochers pour l'après-midi — c'est ainsi que je me représente le mieux mes journées de Bretagne.

Sans doute parce que l'arrivée parmi les rochers demande un effort qui témoigne lui-même d'une situation musculaire et nerveuse, satisfaisante, active, nous allions souvent les chercher du côté de Roscoff dans une petite anse située au-delà de la maison du peintre.

Surtout le rocher est en avant-garde sur la mer. Aisément, elle vient vous y rejoindre, joue à vous encercler. Même lorsqu'elle s'est retirée, elle y laisse des traces de son passage, des herbes qui ne sont qu'à elle, des crevettes, des galets, des flaques, une sorte de température pour l'obtention de laquelle elle collabore avec le soleil. Les rochers sont la résistance qu'elle rencontre, la proie qu'elle lèche et qu'elle griffe comme une bête.

Il m'arrivait pourtant de croire, en m'installant pour travailler sur le granit rapeux et doux (selon le sens de la caresse) que je m'ennuierais un peu, que je regarderais l'heure avec impatience, que mon regard se meurtrirait, s'émousserait à toutes ces aspérités, que mon cœur se dessécherait dans ce désert pierreux, prolongé d'un vain mirage oriental. Et soudain, je me rendais compte que l'aridité s'était adoucie, que les pierres avaient noirci que la précieuse flaque immobile avait verdi, une frange d'écume la bordait qui là-bas verticale venait lécher l'extrémité des miettes de la falaise.

Bientôt, cette joueuse humide, échevelée, que je n'avais pas voulu épier, que j'avais laissé venir bruissait doucement à mes oreilles, faisait couler son trésor entre deux rochers, comme l'avare, une poignée de pièces d'or d'une main à l'autre, ou le paysan une poignée de grains. Je voyais renaître

à deux pas l'Europe et le détroit de Messine, et Charybe et Sylla. M. en silence s'était repliée, mais parfois au loin, une compagne moins sage poussait de petits cris, mêlés de rires nerveux.

Je fermais mon cahier et me levais doucement pour voir de haut, et aussi pour recevoir enfin, d'un bloc, cette poussée joyeuse, pour voir tourner autour de moi, toute cette galopade.

Il fallait enfin escalader la falaise. Alors, selon l'heure nous nous acheminions vers le château, ou nous nous mettions en route vers Roscoff.

Le retour au château pouvait se faire lentement et même si nous étions en retard pour avoir attendu le reflux de la mer, nous n'avions guère le cœur à nous hâter.

Quelle sûreté, quelle fermeté, quelle maîtrise donne une heure de loisir, dans l'air pur, aux lieux souverains de la terre ! Avec une chemise lâche, des sandales, les mains dans les poches vides, et l'œil clair, on peut se sentir trop aisément à l'abri de toute atteinte.

Quand notre hâte nous avait servis, ou plutôt lorsque l'air du soir nous avait à notre insu, sans fatigue, ramenés, comme sur quatre mains nouées se trouve porté un petit enfant. Il nous restait une grande heure avant le dîner. Les bannières du jour flottaient encore au vent apaisé. Nous descendions vers la plage, nous nous dévêtions, nous prenions le bain du soir.

Nous n'avions plus envie de lutter contre des vagues sourcilleuses, aiguës, aigres, contre une mer convulsive, à laquelle il faut recracher les petits paquets d'eau qu'elle vous offre sournoisement.

Nous ne songions plus à ces parties de polo sur une eau rebondissante au sein de laquelle s'ébrouent des partenaires affairés, couronnés de gouttelettes, qui par miracle révèlent un bras ferme, une hanche musclée, une gorge détendue.

Nulle préoccupation chez nous de battre à la brasse le dernier record...

Il nous fallait un lac paisible, à l'eau doucement préhensive, mais docile, sur laquelle venaient se poser les premières lueurs du couchant : en sorte que nous semblions plus voluptueux que des romains de la décadence en voulant nous baigner dans le jus des fruits du ciel.

Arrosé de ces couleurs sucrées, l'eau de la mer, lorsqu'on y était plongé se révélait d'autant plus sombre et comme orageuse. Sombres aussi paraissaient parmi les explosions silencieuses qui dévoilaient la pulpe colorée des nuages, les noirs rochers immergés jusqu'au dos.

Ces baigneurs lointains, immobiles ou tressaillant à peine,

donnaient au baigneur humain, dont le regard filait au ras de l'eau, l'idée la plus modeste de la place que pouvait tenir sur l'eau noire, parmi quelques rides parfaitement concentriques, la minuscule bouée d'une tête humaine.

Étendu sur ce hamac liquide dont l'élasticité moelleuse m'engloutissait, allégeait mon corps, l'absorbait comme un aliment que je me réservais de lui dérober au dernier moment, je cherchais à me donner une immobilité qui put tromper l'œil des mouettes.

Car dans cette baie si tranquille, que bouleversait, sans l'agiter, la bataille des anges du crépuscule, les mouettes venaient se réfugier au soir, par escadres, comme dans un port du ciel. Leur blancheur fulgurait sous un dernier rayon d'or, se détachait sur un fond bleu, que l'incendie n'avait pas encore dévoré. Attentives au départ des baigneurs, pour venir picorer en sécurité des vers enfoncés dans le sable mouillé, elles se risquaient parfois à survoler d'assez près, la nappe de poix où je me trouvais comme enlisé.

Leurs corps, taillé dans une substance homogène et neigeuse, sans vaine recherche du détail, comme avec un outil rustique, me faisait parfois songer à de curieux jouets sans malice. Mais j'apercevais alors, ce bec méchant et crieur, flanqué de deux perles noires qui luisaient. Et je considérais, avec plus de respect leur multitude ordonnée, qui formait une armée de l'air, à la fois timide et menaçante.

Républiques aux frontières d'émeraudes.

Songeaient-ils à émigrer?

On les trouvait à heure fixe, au bord de la mer armés de pelles de sapin, pourvus de quelques bateaux à voile de calicot et jaugeant trois décimètres cubes, enfouis dans des culottes de laine tricotée, ou bien s'avançant jambes et pieds nus dans la mer, fouillant avec assiduité le sol pour de curieux terrassements. Du groupe qu'ils formaient s'élevaient parfois de surprenantes clameurs, mais le plus souvent, on ne percevait qu'un diffus marmonnement, un bruit de terre rejetée et claquée, qu'une retombée du flot venait ensevelir.

Peuple multicolore et discordant, si différent des blanches mouettes, stériles fouisseurs de sable, incapable souvent d'achever leurs tartines — nez barbouillés de chocolat.

Contre la falaise se tenaient des individus de plus grande taille — qui se reposaient longuement de l'effort fait pour transporter jusque-là des pliants, des provisions, des tricots où ils plongeaient, cruels, tortionnaires, des aiguilles, des

crochets. Cette humanité exténuée, aurait paru presque végétale si de temps à autre elle n'eut poussé de plaintives vociférations devant le flot, comme si le prochain départ l'eût par avance désolée.

Telle se présentait d'abord cette horde disparate épandue sur la plage — arrêtée dans sa migration par l'océan lui-même.

Mais à l'analyse cette unité apparente se brisait, on distinguait trois groupes sociaux bien distincts, à peine interférents que l'on arrivait à identifier et à définir en tenant compte de l'habitat et des conditions générales de l'organisation. Tantôt, on voyait triompher le principe dynastique et patriarcal, tantôt on avait devant les yeux une formation étatiste et théocratique. On notait aussi de curieux phénomènes de symbiose et des faits de transition, des survivances.

Tout un monde pour le sociologue.

Courses. Saint-Pol sous la pluie.

Un matin — sans qu'on fût prévenu — le ciel était bleu. Le soleil vous réveillait. On se disait : c'est pour toujours. Et cela durait un quart d'heure. Alors on se mettait à regarder aller et venir les nuages — on savait à une minute près à quel moment commencerait la prochaine averse : les nuages filaient, noircissait un rocher, une île, toute la mer. Puis une tache ronde paraissait au coin du nuage, dans un endroit usé, effiloché Un large sourire cordial se dessinait à travers l'étoffe — qui soudain éclatait. Et les lambeaux fuyaient sous le vent encore aigre. Au loin, une nouvelle douche d'amour aspergeait Carentec, l'engloutissait dans une brume noirâtre. Et c'était une série de combats épisodiques où triomphaient au même instant, en divers points les drapeaux mouillés de la pluie et les fanions éclatants des troupes méditerranéennes.

Aux plus mauvaises heures, nous sentions assez vite l'impossibilité des trop longues retraites. Les lettres écrites, nous prenions l'offensive, nous allions les porter à la poste. Elles racontaient la dernière journée de soleil.

Nous nous réjouissions de retrouver bientôt des pavés, des auvents, des trottoirs, de l'électricité, une pâtisserie Et cependant nous faisions de longues glissades dans la glaise, nous étions enveloppés d'une vapeur dissolvante, des rafales nous ébranlaient, ouvraient nos manteaux. Nu tête, indifférent, imperméable, un petit garçon gardait sa vache. Elle paissait les talus, et lui semblait d'un autre monde — réfugié dans une autre dimension de l'espace, au pied d'un calvaire tout usé.

Au fond des prairies détrempées, les maisons reculaient... au fond d'une longue allée se taisait la cloche d'une chapelle. A quinze minutes de marche commençaient à se serrer les unes contre les autres, les premières maisons du bourg : c'était une timide banlieue pour retraités de la marine, formée de constructions paisibles, bien carrées, avec deux fenêtres symétriques encadrant la porte médiane et sur le toit, les deux cheminées en oreilles.

Un chat, un marmot rôdaient, deux bonnes femmes se taisaient sur le seuil. Silencieux aussi nous enjambions les flaques nous fermions sur nos vêtements trop clairs, des manteaux revêtus contre l'ironie autant que par mesure d'hygiène. Nous regardions devant nous, pour nous réconforter la pointe grise du Kreisker.

Mais parfois les brumes l'avaient dévoré.

Il fut un temps où nous accueillait sous ses arbres, l'ancien jardin de l'évêque. Éploré, il laissait tomber sur nous des larmes plus rares et plus grosses. Il tamisait l'oppressante nuée. Sous les branches moisissaient cependant de tristes pelouses. Une année vint où il nous sembla que le vent et la pluie avaient enfin entraîné cette verdure jusqu'à la mer. Une large place vide béait, au fond de laquelle gisait — toute déshabillée, la ville.

Mais la chute des arbres, en dénudant la ville avait aussi ouvert le ciel. De la partie haute de cette baie, on peut voir désormais naviguer à l'horizon, par delà les maisons du bourg creux — au niveau des clochers, les hautes terres qui, vers Cléder et Sibyril, soulèvent comme autant de vagues la flotte disséminée des petites maisons rustiques. Troupeau errant et silencieux de petits ânes égarés sur la crête.

Cette grande place nue, destinée à la vente des choux-fleurs, a donc procuré à la ville comme une nouvelle parure : le massacre des arbres a fait apparaître d'un point privilégié la ceinture des dunes et des prés.

Il n'est pas si aisé d'enlaidir une ville. Lorsqu'on descend du haut en bas le grand emplacement vide cette ceinture peu à peu s'affaise et s'évanouit. On ne voit plus que les rues et le pavé, toute une grisaille blottie et dévalante.

Précédée de ce grand espace où les bruits se perdent la petite ville semble assoupie, baignée de rêve (1). Si l'on approche, la route est barrée tout d'abord par la nef de l'église. Elle se jette en travers pour recevoir le premier

(1) Ces places vides, faiblement ornées sont une des beautés des villes du Nord. Il y en a aussi de telles à Venise, à Vérone — dans toutes les villes municipales. Elles sont fréquentes en Bretagne.

ennemi, la première pluie, la première vague venue de Santec ou de Roscoff.

Tentés par le refuge du porche, c'est là presque toujours que nous nous arrêtions, laissant l'eau ruisseler sur le chapeau pointu des deux tours.

Une petite sœur grise priait toute seule, face au palmier, à l'extrémité d'une longue rangée de chaises. Une bretonne à coiffe s'attardait à l'autel d'une petite chapelle. Une longue fille à la démarche fière et pieuse filait à pas discrets entre deux piliers. Peu de monde... mais le dimanche, aux offices, toute l'église est comble. Sur les rangées de coiffes bien sages, bien alignées, bien pressées passe le prêche en breton — comme un vent fort qui les incline. A peine un regard effronté s'égare-t-il parfois du côté des hommes.

Des dalles de l'église, nous passions aux pavés de la place, gros et traitres, piquetés et balayés par la bourrasque, puis aux trottoirs de la rue qui descend vers le Kreisker.

Pluie sur le granit, fenêtres petites et fermées. Se laissent-elles dissoudre, les petites maisons de pierre si dure? Pas de ciment, pas de crépit ; cette pierre partout, mal commode à façonner, à transporter, mais qui prend son équilibre sur toutes les pentes, rustique, précieuse inusable : c'est la pierre que la pluie ne peut ni perforer ni dissoudre. Pourtant elle s'use, se crible de mouchetures de pores, se creuse de salières, se tasse tout au ras du pavé. Seuls les clochers s'enlèvent et à l'angle de deux rues au coin d'une bâtisse ancienne et bourgeoise le toit pointu d'une échauguette... Pas un vivant, sous l'eau du ciel. Nous seulement. Même solitude, même désespoir qu'au fond des terres. Ne fallait-il pas fuir encore reprendre le chemin, aller tête baissée dans le vent, à tâtons dans cette terre bougonne, murée par les vapeurs.

Alors, soudain, comme nous revenions exaspérés, un calme brusque se faisait, une tache d'or se posait sur une cime — un coin de lande, un coin de mer surgi, d'un bleu vif.

Et jusqu'au soir les rochers et les arbres, les champs et les sources se renvoyaient des sourires.

Par le beau temps, nos retours de Saint-Pol nous conduisaient de délices en délices, vrais retours de vacances, par le plus long.

Après la visite au coiffeur, au confiseur, au marchand de faïences, nous prenions la route du cimetière, puis de Pempoul, d'où nous regagnions notre plage.

Au cimetière se trouvent marqués comme il convient les trois étapes de l'humaine dépouille : l'église des morts, les tombes, l'ossuaire.

L'église est modeste, vieille, belle : un porche étroit, tout

usé, avec deux banquettes de pierre pour une causerie mélancolique ; une nef étroite, longue, nue ; tous préparés, les dispositifs funèbres, posés sur le vieux dallage ; un clocher modeste, élancé pourtant, auquel le ciel d'été fait accueil aux côtés de ses grands rivaux, dans le lointain des panoramas.

Il y a une église pareille, mais plus vieille encore, plus menue, plus poignante, plus dépourvue de pompe, et plus proche des choses éternelles au cimetière de Saulieu...

Les tombes... nous nous attardions ingénuement aux plus belles ; pierres lourdes et gravées comme d'immenses bijoux, portant les armoiries des chevaliers et des nobles dames. Pour les chevaliers un cimier en exergue, précédant le long défilé des appelations anachroniques.

Ce ne sont pas cependant de très vieilles tombes. Elles sont toutes groupées dans le même coin, rassemblées comme le furent de leur vivant les ci-devants qui les habitent, en quelque « cabinet des Antiques ».

Tout près, sur un grand demi-cercle de granit est gravé un chemin de croix : en son centre un monument aux morts, au pied duquel, nous vîmes prier une vieille femme si touchante, une vieille femme à coiffe...

Accotés aux murs comme des auges vides, les vieux ossuaires, restaurés, récurés, devenus parure, comme tel vieux meuble, après bons offices.

Mais nous aimions surtout escalader la verrue rocheuse qui prend racine si loin dans la mer, faiblement rattachée au continent par ce pédoncule de sable. De près c'est une belle masse, que domine une lande assez étendue, à demi aménagée en jardin maraîcher. Il y a des murs à demi-ruinés, une ancienne abbaye peut-être à laquelle a succédé une ferme. Au pied du mur sommeille un vagabond, pait un âne. En s'éloignant vers la pointe, en montant sur le sommet, on trouve d'autres bâtisses pauvres, abandonnées, puis la lande, la solitude... la rocaille enlisée dans le sable que l'eau vient lécher et délayer, un mélange inquiérant, empoisonné de matières marines, un piège de la mer tendu à l'on ne sait quelles victimes. Un autre bec de terre à faible distance vient humer avec mélancolie ce parfum de sable, d'eau, de trahison, mais aussi de vent, de liberté, de solitude...

Pierres détachées, lancées dans l'éternel, arrêtées un instant — on ne sait pourquoi.

AMÉDÉE PONCEAU.

Poèmes [1]

★

Visage dévoré ! Mais tes six ailes tenaient ferme. Les deux qui se recourbaient autour de ton auréole, leurs extrémités se réunissaient doucement dans la lumière. Deux autres encadraient ton corps disparu, larges comme des épaules d'athlète, longues comme des bras, et elles s'écartaient un peu pour tendre, obliques, leurs pointes vers le sol. Les deux dernières semblaient un bouclier qui t'aurait couvert, si rejointes sous ton nimbe qu'aucune fissure n'apparaissait dans ce rempart de plumes ; mais plus bas, croisant leurs bouts effilés, elles laissaient apercevoir le bord de ta tunique vide. Comment avais-tu pu te réduire à n'être plus ici que le rigide vestige de ton vol? A mi-hauteur tes mains, tes vraies mains, les paumes étalées, l'intérieur des doigts offerts, sortaient des ailes croisées, posaient sur les ailes tombantes. Elles restaient ouvertes et vaines. Nues ainsi qu'étaient nus tes pieds qui supportaient ton effigie empennée.

★

Par la vitre je ne vois que le haut du monde. Plus de troncs ni de branches, mais sur l'espace un lit de feuilles où s'étendre. Fermées les ailes, vibrant sur un fil disparu, un oiseau s'égosille, et deux notes inextinguibles l'épuisent de bonheur. L'air et l'âme ont de calmes remous. Tout s'élargit et s'arrondit selon la forme du dôme tranquille où une clarté qu'on ne peut toucher lentement consume la nuit.

★

Si vite nous avons passé qu'avant d'être retrouvée elle était perdue. D'entre les images évanouies, que celle-là soit sauvée ! Qu'un instant elle échappe au souvenir pour être ce que touchent les yeux. Rappelle-toi. Elle n'était pas plus épaisse que sur une toile, entre la densité des arbres solennels. Quelle maison de poupée au bout de la double frondaison ! A deux étages, à deux fenêtres, étroit décor sans acteurs.

(1) Ces poèmes sont extraits d'un Recueil, *Soleil de sable*, à paraître incessamment aux édit. Seghers.

Mais des spectateurs fervents y suivaient en notre âme un impondérable jeu de mime. De quelle féerie au fond de nous la façade silencieusement claire était-elle le miroir? Je te prie que très lents revenus sur nos pas nous reconnaissions, soudain arrêtés, le repère.

★

Sur l'immense eau jaune je m'avançais vers les montagnes. Limoneuse, compacte, l'étendue sans vagues soudain fut noire, et plus noires les ombres sur les formes d'un autre monde. Ce n'étaient pas des montagnes mais, hors du flot figé, des tumulus monstrueux émergeant d'un au-delà, citadelle du vide. Les îles de pierre, cernées, déchiquetées, fouillées, régnaient sur la mer. Surgissements de basalte ! La terre ne s'accroche pas à ces nudités que hérisse un désert de feuilles métalliques. Des milliers d'îles étaient brandies immobiles par des races enchaînées sous la nuit.

★

Grottes de l'ombre et de la limpidité qu'une froide eau verte creuse à l'extrémité du monde. Des îles sur le dernier bord des mers ont dans la profondeur qui les ceinture ces chapelles où rien ne s'abrite. Jamais un poisson ne monte à la surface muette. L'eau s'élève et s'abaisse sans un remous entre les parois qui luisent faiblement. Des barques sans rameurs flottent sur le silence. Depuis l'origine le seul bruit d'une goutte insaisissable tombe larme à larme dans la nappe de sommeil.

★

Les grains de charbon, la vitre fêlée, chaque fois ma vie recommençait. Les bois germaient et les maisons où je ne connaissais personne, les champs où l'homme n'était plus qu'une silhouette. Ils passaient, je passais. Des souvenirs seule me restait la tendresse indistincte qui glissait de moi sur le monde. Et maintenant où je m'enfonce dans mes fantômes? Je danse ! Fraternel le petit nuage qui me frôle, diaphane entre terre et ciel. Moi sans vous? Moi qu'un pas loin de vous arrache à soi-même et qui partout vous emporte dans ma poche de sarigue? Ah rendue au vent, au tourbillon, à la solitude du soleil ! Ah sauvage !

MARIE-JEANNE DURRY.

La victoire d'Astyanax

I

Paris, le 6 août 1945.

Carina,

Vous me croyez à Paris. Je n'y suis pas, ou plutôt je n'y serai plus au moment où vous recevrez cette lettre. Je prends le train ce soir pour le Midi.

Je n'ai pu supporter ni le retour dans ma famille, ni l'atmosphère de la ville. Je déteste le respect que ma sœur me porte, qui concerne un passé dont elle ignore tout. (Oui, il est bien arrivé quelque chose dans ma vie, il y a bien eu une rupture, mais qui ne me mettent pas au rang des héros. Au contraire...) Je déteste le renouveau dont les Parisiens s'enorgueillissent et où je lis moi, déjà, un retour à de vieilles habitudes. Il se pourrait aussi que je sois jaloux de leurs projets d'avenir. Car je ne puis les partager, pour la raison qu'ils les paient du prix de l'oubli, alors que mes projets (nos projets) tirent leur force du souvenir. Ils sont faits d'événements qui n'auraient pas dû se produire, je le sais et je ne vais pas jusqu'à reprocher aux gens de chasser la guerre de leur mémoire, mais nous, sans cette guerre, que serions-nous?

Bref, j'ai l'intention d'aller m'enterrer quelque temps dans un village quelconque du Var. Sur la carte, la côte dessine une grande courbe. Il me suffira de regarder un peu à ma gauche pour vous deviner à l'horizon, sans autre obstacle qui nous sépare que l'étendue de l'eau. Je vous enverrai mon adresse dès que je serai installé.

Mes amitiés à Mico. A vous, mon amour fidèle.

JEAN.

II

Jean Pirhal sortit du car, attendit que le chauffeur monte sur le toit pour lui tendre sa valise. Le car manœuvra, fit demi-tour, alla s'arrêter plus loin, au premier virage de la route en lacets qui descendait vers la mer.

Pirhal restait debout sans bouger, sa valise à côté de lui, à la limite de l'ombre que les platanes de la place projetaient sur l'asphalte. Il faisait chaud. En face de lui, dans le soleil, un homme apparut sur le seuil du bistrot, les manches de sa chemise retroussées, puis, voyant que le voyageur ne faisait pas mine d'approcher, rentra dans le noir de la salle.

Pirhal pivota sur les talons. C'était jour de marché. Sous les platanes, il y avait un marchand de légumes et de fruits, une camionnette de boucher. Ses pieds sales dans des savates de toile, une femme vendait des chapeaux de paille, des espadrilles, des « short » bruns, posés à même le sol. Pirhal se sentit trop vêtu. Sous les pantalons froissés, ses jambes étaient humides de sueur. Il adressa la parole à la femme :

— Vous êtes ici jusqu'à quand?

— Jusqu'à midi, monsieur, le mercredi et le samedi seulement. Vous désirez quelque chose?

— Je reviendrai tout à l'heure.

Il éprouvait un bizarre plaisir à demeurer indécis, bras ballants, dans ses habits de ville trop chauds. Des gens du pays se dirigeaient vers le car, s'agglutinaient devant la porte encore fermée. Il pouvait rester, il pouvait repartir. Mais au fond, il n'hésitait pas et sa passivité le prouvait. En ne prenant aucune décision, il se reposait déjà des fatigues du voyage. De vagues souvenirs de guerre lui revinrent. On entre dans un village, on ne fait rien pour s'y installer, puisqu'on n'est là que pour quelques jours. Mais on y est tout de même installé, on ne sait trop comment, l'esprit tranquille, favorablement disposé à tout ce qui pourrait arriver. D'autant plus vulnérable qu'on tient à tort pour insignifiants les petits plaisirs de l'étape.

Pirhal fit quelques pas, alla regarder les fruits et légumes misérables du maraîcher, s'aventura hors de l'ombre des platanes, passa en revue les tables de fer du bistrot, alignées le long de la façade, revint vers sa valise.

Depuis un moment, une fillette tournait autour de lui avec curiosité et méfiance, suçant une petite croix suspendue à un collier, qu'elle s'était fourrée dans la bouche. Elle l'enleva pour demander :

— Vous attendez quelqu'un?

— Non, je cherche un endroit où me loger.

La fillette jeta un coup d'œil du côté de la marchande en savates et du côté du bistrot :

— Maman pourrait peut-être vous aider.

Ils quittèrent tous deux la place du village par le fond. La rue montait d'abord, puis descendait entre des maisons toujours plus rapprochées, coupées de ruelles en escalier qui

s'enfonçaient sous des voûtes couvertes de vigne vierge et d'autres plantes grimpantes. L'homme s'arrêtait de temps en temps, posait sa valise et s'essuyait le front. La petite fille marchait tête baissée et lorsqu'elle la relevait pour répondre aux questions qu'on lui posait, avait, à cause de sa croix qu'elle s'était remise à sucer, un air effronté et dubitatif.

— Comment t'appelles-tu?

— Mireille.

— Quel âge as-tu?

— Huit ans.

Tout à coup, on entendit un « Ah, te voilà ! » et une femme, écartant le rideau de perles qui servait de porte à un petit restaurant sortit sur la rue, un torchon à la main.

— Ne la grondez pas, dit Pirhal. Elle vient de me rendre service...

Il se sentait comme pris en faute et, d'ailleurs, l'enfant avait fait un saut en arrière, comme si elle avait voulu se mettre hors de portée. En réalité, elle voulait bien avoir rendu service à l'étranger, mais pour autant elle ne voulait pas perdre la liberté de se promener à sa guise dans le village jusqu'à l'heure du repas. Elle détala pendant que Pirhal continuait :

— Je suppose que vous êtes la mère de Mireille. Je cherche un endroit où me loger.

III

B..., le 10 août 1945.

Carina,

J'habite un petit appartement d'une pièce avec cuisine au premier étage d'une maison. Mais avant d'arriver à la maison, je passe sous une voûte, je gravis les marches d'une ruelle en escalier pour arriver à ma porte ; ce qui fait que de ma chambre je domine les toits et contemple, loin au-dessous de moi, la route nationale au milieu des champs, un bois de pins et la mer. J'ai aussi un petit balcon qui donne sur l'enfilade de la rue.

Le fond de la chambre et de la cuisine est en briques rouges. Je marche pieds nus dessus. Le robinet de l'évier ne fonctionne pas très bien. Je me suis plaint en bas. On m'a répondu : « Si l'eau ne vient pas, attendez un moment : elle viendra. »

« En bas » veut dire chez Mme Cabozon qui m'a loué l'appartement et qui, étant serveuse dans le seul restaurant de la rue, m'a aussi fourni la table. Celle de sa patrone. Je dors

et je mange bien et, à part cela, je ne fais rien d'autre que me promener.

Faut-il le dire? Je me sens heureux. Heureux comme toutes les fois où, ayant dû vous quitter, je craignais de ne pas le supporter. Or, les premiers jours du moins, tout allait à merveille. Le temps passait vite. J'étais libre, disponible et d'autant plus porté à vous aimer qu'empli de ce sentiment inattendu de liberté, je pouvais vous refaire sans cesse le don de ma personne en toute lucidité, dans la plénitude de mes moyens, et non en état de faiblesse. Voici trois jours que je vous renouvelle cet hommage.

Vous voyez donc qu'il ne vous faut pas prendre peur quand je vous écris que je suis heureux. Ce bonheur me rassemble, me soustrait à l'emprise des autres et me pousse au-devant de vous, tout seul, comme un enfant au milieu d'une église.

Dites-vous aussi que ce bonheur (ce détachement?) me rend confiant à votre égard et patient. J'abonde dans votre sens. Je reconnais que vous aviez eu raison de m'éloigner, — ce que je ne pensais pas à Paris. Je tiens vos scrupules pour légitimes et j'attends en toute tranquillité que vous ayez réglé vos affaires aussi bien matérielles qu'intérieures.

D'ailleurs, je devine même qu'il y a plus. Ce séjour qui me plonge je ne sais dans quelle béatitude m'a plus rapproché de vous, bien que vous soyez comme absente de ma pensée, que mes angoisses de Paris où vous occupiez sans relâche mon esprit, mais d'une manière que vous avez sans doute devinée à mon silence. Je vous en voulais de me laisser si peu la paix. Aujourd'hui j'ai parcouru quelque mille kilomètres à la rencontre de l'Italie, votre pays. Je suis content d'avoir fait cela. Je crois aussi avoir régressé dans le temps pour vous être très proche. Ce serait long à expliquer. J'en parlerai dans ma prochaine lettre.

Je ne suis tout de même pas serein au point de ne pas souhaiter recevoir de vos nouvelles. Écrivez-moi. Que devient Mico? Je vous prends dans mes bras et vous embrasse près de l'oreille.

JEAN.

IV

Jean Pirhal s'assit sur le balcon, le dos au mur (il était torse nu) les pieds sur la barrière. Il alluma une cigarette. L'instituteur en retraite sur une chaise de paille, devant sa maison, lui adressa un salut de la main. Des femmes sortaient de la boulangerie avec leur pain sous le bras. Venu d'on ne

sait où, un chat se coucha au milieu de la route. Un enfant voulut le caresser. Le chat leva la tête, comme une descente de lit qui aurait redressé un de ses angles, pour voir ce qui s'était posé sur son pelage, se mit nonchalamment sur ses pattes et s'éloigna.

Il faisait très chaud. Pirhal regardait le réverbère fixé à l'angle de la maison d'en face et plus loin, derrière le mur d'un jardin, la masse immobile d'un grand arbre. Il posa les pieds par terre, se tint debout un instant, s'étira, se rassit, mais cette fois sur la dalle du balcon, plus fraîche que son tabouret. Il se souvint d'une ville d'Italie où, à peine y avaient-ils pénétré, ses hommes s'étaient couchés le long des étroites zones d'ombre au pied des murs. Lui-même avait renoncé à les rassembler et s'était endormi sous l'auvent d'un garage vide. Quelle paix dans l'insécurité !

Soudain, Mme Cabozon sortit de *Chez Marius*. Le rideau de perles cliqueta. Elle cria d'une voix aiguë :

— Mireille

Sa prononciation du Midi transformait ce mot en un curieux cri de guerre : le *mi* comme une voyelle d'appui, le *reille* élargi, presque *aïe*.

Il l'entendit encore bougonner :

— Quelle petite peste...

Mireille avait huit ans. Trois ans de plus que Mico. Elle était née en 1937. Quel souvenir conservait-elle de l'avant-guerre? Comment avait-elle vécu la guerre? A quel monde appartenait-elle? Celui de l'ordre, celui du désordre? Pirhal l'imagina en train de courir le village, l'air indifférent et fouineur, suçant sa croix du bout des lèvres. Il eut aussi envie de l'appeler, mais y renonça, retenu par ce que cet appel avait d'impudique. Ce nom ne pouvait être qu'un cri qui râclait et déchirait la gorge.

C'était l'heure d'aller déjeuner. Pirhal vit avec déplaisir qu'un groupe de touristes mangeait à la table à côté de la sienne. D'habitude il était toujours seul dans la salle du restaurant. On lui adressa la parole. On parla de la guerre. Il répondit brièvement qu'il avait fait la campagne d'Italie, puis s'apercevant qu'il avait fini sa bouteille de vin, alors que les autres jours il ne la finissait que le soir, il en commanda une autre. Il entendit qu'on disait de lui : « Pas très causant, le gars. » Quelques phrases suivirent dont le sens lui échappa.

Il était près de quatre heures quand il sortit de table. Au lieu d'aller se promener, il remonta chez lui. Les touristes du restaurant, excités par l'alcool, s'étaient mis à chanter. Ils poussaient la romance à tour de rôle : un silence, quelques mots prononcés sur un ton modeste (sans doute « Je ne suis

pas en voix » ou « Je ne m'en souviens pas très bien ») puis la chanson, dont le refrain était repris en chœur, puis les applaudissements. Le calme de l'après-midi en était tout bouleversé. Heureusement que je suis un peu saoul, se dit Pirhal. Il s'étendit sur son lit et le sommeil vint vite.

V

B..., 11 août 1945.

Carina,

A propos de ma régression dans le temps. Ma sœur a cru me faire honneur en me parlant comme à un héros et en attendant de moi que je raconte des histoires comme je réciterais un chapitre d'histoire. (Curieux ce rapprochement des deux mots *histoire*. L'évolution de leur sens traduit assez bien ce qui arrive dans la réalité : le passage du contingent à la majuscule.) C'est ce qui m'a peut-être le plus exaspéré au moment de mon retour et qui m'a chassé de Paris.

Je ne veux pas être considéré comme un héros, pas plus que classé, si l'on ignore ce que je suis, parmi les lâches.

Voilà pourquoi je suis venu m'installer ici. Par fidélité à « notre passé guerrier ».

Vous ne pouvez pas savoir à quel point ce village ressemble à ce que j'ai vu dans votre pays. (En y ajoutant le désir que j'ai de le voir ainsi.) De la fenêtre de ma chambre, j'aperçois au bord de la mer des hôtels bombardés, mais noyés dans le bleu de l'air, la végétation, comme repris en charge par la nature. De l'accidentel réintégré dans un ordre. Quant aux habitants, ils vivent encore misérablement, dans une tranquillité secrètement troublée par endroits. Quelque chose comme un vieil habit troué ici et là. C'est la guerre telle que nous l'avons connue, exerçant au hasard ses sévices sur du continu.

Voici où je veux en venir. Cette ressemblance est si frappante que je me demande si je ne me suis pas réfugié dans ce coin perdu (un verbe qui en dit déjà long !) non par besoin de lutter contre les mensonges de l'après-guerre, mais par esprit de démission. Par souci de confort dans l'inconfort, d'ailleurs peu durable, où nous nous sommes rencontrés. Je note déjà des signes de transformation autour de moi (vous les aurez peut-être pressentis dans ce que je dis de la vie quotidienne au village) qui me chasseront tôt ou tard où? Vers quel nouveau sursis? Je suis inquiet d'être venu attendre ici, dans une intimité peut-être factice avec vous, que vous

preniez les décisions qui vous concernent. Il y aurait sûrement d'autres moyens de vous aider.

Mais tout de même, chère Elena, mesurez-vous à quel point notre situation est exceptionnelle? Une guerre qui apporte à d'autres la mort, nous apporte l'amour. Nous ne sommes pas mis au ban de la société parce que nous sommes des ennemis d'hier réconciliés. Les fluctuations de la politique se chargeront bien d'arranger cela. Et d'ailleurs, entre l'Italie et la France, il existe une identité de civilisation qui donne aux derniers événements une simple valeur d'accident. Mais justement, nous sommes des exclus parce que nous sommes les amants de cet accident. Parce que notre bonheur à venir dépend d'un malheur dont tout le monde va chercher à se débarrasser en le niant ou en le magnifiant. Mais nous, comment ne serions-nous pas reconnaissants à la guerre qui nous a rapprochés? Avons-nous le droit de fonder quoi que ce soit sur cette triste coïncidence? Le droit de prolonger l'éphémère satanique? Et selon une optique de la guerre qui nous est propre, qui ne correspond à rien de ce qu'on raconte sur elle.

JEAN.

VI

Pirhal se réveilla en sursaut. De l'autre côté de la rue, la sonnette d'entrée venait de tinter. Il la connaissait bien : une sonnette qu'il avait souvent regardée s'ébranler au bout de sa tige de fer, suspendue au-dessus d'une porte à fronton qui, en s'ouvrant, laissant voir un dallage ciré, noir et blanc. Pirhal se demanda qui pouvait entrer si tôt par cette porte.

Il était lucide, l'esprit lavé et net comme le ciel qu'il voyait par la fenêtre, blanc, avant le lever du soleil. Et, comme l'air du matin, il était aussi tendu, sensible à tous les bruits, au point que le moindre murmure lui paraissait insolite. La carriole qui apportait le lait au crémier descendit la rue. Deux bidons furent déchargés. Puis il y eut le ronflement du four chez le boulanger, qu'il avait pris le premier jour pour un grondement d'avions. Des voix résonnèrent, amplifiées par le silence, surnaturelles à force d'être naturelles : on se serait attendu à entendre chuchoter.

Pirhal se leva, mit le nez à la fenêtre. Un cantonnier balayait du crottin, tandis qu'au haut de la rue la silhouette d'un paysan s'éloignait. Rien que de normal. Ce qui était anormal, c'était que Pirhal fût debout, tout nu à sa fenêtre, à six heures du matin. Il se recoucha sans ramener le drap

sur lui. Il faisait déjà chaud. Le balai du cantonnier allait son train sur le pavé, sans le moindre bruit de pas : comme s'il avait remué tout seul. C'est le cantonnier, se dit Pirhal, pour essayer de se rendormir.

Mais les mouches s'étaient réveillées, d'une gaieté, d'une agressivité sans aucun rapport avec le blanc vide de l'aube. Des automates qui avaient l'air d'obéir à un autre mécanisme que celui de la nature et qui, malgré tout, voulaient s'imposer, vous entraîner dans le jeu, avec une insistance, une indiscrétion stupides. Pirhal pensa aux mouches qui l'importunaient de la même manière quand il dormait dans la chambre à côté de celle d'Elena, qu'il n'osait pas faire un geste, pas pousser un soupir de peur de révéler ses états d'insomnie. Les minutes passaient avec une lenteur...

Il sauta de son lit, versa l'eau de la cruche dans la cuvette, se mit à se laver minutieusement. La chambre sentait le savon et l'eau de Cologne. Entre chaque opération de toilette, il se penchait à la fenêtre. La rue était déserte. Il y a comme un temps mort entre les premiers moments du jour et le vrai réveil des hommes. Ensuite, il se rasa, se donna cinquante coups de brosse dans les cheveux. Puis, bien que Mme Cabozon vînt lui faire son ménage chaque matin, il prit la cuvette d'eau sale et alla la vider dans l'évier, à la cuisine. Revenu devant sa table de toilette, il remit sa montre au poignet. Il était sept heures moins un quart.

VII

B..., le 16 août 1945.

Carina,

Cela a recommencé. Je me réveille au point du jour et je pense à vous. Hélas ! vous savez que je ne crois guère au pouvoir de l'imagination. J'enrage contre les Romantiques qui nous ont fourré dans la tête que la nostalgie était quelque chose de bien. C'est donc que je pense mal à vous (et soyez encore heureuse que je ne pense pas du mal de vous). Je remue de vieilles histoires, je me fais des montagnes de rien. Tout cela a le goût de la cendre et l'aspect de la rouille. La seule consolation que j'aie, c'est de me dire que j'entretiens mesquinement, avec d'incroyables moyens détournés, les sentiments qui m'attachent à vous. Au petit matin, le feu des Vestales ne devait pas être très beau. Et pourtant, il était le symbole d'une continuité.

La vérité, c'est qu'on n'a pas d'âme quand on n'a pas de

corps. Mon âme, je la vois comme une malade qu'on aurait tout à coup privée de ses béquilles. Elle vacille, elle prend peur, elle s'affolle. Elle erre sans équilibre aux frontières d'un monde matériel qui, lui, est équilibré. Je ne dis pas qu'elle ne pourrait pas voler, mais il faudrait pour cela qu'elle cesse de hanter les abords du réel. Or, mon âme souhaite descendre sur vous, en vous. C'est ce désir imbécile, cette exigence illogique qui la rendent malheureuse et instable.

Vous me répondrez que vous m'avez écrit et j'ai deviné dans votre lettre que vous cherchiez à vous restituer à moi avec la plus grande simplicité. Vous avez voulu me prouver que vous existiez. J'en ai éprouvé d'abord un grand élan de reconnaissance pour vous. J'ai revu votre maison au sommet de la pinède, les masures des pêcheurs à l'orée du bois, en bordure de la plage. Puis il m'a semblé que vous aviez presque trop bien réussi dans votre entreprise. Cette anecdote du poisson mort dans la gueule duquel vous avez mis le doigt, et la gueule s'est refermée. Vous avez donc le loisir de vous amuser, de donner votre petit doigt à l'incident banal. Et s'il vous prenait le bras, s'il vous mangeait toute? Vous avez même l'intention de me distraire par ce genre d'incident. Et si je cédais à vos injonctions? Si vous sachant distraite par la vie qui continue, je me laissais aussi distraire par la vie qui continue? Quelle raison aurions-nous, alors, de souhaiter nous unir?

Force vous est de reconnaître, et je le reconnais aussi, que je suis en quelque sorte condamné, pour le bien de tous les deux, au désordre de la passion. Une passion que je n'aime pas, dont je me méfie, dont les excès m'effraient, mais qui nous est imposée par les circonstances. Bien que la sachant fatale, j'en arrive à la considérer comme un produit artificiel de mon esprit, une fleur vénéneuse et dangereuse. Si nous étions tous deux « normaux », si nous redevenions « normaux », nous finirions par nous oublier. Mais notre amour étant né dans des circonstances anormales, il ne peut qu'avoir l'aspect d'une anomalie. J'irais même jusqu'à penser que dans la mesure où nous désirons le débarrasser de ce caractère d'anomalie, nous l'augmentons au contraire. Nous nous rapprochons du naturel comme une courbe s'élève le long d'une asymptote sans la franchir jamais, attirée par elle, mais destinée à ne jamais perdre ses caractéristiques de courbe. La vie simple et honnête que nous aimerions mener joue le rôle d'une limite, autrement dit d'une impossibilité. Ceci parce que la guerre est le berceau de nos sentiments, mais aussi parce que notre rêve de stabilité pèse sur nous de tout le poids d'un interdit. Pour le réaliser, nous devrions en quelque sorte

nous renier, mourir à nous-mêmes et renaître dans un autre univers.

Cet amour pour la survie duquel il faudrait donner sa vie ne peut être, me semble-t-il, qu'exceptionnel, un produit de l'imagination. Et vous savez que je n'aime ni l'un, ni l'autre.

JEAN.

VIII

Comme c'était presque l'heure du dîner, Pirhal ne remonta pas chez lui et s'assit à l'ombre de la voûte sur la première marche de la ruelle. Mireille jouait avec un chat.

— Toujours en vadrouille, dit Pirhal. Tu aimes les vacances? Mais gare quand ce sera l'école.

— Ce sera pareil, répondit Mireille.

Accroupie, elle caressait le chat sans lever la tête, les cheveux sur le visage.

— Et si on te fait marcher droit? dit Pirhal en frottant ses genoux nus, d'un geste machinal de désœuvrement. Je ne parle pas de ta mère. Elle n'a pas l'air très efficace. Mais ton père...

— D'abord, il n'est pas là...

— C'est vrai, je ne l'ai jamais vu.

Toujours accroupie (on voyait sa culotte sale sous sa jupe relevée) Mireille cessa de caresser le chat et leva les yeux. Elle attendait une question qui ne vint pas. Elle continua comme pour elle-même :

— Il n'est pas revenu de la guerre.

— Prisonnier?

— Je ne sais pas.

— S.T.O.?

— Qu'est-ce que c'est?

Une petite fille de quatre ans s'était approchée d'eux. Elle tenait une poupée dans ses bras et bredouillait un peu en parlant, mais cela ne lui enlevait pas son assurance. Au contraire, ce qu'elle disait était comme chargé par ce qu'il y avait de saliveux et de mouillé dans sa prononciation :

— Moi, mon papa il m'emmène au troquet.

— Au troquet?

— Tu sais pas ce que c'est? Pour boire une limonade.

— Ah au bistrot.

— Au troquet, c'est comme ça qu'il dit.

— Nous, nous avons M'sieur Louis, dit Mireille en se rele-

vant et faisant deux pas vers Pirhal. Il arrive à motocyclette de Marseille. Il m'a pris une fois dessus.

Pirhal se souvint avoir croisé quelquefois sous la voûte un homme maigre, à crâne pointu sous les cheveux gominés, et qui dissimulait son regard derrière des lunettes vertes.

La petite fille reprit :

— T'as pas d'enfant, toi?

Pirhal attendit un instant avant de répondre — le temps d'avoir envie de poser sa main sur la tignasse de la gamine et de se retenir de le faire. Puis il déclara sur un ton de constatation ironique :

— Non, je n'ai pas d'enfant.

— Personne à qui payer la limonade? s'étonna la petite.

Mireille dit simplement :

— C'est drôle.

Pirhal se remit à frotter ses genoux, sous le double regard de commisération des deux fillettes, l'un dirigé de bas en haut, un peu quémandeur, l'autre dirigé de haut en bas, interrogatif et méfiant.

IX

B..., le 18 août 1945.

Carina,

Je ne peux pas ne pas m'interroger sur la guerre. Sur son ambiguïté.

Il est pourtant clair que la guerre, c'est le mal. Elle sème la mort, rien que la mort, et aucune vie ne devrait sortir de ces horribles semailles. Mais il faudrait pour cela que le temps s'arrêtât afin de lui laisser opérer ses destructions j'allais dire « en paix ». Que ce fût un temps mort, un temps nul, qui ne compte pas dans nos calculs d'après-guerre.

Or, non seulement cela ne se produit pas, mais on dirait que par un phénomène compensatoire à la fois providentiel et affreux, les forces de la vie se réveillent et s'exaspèrent au contact et dans l'imminence de la mort. Je me souviens d'une ville, où, à la veille d'une attaque, nous avions quartier libre. Il y avait des soldats avec des filles sur tous les bancs des jardins publics. Ils les pelotaient ferme. J'ai encore dans l'œil la couleur fade, cireuse et humiliée, sensuelle, provocante et comme blasphématoire des magnolias en fleurs au-dessus d'eux, qui était comme le reflet des chairs de femmes, naissances de gorge et hauts de cuisses que les hommes dévoilaient sans vergogne. Moi-même j'étais sensible à cette soif

de jouir et j'y cédai. Certes, on se dit à ces moments-là : « Profitons avant de crever. » Mais aujourd'hui, il ne me semble pas sûr du tout que de tels actes ne soient inspirés que par l'égoïsme. Par un besoin inconscient aussi d'assurer l'avenir, ce que j'appellerais un aveugle égoïsme d'espèce. Ce n'est pas par hasard que le viol suit le massacre des maris. Et ce viol est autre chose qu'un droit de possession, c'est plutôt une dépossession de soi au profit du lendemain.

Mais il y a pire : la guerre fait mal son travail. Je veux dire qu'en bonne logique, on pourrait s'attendre à ce qu'elle annihile et recrée, renouvelle totalement le monde. « On efface tout et on recommence. » Non, elle n'accomplit que partiellement sa tâche. Amollie ou fantasque, elle laisse partout des traces de sa négligence. Elle consent à ce que le passé subsiste. On pourrait croire qu'elle accepte d'être un cataclysme secondaire, un labourage superficiel. Et c'est par cela, par cette demi-humanité sans règle, qu'elle révèle sa très profonde inhumanité. On s'en aperçoit bien au moment des armistices. On dit « c'est la der des der », et on a rien de plus pressé que de la commémorer par des monuments. On proclame qu'une ère nouvelle s'est ouverte. C'est peut-être juste, mais cette ère ne remplace pas un temps aboli : elle s'ajoute à l'ère précédente. L'après-guerre hérite non seulement des séquelles de la guerre, mais d'un passé laissé debout on ne sait comment et de l'avenir que ce passé portait en lui. Il n'y a pas simplification comme on se l'imagine naïvement, mais accumulation de difficultés : une pléthore de vie qui nous étouffe.

Ainsi en est-il de nous.

(Je m'excuse d'avoir à faire allusion à des faits qui vous touchent de près et dont je me suis retenu de parler jusqu'à présent, bien que vous les ayez sans doute devinés sous mes préoccupations d'apparence philosophique. Mais justement l'abus de ces commentaires généraux m'inquiète. Parce que pour moi ils pourraient être une occasion de m'épancher sans courage, de m'installer dans l'auto-compassion. De la pusillanimité sous le masque de la pudeur et du respect d'autrui. Parce que pour vous ils pourraient être la source de malentendus graves. On n'est jamais bien compris à demi-mots... Et d'ailleurs, l'est-on mieux quand on parle clairement? Je sens que quoi que ce soit que j'écrive, je vous fais souffrir. Que cette souffrance vous trompe, nous déforme l'un l'autre. Je devrais donc me taire? Mais le silence est le début d'une rupture. Que faire?)

Je voudrais tout d'abord que vous sachiez que je ne suis pas jaloux de votre mari. D'une part, parce que j'ignore la

jalousie rétrospective. D'autre part, parce que nous étions somme toute de la même famille, compagnons d'armes, lui dans un camp, moi dans l'autre, soumis au même hasard de mort et de naissance, de destruction et de conservation. Deux victimes inverses de la guerre. Une balle l'a tué, une autre balle ne m'a pas tué. Tout cela est l'effet des mouvements browniens. J'avancerais même, si je ne craignais pas de vous assimiler ainsi au rôle de butin de guerre, qu'il y a quelque chose de mythique et de traditionnel dans le remplacement auprès de vous d'un soldat par un autre soldat. De ce côté la morale, ou tout au moins la coutume, est pour nous.

Mais où les choses se compliquent, c'est que cet homme a laissé sur la terre un enfant. La guerre ne l'a pas fait complètement disparaître. Quelqu'un qui est antérieur aux bouleversements de ces dernières années, qui n'a rien à voir avec la condition de soldat de son père (qui était aussi ma condition : donc, qui n'a rien à voir avec moi non plus) quelqu'un de miraculeusement préservé des horreurs du conflit, qui a le visage de la paix, le visage d'un temps où la vie n'était pas encore mutilée et l'esprit pas encore porté à se contenter de ce que le destin nous apporte, ce quelqu'un vit aujourd'hui auprès de vous. Je ne lui en veux pas. Il m'émeut, je l'aime. Je le retrouve dans tous les enfants qu'il m'arrive de rencontrer et qui m'attirent irrésistiblement. Je vous avouerai aussi que je respecte l'attachement qui vous lie à lui, que je l'admire et que j'y trouve un de mes meilleurs motifs d'avoir confiance en vous. Si elle est si profondément mère, me dis-je, c'est qu'elle n'est pas seulement une femme qu'un amour accidentel subjugue, c'est qu'elle a d'autres qualités de constance et de fidélité. Les désagréments que j'en éprouve maintenant (votre refus de devenir ma maîtresse, le temps de réflexion que vous m'avez demandé avant de m'épouser) me font bien augurer de l'avenir.

Mais cet avenir même, que sera-t-il? Alors que j'ai le vide devant moi, vous avez votre vie devant vous. Tous les projets que nous pourrions faire sont déjà réalisés. Recommencer, à quoi bon? Puisque cela continue, puisque qu'il y a quelque chose à continuer. Nous nous leurrons d'espérances qui n'ont point de raison d'être. Cela me rappelle un horrible mot que j'ai entendu dans un cinéma populaire de Naples. Un bébé pleurait. Quelqu'un a crié dans le noir : « Assieds-toi dessus, j' t'en fais un autre. »

Oui, la place est prise. Un enfant l'occupe. Beaucoup plus riche d'avenir que je ne saurais l'être. Plus riche de passé aussi. Tout est accompli, dans une espèce de fragilité qui serre le cœur, qui coupe les bras. On ne peut pas, au nom

de la guerre, mettre à bas ou mettre à mal ce qu'elle a épargné.

Je l'embrasse, je vous embrasse et j'aimerais tant qu'il n'y eût pas de différence entre ces deux manières d'embrasser. Mais il y en aura une, fatalement.

JEAN.

X

Le soleil avait surchauffé le car. Pirhal transpirait. Il écarta un peu les jambes et son genou toucha la cuisse de la femme qui était assise à côté de lui. Il s'excusa. Elle avait les bras nus jusqu'à l'épaule. Quelques poils drus et noirs dépassaient de dessous son aisselle. Elle transpirait aussi et Pirhal respirait son odeur par bouffées. Il tourna la tête vers la fenêtre et regarda les chênes-lièges défiler. Les troncs étaient d'une robustesse qui paraissait exagérée. Un arbre baroque, pensa-t-il.

Au carrefour de la route nationale, il descendit avec un groupe de jeunes filles. Il ralentit le pas pour leur laisser prendre de l'avance et s'achemina tout seul sur la route de campagne qui conduisait à la mer, entre les champs de maïs. De temps en temps, il s'arrêtait et se faisait à mi-voix des réflexions sur le paysage. S'apercevant une fois qu'il parlait à haute voix, il en fut attristé. Ce n'était pas des mots précis que la nature attendait de lui, mais un abandon de sa personne, auquel il sentit qu'il se refusait. Il essaya d'être ironique. « Vous avez beau faire, vous n'y arriverez pas... » Mais l'inutilité du ciel bleu, du soleil, de la chaleur lui pesa. Il se parla encore à haute voix : « Je suis embarqué dans une drôle d'affaire... »

Il déboucha en vue de la mer par un pont qui franchissait un fossé boueux. La plage formait un arc de cercle que fermaient à gauche une colline rocheuse plantée de pins et à droite un ensemble de maisons dont plusieurs étaient en ruine. Le vide de l'horizon lui coupa le souffle. Il eut envie de courir. Pour arriver avant qui?

Il ôta ses espadrilles et marcha dans le sable, se disant : « Je m'arrêterai ici... Non, ici... » Il souffrit de n'avoir à se soumettre à la fantaisie de personne, de n'avoir personne à qui imposer sa fantaisie. La plage était presque déserte. Un vieux couple s'était construit un abri en forme de niche avec des branches de pins et, comme il passait devant, Pirhal entendit que là-dessous l'homme et la femme se disputaient. Plus loin, il vit les jeunes filles du car qui l'avaient précédé.

Il se déshabilla à quelques pas d'elles, fit un petit tas soigné de ses vêtements, s'avança vers l'eau, se sentit écrasé par la solitude du large, plongea d'un coup. Il se disait : « Je vais faire ceci... Puis cela... » Mais il ne savait pas combien de temps il venait de nager, depuis combien de temps il faisait la planche. Au sein du milieu marin, une durée particulière règne, qu'il est difficile d'apprécier. Il voulut s'éloigner du bord pour traduire en espace les minutes qui s'écoulaient. Une subite panique le prit. Il s'essouffla à revenir le plus vite possible, crut se noyer, mais il avait son fond. Debout dans l'eau jusqu'à mi-corps, les mains aux hanches, tourné vers le groupe des jeunes filles, il se surprit à se demander s'il avait passé « un temps convenable » à se baigner.

Il revint vers ses vêtements, mesura du regard la distance qui le séparait des jeunes filles : à peu près dix mètres ; ni trop, ni trop peu : un demi-isolement, un demi-signe d'attrait, un aveu de faiblesse mâtiné d'humeur ombrageuse. La honte l'envahit. Il se vit revenu quinze ans en arrière, en pleine adolescence, perdu dans des intrigues compliquées, à la fois téméraires et veules, dangereuses et dérisoires. Pris dans l'engrenage de paroles et des gestes qui ne devaient exprimer qu'un certain instinct social, mais que la difficulté à inspirer confiance transformait en aventures équivoques. Je suis pourtant un homme, se dit-il. Il pensa avec colère à Elena dont la seule existence, ignorée de tous ceux qui l'entouraient, bouleversait sa vision des choses. Être aliéné à son souvenir l'aliénait à la plus insignifiante des filles, rencontrée par hasard. Lui être fidèle engendrait mille occasions de lui être infidèle, engendrait même la tentation de lui être infidèle pour la rendre jalouse. Il éprouva du dégoût pour l'esprit de revanche et le machiavélisme de l'amour. Mais il ne pouvait tout de même pas, dans l'intention de prouver à ces jeunes filles qu'il n'était pas ce qu'elles imaginaient, un blanc-bec timoré, s'approcher d'elles et exhiber la photo d'Elena. Il se rappela que beaucoup de soldats font cela, sans doute non par vanité, comme il l'avait cru, mais par besoin de s'expliquer, d'introduire l'absente, l'invisible, pour cautionner un comportement que sinon, du moins le pensent-ils, les camarades trouveraient bizarre.

Il était onze heures à sa montre. Pirhal se coucha dans le sable, les bras repliés sur le front pour se protéger du soleil. Les bavardages d'à côté lui parvenaient, non sous forme de mots, mais d'intonations dont il ne pouvait s'empêcher d'interpréter le sens : coquetterie, moquerie, toute une petite musique jouée à ses oreilles pour attirer son attention. Il se souleva sur un coude. Une jeune fille marchait vers la mer.

Il la voyait de trois quarts : un profil fuyant, dur, des hanches grasses, le pli des fesses juste visible au-dessous du maillot de bain. Il y avait quelque chose d'ambigu dans sa manière de s'avancer : elle transportait avec sans-gêne un corps gênant de blonde potelée qui balançait ses rondeurs de sa propre initiative, semblait-il, à l'insu de la fille qui paraissait ignorer ce qui se passait derrière elle. Mais l'ignorait-elle? Le malheur de la femme, c'est peut-être que non seulement son sexe, mais tout son corps est sexualisé. Alors comment montrerait-elle qu'aucune pensée érotique ne l'habite? Pirhal se dit aussi que cette signification érotique, c'était lui qui en revêtait cette silhouette nette et désinvolte, comme il chargeait de sens l'écho des conversations voisines. Il eut encore une fois honte de lui-même, s'habilla avec des gestes volontairement mesurés et passa devant le groupe avec une lenteur étudiée qui mit le comble à sa tristesse. Il savait qu'il faisait tout pour paraître intéressant et ne pouvait s'empêcher de le faire.

De même, au restaurant, il se montra pointilleux et chicanier par souci d'être pris pour quelqu'un, alors qu'il était convaincu que cette humeur querelleuse reflétait justement l'insignifiance et le vide. Vouloir faire illusion, c'est ne faire qu'illusion. Par malheur, il se trompa au moment de payer, confondit un billet avec un autre, si bien que son pourboire fut énorme. Il lut, trop tard, dans le regard du garçon que sa petite comédie, à supposer qu'il l'eût crue encore efficace, n'avait servi à rien.

Le souvenir de cette défaite l'occupa, malgré lui, durant toute l'après-midi, qu'il passa à errer entre les maisons. Il ne voulait pas retourner sur la plage. Seule la vue d'une barrière à demi-arrachée, rongée de rouille, lui procura un mélancolique plaisir. La guerre.

Il revint vers cinq heures au carrefour de la route nationale pour attendre l'autobus. Il s'assit sous un auvent de bois. En face de lui s'élevait la gare du village, en brique rouge. Pas un train n'arriva. Mais de temps en temps un employé sortait du local des bagages et manipulait des paquets avec une insouciance mêlée d'une étrange méticulosité. Il opérait un tri par tas auquel Pirhal, de loin, ne comprit rien. Du reste, il avait l'esprit ailleurs. « Je ne redescendrai jamais à la mer », se jurait-il, tandis que le ciel changeait lentement de teintes.

XI

Carina,

Vous me reprochez de battre la campagne. Voilà qui est vexant. Car, dans ma dernière lettre, j'ai hésité à me contredire aussitôt après avoir écrit que la souffrance nous déformait l'un l'autre. J'étais sur le point d'ajouter : nous déforme-t-elle vraiment? On dit que l'amour est aveugle. Ce n'est pas vrai. Il est lucide. Je dirais même qu'il est visionnaire. J'entends capable de deviner bien des choses que la raison seule est incapable de déceler dans nos actes et dans nos paroles. C'est pourquoi je me regimbe quand vous affirmez que je bats la campagne. Au contraire, je m'imaginais mettre au jour quelques-unes des vitualités de notre liaison. Ce qu'elle est sous les apparences, ce qu'elle pourrait devenir, ce qu'elle cache de refoulements gros de menaces. Voir clair en soi n'est pas tailler, mais passer en revue.

Tant pis. Je veux vous croire sur parole. Je vous répondrai donc : que voulez-vous que je fasse d'autre? Pour deux raisons. L'une, sur laquelle j'ai déjà beaucoup insisté. L'impossibilité où nous sommes de nous voir et de faire progresser nos affaires. Cette espèce de paralysie du présent à laquelle nous sommes condamnés, qui se double, pour comble de malheur, d'une paralysie du futur, puisque vous avez déjà accompli dans le passé, beaucoup de choses qui conditionnent votre avenir. L'autre, à laquelle vous n'avez peut-être pas songé : non seulement votre condition de femme aliénée à certains événements, mais ma double aliénation à ces événements d'abord, à vous ensuite. Je suis en état de réclusion. J'ai pu me sentir libre les premiers jours que j'étais ici, parce que je venais de sauter d'un car et que je ne connais personne. C'était une illusion. Non que j'aie envie de lier connaissance avec qui que ce soit — encore que je puisse en éprouver le besoin légitime. Mais je me sens comme contraint de faire comprendre aux gens que je n'ai pas envie de les connaître. Vous voyez quels liens croisés : à cause de vous, je me tiens à l'écart de tous, et à cause d'eux tous, je suis enfermé dans cette attitude d'isolement. Vivre à ma fantaisie, comme on pense que je fais ici, c'est secrètement vivre à votre dévotion et ouvertement supporter d'être seul en donnant à croire que je suis timide. Le masque d'un personnage sacrifié à remplir. Vous ne vous rendez pas compte à quel point c'est douloureux.

J'irai plus loin. L'ensemble de ces interdictions, mes scrupules, mes renoncements, les frustrations dont je souffre

ne diminuent pas mes désirs amoureux, mais les favorisent. Tout le monde l'a dit, je vous aime davantage — tout au moins pour un certain temps — d'être séparé de vous. Rencontrant le vide de votre absence, cet amour cherche, comme malgré moi, un exutoire, une sympathie, n'importe quoi de concret qui lui serve d'appui. Je le condamne à l'ascétisme ; lui veut vivre. La fidélité de l'amour à lui-même, qui glisse spontanément à la jouissance sensuelle, n'est pas la même que la fidélité à l'attachement que je vous porte... Je reviens à mon raisonnement. L'attrait que j'ai pour vous, la générosité d'âme que je me sens avoir quand votre image m'habite me donnent de l'attrait pour ce qui m'entoure. Mais comme je m'interdis d'y céder, ces choses qui m'entourent, dont le charme est augmenté par la « défense de toucher », nourrissent encore ma nostalgie à l'égard de votre personne. Tous ces « *non* » accumulés font qu'il n'y a jamais satisfaction, mais renforcement ininterrompu des désirs. Quelque chose comme le renvoi d'une balle, de plus en plus violent, d'un mur à l'autre d'une prison.

Tant mieux, direz-vous, tout émoustillée. Non. Je ne vois pas dans ce que je vous décris là une épreuve temporaire à laquelle les femmes aiment à soumettre leur amant, mais une prémonition de ce que pourrait être notre existence.

Pour vous faire comprendre ce sentiment, il me faut remonter dans le cours de ma vie. Vous le savez, je ne suis pas né de cette année. J'ai eu de nombreuses aventures et il est probable que c'est par un entraînement dû à mes habitudes de libertinage qu'à notre première rencontre j'ai souhaité vous conquérir. Votre veuvage vous désignait à mon attention d'homme qui n'avait jamais raté d'occasion. Mais il est non moins vrai qu'à mesure que je vous fréquentais, ce veuvage a changé de signe. Votre dignité m'a inspiré du respect, Mico m'a fait rêver. Une certaine lassitude y était aussi pour quelque chose, ainsi que la manière dont vous vous détachiez, vous et le petit, sur le fond de désordre de la guerre. J'ai imaginé votre passé, non avec jalousie, mais certes avec envie et avec admiration. Je me suis aperçu que votre amour pour votre mari avait débouché sur autre chose que l'amour, sur ce qu'il faudrait peut-être appeler l'affection — moi, je n'avais jamais fait l'expérience que de l'oubli. Affection dont Mico vous fournissait le modèle et qui était le seul sentiment dont vous pouviez, à travers lui, honorer le souvenir de votre mari. J'ai désiré être aimé de la même façon. Un brusque dégoût m'est venu pour le rôle d'irresponsable que je jouais depuis toujours. « Nous les frelons », disait un de mes camarades de régiment. Je ne voulus plus être un « frelon ».

Vous voyez comme c'est drôle : Mico, sans le vouloir, a contribué à modeler mon amour pour vous. Par récurrence et anticipation mêlées, il s'est peut-être trouvé que j'aie ressenti quelquefois, en l'observant (quand il jouait avec mon képi d'officier, par exemple) l'un ou l'autre des sentiments que votre mari a sans doute éprouvé à la fois pour lui et pour vous. Sa victoire a été grande. Il m'a transformé à sa convenance.

Hélas, si ce que je représentais de menace pour lui, il l'a métamorphosé en gage de tendresse, la menace qu'il était pour moi, après qu'il eut été l'instrument de ma conversion, n'a pas cessé de subsister. « Voilà comme il vous faudra être », m'a-t-il appris. Et maintenant que je suis tel qu'il voulait. « C'est inutile. La place est prise. »

Je ne parle pas de son hostilité : elle n'existe pas. Je dis simplement que par son unique présence, il nous a déjà jetés dans les retards, les difficultés, les épreuves, les méfiances réciproques. Il m'a fait régresser dans le plus haïssable de mon passé de « frelon ».

Mis au courant de notre situation, un tiers dirait sans doute : « Mais c'est parfait. Ce petit vous condamne à l'amour. Cela passe si vite d'habitude. Vous, vous voilà inquiets pour la durée de votre vie, éternellement frustrés de quelque chose. Il n'y a pas de meilleur ferment à la passion que ce demi-empêchement... » Ce discours m'est insupportable. Il m'apprend que Mico a changé de camp, qu'il est en train de me remodeler sur mon ancienne forme, qu'il me fait tel que je pourrais devenir dangereux pour lui. Ce discours m'apprend aussi qu'à son insu, et malgré son innocence, ou peut-être à cause d'elle. Mico joue un rôle dans l'entretien de notre amour, dans les sordides tripotages de l'amour.

Cela pourra paraître stupide, mais je le dis sans rire : je suis désespéré d'être à ce point amoureux de vous. Je sais ce qu'il y a de malsain dans ce genre de passion. Je connais d'expérience ce que cet état dissimule de tentations, de remords, de vengeances, d'humiliations, de jeux cruels et de calculs, de fausses sublimations dont la nature se moque. Regarder une autre femme, et d'une certaine manière, parce que je pense à vous, puis penser à vous, parce que j'ai regardé cette femme d'une certaine manière, quoi de plus instinctif, mais en même temps de plus illégitime? Et vous le raconter, comme je le fais maintenant, n'est-ce pas un chantage? J'ai peur de ce que toutes mes colères pourront m'inspirer, peur du mal que je ferai sans le vouloir, peur de mon envie de prolonger à tout prix, et par les pires moyens, une liaison que je saurai condamnée et que j'aurai secrètement envie de rompre.

Par lassitude et, qui sait, une paradoxale honnêteté. Car je ne suis pas un homme à pouvoir m'élever très haut sur l'échelle du sublime. A mon âge, ce n'est plus, ou pas encore possible. Pour que mes sentiments soient sains, il faut qu'ils soient sous un ou deux bons pieds de terre. Sous la couche protectrice et fertile de votre vie quotidienne...

Sinon, je bats la campagne. Oui, je vous accorde que mes phantasmes sont absurdes. Je vous accorde que l'amour est, non pas aveugle, mais aveuglé, rendu fou. Mais ce que vous devez considérer maintenant comme une prémonition, c'est le spectacle de l'homme que je suis, battant la campagne. Voilà la vérité que je vous offre à méditer. Je serai ainsi. J'aurai horreur de moi-même et vous aurez bientôt horreur de moi. En cela, je vous assure, je suis bon visionnaire.

Si nous étions le soir de je ne sais quel jour, de je ne sais quelle année. Nous rentrerions de promenade. Il ferait presque encore clair. Vous diriez : « Nous n'allons tout de même pas nous coucher si tôt ! » Mais nous irions nous coucher et je vous ferais un enfant, le premier de deux ou trois. La fenêtre serait ouverte et, après avoir fait l'amour, nous regarderions le ciel.

JEAN.

XII

— Moi, ce que j'aime, c'est le cirque, dit Mireille.

Elle était debout devant Pirhal couché dans le sable. Elle avait apporté avec elle sa corde à sauter et venait d'exécuter plusieurs exercices, tours simples et doubles-tours. Malheureusement, le terrain était peu favorable à ce genre de démonstration. Un peu agacé et poussé par un obscur besoin d'humilier l'enfant, Pirhal murmura :

— Pas très réussi, ton numéro.

Mireille reprenait son souffle. Elle parut hésiter entre renoncer à ses jeux ou relever le défi. Elle avait une expression butée.

— Voyez ce que je sais encore faire, cria-t-elle tout à coup, en lâchant sa corde.

Elle recula, prit son élan, essaya de se tenir sur les mains, les jambes en l'air. Elle retomba sur ses pieds. Pirhal se taisait. De nouveau elle parut hésiter entre reconnaître son échec ou considérer son essai, quoique raté, comme un exercice préparatoire. Reculant une seconde fois et prenant son élan, elle se dressa encore sur les mains. Ses jambes gigotèrent un peu plus longtemps en l'air. Mireille parut satisfaite. Elle

avait choisi : dans sa cervelle d'enfant, elle interprétait sur le champ chacune de ses tentatives manquées comme un succès ; chacun de ses efforts était à ses yeux une scène de spectacle, une performance. Elle s'enferma dans cette illusion, têtue, haletante, concentrée, échevelée. On eût dit qu'elle avait oublié Pirhal.

Lui l'observait, non plus avec colère, mais avec tristesse, s'interrogeant sur l'acharnement de la fillette à jouer les vedettes, à vouloir être une petite femme, une femme admirée et célèbre. Son numéro était la décalque lamentable d'un numéro d'adultes, pour adultes. Elle voulait déjà être considérée comme quelqu'un qui est entré dans l'arène de la vie et qui s'y bat à perdre haleine. Elle bouchait l'avenir par une maladroite imitation de ce qu'avait toujours été l'existence des hommes. Pourquoi ce mimétisme? pensa Pirhal. Pourquoi cette envie de se montrer fort, indépendant, provocant? Et le pire, c'est que cette revendication n'avait de sens qu'à condition qu'on la juge à travers l'imagination même de l'enfant, en adoptant son système de correspondances, son code de magnification du réel. Si bien qu'à la regarder faire, on ne se trouvait pas en présence d'un monde imparfait, perfectionnable, mais d'un univers enfantin cohérent et intransmissible ; un mirage élaboré par la faiblesse et que, pour cette raison, on souhaitait malgré tout protéger, bien qu'il fût mensonger. Pirhal pensa à l'insecte qui remonte et retombe mille fois contre la vitre d'une fenêtre et dont l'entêtement ne paraît dérisoire que lorsqu'on se dit : « Les hommes, c'est pareil. » Il y avait le même mélange gênant de petitesse et de grandeur dans la vanité de Mireille.

— Viens te reposer, maintenant.

La petite se coucha auprès de lui. C'était le moment où les rôles auraient dû s'inverser. Mireille attendait qu'il parlât, ne demandant pas mieux, sans doute, que d'être éblouie à son tour. Prête à se laisser adopter, intégrer dans le milieu des aînés. Pirhal cherchait en vain quelque chose à lui raconter. Il n'avait pas l'habitude de s'entretenir avec des enfants. Il aurait voulu que sa conversation reflétât à la fois son propre monde intérieur et respectât les préjugés, les tabous, les structures mentales de la fillette. Qu'il y eût entre lui et elle, sans heurts, ni blessures, subordination naturelle du plus jeune au plus vieux. Bref, que l'ancien fût dans le sillage du neuf, le neuf dans la visée de l'ancien. Était-ce possible, se demanda-t-il.

Elle eut un mouvement de reptation animale pour se rapprocher de lui. Il eut envie de poser sa main sur son épaule maigre. En avait-il le droit? Il eut l'impression qu'à défaut

de discours où tous deux seraient maladroits, l'enfant l'invitait aux caresses. Ou plutôt à s'exprimer avec le corps, comme elle venait de le faire elle-même. Pour répondre à sa gymnastique, il aurait dû savoir faire le pitre : le numéro du clown après celui de l'équilibriste. La démonstration muette d'une supériorité tranquille et sans équivoque. C'est ce que font les garçons avec les filles quand ils n'en sont pas encore aux gestes et aux mots d'amour. Sur un regard, ils grimpent au sommet des arbres et lancent des cailloux dans l'eau. Mais poussée par son instinct, jusqu'à quel point la fillette ne se trompait-elle pas? Jusqu'à quel point la caresse n'est-elle pas, quoique moins précise que la parole, au contraire plus bouleversante? Personne ne songerait à utiliser la musique plutôt que les mots pour faire moins de mal et sauvegarder l'intégrité d'autrui.

La main de Pirhal qui s'était levée et tâtonnait dans l'espace redescendit, vint se placer sous sa propre tête. Il se souleva sur un coude. La mer était d'un bleu uni. Le silence se prolongeait. Pirhal regarda Mireille avec une résignation mélancolique. C'était bien de l'amour qu'il aurait voulu lui manifester. Un amour de caractère évidemment charnel, mais sans aucune sensualité. Il n'y avait pas de langage pour exprimer cela, cette espèce de tendresse sans promesse de plaisir, ni au niveau du cerveau, ni au niveau du corps. L'enfant le touchait dans ses fibres les plus profondes, mais la pureté de l'enfant l'empêchait d'avoir recours au moindre geste libérateur. Pour la première fois de sa vie, Pirhal se dit que par la faute des amours qui lient les hommes aux femmes, l'amour, et non sa caricature sexuelle, intellectuelle ou morale, est peut-être la chose la plus incommunicable qui soit. Mireille, en face de lui, était condamnée à la solitude. D'autant plus qu'il lui vint encore à l'esprit que si elle l'émouvait tant, c'était à cause d'un petit garçon qu'elle ne connaissait pas. Il ne l'aimait pas pour elle-même, mais pour le rôle de remplacement qu'elle jouait dans sa mythologie intérieure. Une tromperie.

Dans le car qui les ramenait à B... et qui était plein, Pirhal prit la petite entre ses genoux. Secouée et projetée à droite et à gauche, elle se roulait contre lui, la tête renversée en arrière pour le regarder, mi-joueuse, mi-victime des accidents de la route. Soudain le contact de cette chair élastique et chaude le troubla. Un sentiment bizarre d'agressivité et de honte l'envahit. La honte l'emporta quand il remarqua qu'une paysanne le regardait fixement.

— Fais attention, tu m'écrases.

Il poussa la fillette dans le couloir et referma ses jambes.

XIII

Carina,

A propos de Mico, deux images de lui me sont restées dans l'esprit, que je ne peux chasser et qui, sans que j'y sois pour rien (mais la mémoire a de ces accidents significatifs) paraissent se compléter.

Le premier de ces souvenirs date d'une époque où nous nous connaissions encore peu. Je vous avais fait une visite et j'étais sur le point de prendre congé. Vous m'aviez accompagné jusqu'au seuil de la maison. Vêtue de noir, vous étiez appuyée contre le chambranle de la porte et vous vous balanciez très doucement d'avant en arrière. Moi, j'étais sous le portique. Je n'avais qu'un pas à faire pour sortir au soleil. Je ne le faisais pas. L'ombre nous enveloppait et au-delà de l'ombre le grand panorama circulaire de la campagne et de la mer, qu'on eût dit peint et que j'aurais eu l'impression de crever comme une toile si je m'étais éloigné. Nous ne disions rien. Vous aviez l'air de ne pas avoir la moindre pensée dans la cervelle. Je ne pensais à rien non plus. Mais la sensation nous envahissait peu à peu que cet instant de silence serait un événement qui compterait dans notre vie. D'où notre immobilité, presque notre prudence à n'y rien ajouter.

A ce moment, du fond du *tinello*, je vis s'approcher Mico. Vous ignoriez qu'il arrivait. Il marchait d'un pas sûr et tranquille. Pourtant personne ne l'avait appelé. Peut-être était-il attiré par le fait que nous étions muets. Lui d'habitude si timide, ne manifesta pas la crainte, ni d'ailleurs le plaisir malin et hypocrite, de nous avoir dérangés. Sans un regard pour moi, il passa le seuil, fit volte-face, vous entoura les genoux des deux bras et fourra sa tête contre vos cuisses. Vous n'avez eu qu'à légèrement accentuer votre balancement et à retirer vos mains de derrière votre dos pour vous pencher sur lui, lui prendre le visage entre vos deux paumes serrées et le lever vers le vôtre — ce qu'il n'aurait certainement pas fait de sa propre initiative. Tous ces gestes furent naturels, accomplis sans arrière-pensée. Bien sûr, je crois que Mico fut poussé par une angoisse obscure, mais non par le besoin de s'assurer un droit de possession sur vous et d'entrer en lutte contre l'étranger. Cela, c'était à moi de l'ajouter ou de ne pas l'ajouter. Simplement il vous manifestait son affection comme il le faisait sans doute chaque jour, d'habitude hors

de ma présence. Il n'y avait que le moment choisi qui fût insolite, et peut-être un rien de gravité exceptionnelle sur ses traits, quoiqu'il eût toujours eu un visage d'enfant sage. Moi, je contemplais la scène avec ravissement (je vous ai dit qu'il avait beaucoup contribué à faire évoluer ma sensibilité). Puis, gêné de me trouver en tiers dans votre intimité, je baissai les yeux sur mes souliers. J'eus la sensation bizarre qu'ils ne m'appartenaient pas, posés au bout de mes jambes entourées de bandes molletières sur le carrelage rouge du portique. Je m'effaçais, eux pas. Je me désolidarisais de leur présence. Je m'interdisais peut-être aussi, subtilement, d'avoir à les remuer, donc à partir. Je n'ai jamais eu dans ma vie une révélation plus nette de ce que tout homme, par sa seule existence, et quelles que soient ses bonnes intentions, peut représenter de force du destin. Et le sérieux de Mico, c'était peut-être aussi cela : le destin. Comment mettre en harmonie ces chaussures militaires et les culottes courtes de Mico?

Je ne me sentais pas le droit de l'éloigner de la place qu'il occupait contre vos jambes. Je ne m'en sens pas encore le droit.

Pourtant, si j'en crois mon second souvenir, il est clair que je l'ai déplacé. Ce souvenir est plus récent. Il se rapporte à la dernière soirée que nous avons passée ensemble. Nous avions décidé de manger au restaurant. La joie de nous être compris, l'excitation de nous montrer pour la première fois en public, la tristesse d'avoir à nous quitter pour un certain temps nous rendaient un peu fous. Nous n'avions d'attention que l'un pour l'autre. Il est probable que nos yeux brillaient et que tout dans notre attitude proclamait que nous nous aimions. Rien n'est plus commun que l'absence de lucidité des acteurs d'un drame sur eux-mêmes.

Soudain je m'aperçus que Mico, que nous avions presque oublié, remplissait son verre de vin avec maladresse et application. Était-ce la première fois qu'il le faisait? Je ne sais pas. Vous aviez suivi mon regard. Se voyant observé, Mico se prit à dire : « Je suis saoul, je suis complètement saoul » d'une petite voix fluette, filée, heureuse, où il y avait de l'étonnement, de la vanité, un rien de provocation et une envie secrète d'être admiré et approuvé. Il n'était pas saoul, Dieu merci, mais je me sentis tout agité. Par la honte, tout d'abord, d'avoir si peu pris garde à ce que Mico faisait pendant le repas. Nous l'avions laissé tout seul essayer de se distraire, organiser un jeu, sa petite cuisine de futur jouisseur des biens de ce monde, s'enfermer dedans et jouir de sa fête personnelle. Par le soupçon ensuite qu'il ne se comportait pas ainsi seulement pour égayer sa solitude, mais pour nous

imiter, pour se mettre dans notre bain, tenter de nous rejoindre et nous prouver qu'il pouvait très bien jouer son rôle parmi nous, ou plutôt le rôle qu'il s'imaginait que nous lui destinions. Il ne voulait pas faire tache et attendait que nous le remercions pour tant de compréhension et de bonne volonté. Ce que vous n'avez pas fait. Vous vous êtes écriée :

— Mais Mico, tu es fou? Donne-moi ce verre et bois de l'eau.

Il parut surpris et déçu, nous regardant de ses grands yeux gris, ronds, très légèrement vacillants. Il avait peut-être joué à cela comme je l'ai vu plusieurs fois, à table, donner la becquée à son tram de bois et engager d'une voix chantante son wattmann à prendre encore un cuiller de potage. Totalement étranger à notre conversation, perdu dans l'univers animé de ses jouets. Notre réaction ne correspondait pas à son rêve. Elle était beaucoup trop violente. Ou bien il ne comprenait pas que nous ayons si peu apprécié sa tentative d'adaptation à notre manière de vivre, à ce que serait sûrement notre vie commune dans l'avenir. Il ne nous embêtait pas : il se travestissait en adulte. Tout le monde y trouvait son compte, lui en devenant grand, nous en découvrant à nos côtés un jeune garçon raisonnable, c'est-à-dire rallié à la déraison des aînés. Tant de perspicacité et de complaisance dépensées en pure perte, c'était triste. Il en souffrait.

Mais je souffrais encore plus que lui. D'avoir en face de moi un enfant défiguré par notre faute, habillé d'habitudes qui n'auraient pas dû être les siennes, jeté dans le tourbillon de nos sentiments et les singeant sans en saisir le premier mot. Je devinais au-delà de cette première métamorphose, toute une série d'autres mascarades douloureuses auxquelles il se croirait obligé pour suivre notre mouvement. Je me disais : non, Mico ne doit pas nous ressembler. Mais le pire, c'est que, malgré tout, il ne nous ressemblait pas. Son intuition, quoique étonnante, restait enfantine, collait à ses imaginations et à ses désirs de petit garçon. Lui dire qu'il avait tort, ce n'était pas détruire le personnage artificiel qu'il nous donnait à voir, c'était toucher du même coup à son ingénuité. Même déguisé, il était intouchable. Enfin, j'éprouvais des regrets à lui avoir laissé prendre les devants, à lui avoir laissé le temps de me donner une leçon d'indulgence, lui, le petit bonhomme sans expérience, quand c'eût été à moi de me rapprocher de lui, ou tout au moins de diriger ses efforts. Le résultat de ma nonchalance était un beau gâchis : le petit s'était trompé de chemin. Ce n'était pas ainsi que j'aurais souhaité qu'il m'aidât. J'étais partagé entre la reconnaissance pour lui et un terrible découragement.

Je viens de relire ces pages. Je crois que cela m'a fait du bien de les avoir écrites. Vous seriez gentille d'excuser les folies de ma dernière lettre. Je suis bien près de les considérer aujourd'hui comme un sursaut de mon « frelonisme » passé. Après tout, si je vous aime, je ne vois pas pourquoi je ne tiendrais pas, non seulement votre passé, mais aussi votre avenir pour ce terreau bienfaisant dont je vous ai parlé, où je voudrais me sentir enterré, au lieu d'imaginer je ne sais quelles impossibilités qui nous mèneraient à la rupture. Ce genre de prophétisme-là n'est pas exempt de lâcheté. Tout cela n'est qu'un peu plus de poids sous lequel se glisser.

Je me dis aussi qu'aucune cathédrale n'a été construite d'un seul jet, dans le style d'une seule époque. Il y a des rajouts, des apports étrangers, des rythmes syncopés qui finissent pourtant par former une harmonie. Pourquoi notre vie ne serait-elle pas, elle aussi, composite?

Je vous renouvelle mon amour, à vous comme à Mico, avec ce qu'il y a justement de composite dans ce mot et de comestible pour tous les deux. Je vous renouvelle également mes promesses de patience... en me tenant les pouces.

JEAN.

XIV

Le commissaire se leva de derrière son bureau d'un air ennuyé et sortit de la pièce. Son adjoint tapait le rapport à la machine. Pirhal resta assis sur sa chaise.

Bien sûr, il se souvenait de la scène. Il ne pouvait nier les faits. Mais ces faits n'avaient pas la gravité dont on les chargeait. Ces enfants fabulaient, soit par plaisir d'inventer, soit pour nourrir le goût de scandale des adultes. Cette gravité des faits était virtuelle et ne concernait que Pirhal seul. Comment aurait-il pu expliquer cela? Se reconnaître coupable, mais d'une autre culpabilité que celle dont on l'accusait.

Il était monté se promener jusqu'aux ruines du château. Profitant de la solitude, il avait fait pipi contre un mur et, se retournant en se reboutonnant, il s'était trouvé nez à nez avec deux fillettes. L'une d'elles était Mireille. Il l'avait à peine reconnue ou n'avait pas voulu la reconnaître. Elle lui avait fait l'effet tout à coup d'une commère caquetante et n'avait entendu qu'alors leurs petits rires et leurs petits cris effarouchés. Il s'était senti rougir jusqu'à la racine des cheveux, s'était troublé et, pris de panique, avait fui comme un fou, en butant contre les racines du sentier.

C'était tout. Mais cette panique paraissait bizarre et elle était bizarre. « Vous n'aviez pas la conscience tranquille », avait dit le commissaire. Pirhal s'était expliqué en racontant qu'il n'avait jamais pu faire pipi en compagnie, et que c'était peut-être cela... Mais il parlait sans conviction. La conscience tranquille, il savait qu'il ne l'avait pas. Cette rencontre l'avait bouleversé à la fois comme une réminiscence vague et comme une prémonition. Comme le rappel d'une espèce de dégradation qu'il aurait fait subir à Mico en aimant sa mère, ou comme l'avertissement d'une dégradation future. Il était coupable après prescription, il l'était au nom d'une justice préventive. La malignité des fillettes, ainsi que celle de leurs parents était d'une perspicacité accablante. Ils avaient touché juste, non dans le vrai, mais dans le mythe.

Voilà pourquoi Pirhal s'était si mal défendu, pourquoi il inclinait de plus en plus à ne pas vouloir se défendre. Lutter encore, essayer de sortir de ce personnage affreux qu'on avait fait de lui? Risquer de le devenir, ce personnage, à la suite de faiblesses, dont il ne comprenait qu'aujourd'hui l'importance, et donner prise à ces vengeances burlesques et grimaçantes de la nature dont cette histoire de mœurs inaugurait la série? Il n'avait pas ce courage. Mais, se l'avouant, il se demandait en même temps si cette veulerie n'était pas une forme de courage, un refus, en acceptant la faute qu'il n'avait pas commise, de consommer une vraie faute. Jouer le faux coupable pour épargner la vraie victime. Il devait bien cela à Mico. A Mireille aussi un peu, qui avait parlé sans savoir et qu'il eût été si pénible de faire revenir sur ses affirmations. A tous les enfants. Leur angélisme, doublé de l'envers noir de l'angélisme, venait de remporter un singulier triomphe. Il dit adieu à Elena. La malheureuse, c'était sur elle qu'allait tomber le plus gros poids de souffrance. Elle allait demeurer seule, abandonnée. Elle ne saurait jamais pourquoi.

La machine à écrire avait cessé de crépiter. Le commissaire revint dans la pièce. Il arracha la feuille du rapport de dessus le rouleau de la machine et se mit à relire à mi-voix. « Officier... Afrique du Nord... Campagne d'Italie... »

Pirhal l'entendit conclure :

— Il aura appris ça avec ses Marocains.

GEORGES PIROUÉ.

La grand'mère

I

Ce matin-là, un samedi, Françoise Daurin se hâtait ; il lui fallait arriver à la boucherie assez tôt pour avoir sa ration. Dès six heures, une « queue » se formait. Parfois, la boutique était fermée, avec un écriteau : « Pas de viande aujourd'hui. »

Quand elle fut sur l'avenue, elle aperçut la file de gens débordant la boucherie sur le trottoir. Elle reconnaissait les personnes habituelles : plusieurs femmes en fichus ; cet homme maigre, déjà âgé, voûté, au nez mince ; enfin cette femme enceinte, en manteau d'opossum, la tête serrée dans un foulard orange, qui franchissait d'autorité la porte, se faisait servir aussitôt, une « carte de priorité » à la main.

On commençait la cinquième année de guerre. Une brise plutôt froide balayait l'avenue, mais Françoise sentait la morsure du soleil printanier sur ses épaules, et un jardin proche envoyait par bouffées le parfum de ses lilas. Les rations de viande demeuraient réduites : trois cents grammes par personne. Françoise attendit longtemps. Des femmes, des hommes, bavardaient autour d'elle, et parfois, d'un regard, d'une intonation, elle était sollicitée de donner son avis. D'un samedi à l'autre, les conversations se répétaient. La carence du ravitaillement, du combustible, la lenteur des « opérations », — se ferait-il, ou non, ce débarquement? —, tels étaient les thèmes.

Enfin Françoise put repartir, avec deux petits biftecks au fond de son couffin. Elle marchait vite ; elle devrait redescendre ensuite pour le pain et le demi-litre de lait écrémé que, par complaisance, l'épicière lui cédait en fin de semaine.

Françoise Daurin monta les deux étages de sa maison : une villa neuve. L'escalier longeait des murs fraîchement peints. Sur les marches de pierre grise, sur la mosaïque des paliers, pas une tache ; la propriétaire désirait que tout fût lavé trois fois la semaine. Un palais, cette cage d'escalier. Sur le rebord de la fenêtre ogivale, un pot de géraniums rouges. Au haut des deux étages, Françoise s'arrêta : dans le trou de la serrure, au-dessous du petit judas, elle venait d'aperce-

voir un télégramme. Elle ne le prit pas tout de suite ; des battements de cœur soudain lui interdisaient tout mouvement. Un moment, elle resta ainsi. Enfin elle prit le télégramme, ouvrit la porte, fut dans la cuisine. Le télégramme portait, collée en travers, une petite bande de papier rouge : *Très urgent.*

Avant de le décacheter, un cri monta en elle : « Mon Dieu, épargnez-moi ! Que j'aie le temps de revoir vivante Maman Germaine ! » Elle ouvrit le télégramme, lut : « Maman Germaine décédée hier soir. Venir au plus tôt, Jeanne. » Alors, elle s'assit devant la table de cuisine, se cacha la tête dans les mains. Longtemps elle resta là, dans le jour gris de cette matinée. A présent, ses pensées ne lui laissaient plus aucun répit : « Maman Germaine *décédée.* Je ne la reverrai plus. Je ne saurai jamais comment elle a passé ces trois mois, si Jeanne a été douce avec elle... »

Elle se sentit envahie par l'angoisse : cette Jeanne, une cousine à qui elle avait confié sa grand'mère, comment avait-elle administré les médicaments? Françoise revit cette femme de cinquante ans, un peu forte, au teint vif, avec son regard noir qui se déplaçait sans cesse, et sa démarche de canard. Françoise se méfiait de la sottise, de la légèreté de Jeanne. Cependant, quelques mois auparavant, lorsque, en pleine guerre, elle avait dû laisser sa grand'mère à Vallon, dans le Beaujolais, c'est cette cousine seulement, célibataire, qu'elle avait pu trouver comme garde-malade.

A présent « Maman Germaine » — c'est ainsi qu'elle avait toujours appelé sa grand'mère — était morte. « Je ne saurai rien d'elle. Fini. Je me suis laissée surprendre. Pourquoi n'être pas partie malgré Georges, malgré les bombardements, les catastrophes possibles? Trop tard... »

Georges rentra à midi. Il comprit tout de suite, embrassa sa femme. « Pauvre Maman Germaine. Elle qui était si bonne, si fine, si intelligente... » Ils déjeunèrent. Françoise faisait semblant de manger, la gorge contractée. Ce jour-là, elle n'avait pas pris soin de donner un coup de peigne à ses cheveux blonds, et elle avait gardé sa robe du matin, en lainage marine. Tout de suite, elle se demanda si Georges l'accompagnerait. Cependant, comme elle le pressentait, elle se heurta à ses réticences.

Peut-être, dans sa violence, dans sa surprise que son mari n'eût pas cet élan spontané qu'elle attendait, montra-t-elle une attitude irritante? Elle s'efforçait de dire, du ton le plus calme : « Je ne veux pas t'influencer. Tu feras comme tu voudras. »

Dans l'après-midi, Françoise posa la question :

— Bien entendu, je pars. Tu m'accompagnes?

Il ne répondit pas tout de suite. Enfin :

— Tu sais bien que les voyages sont impossibles en ce moment. Des bombardements partout... Puisque tu n'as pas pu donner à ta grand'mère cette joie de l'embrasser avant sa fin, le reste est inutile, parfaitement imprudent. *Je n'ai pas le droit* (il appuya sur les mots) de m'associer à une décision de ma femme, si j'estime que cette décision est déraisonnable.

Françoise écoutait avec étonnement. On eût dit qu'il avait prévu les objections de sa femme, et qu'il voulait y répondre avec autorité. Il reprit, avec un peu de colère :

— Il y a une mort dans la famille. Faut-il donc, par imprudence, en ajouter une autre?

Dans leur chambre où elle s'était réfugiée, Françoise préparait ses bagages, à tout instant s'arrêtait : « M'accompagnera-t-il? » Cependant, sa décision se formait : elle prendrait ce train de nuit qu'ils étaient convenus, Georges et elle, deux jours auparavant, qu'en aucun cas elle ne choisirait. Le temps passait. Non, elle ne voulait pas de son mari une décision arrachée : partir seule ne l'effrayait pas ; tant pis si elle ne devait jamais revenir.

Peu après, il lui dit :

— Non, je ne veux pas partir. C'est de la folie ! Je ne veux pas prendre le train en ce moment, c'est une *impossibilité physique*...

Françoise restait debout devant lui, atterrée. Elle se souvint des craintes, justifiées, de son mari depuis un an : crainte des bombardements, des arrestations... Elle le regardait : « Cet aspect de force, de sûreté de soi qu'il offre, et ce refus devant le danger... »

Un peu plus tard, elle s'aperçut du chagrin de Georges. Dans la chambre, il s'effondra soudain sur le lit :

— Tu t'en vas, et tu m'avais dit, en mars, après ce séjour d'un mois que tu as fait à Vallon, que nous ne nous séparerions plus !

Elle l'embrassa. Cette parole la réconfortait, rachetait tout le reste. Un peu plus tard, elle lui demanda :

— Enfin, s'il s'agissait de ta mère, tu l'accompagnerais?

Il hésita :

— Ma mère... C'est certain, je partirais.

Elle eut un mouvement de tête douloureux, n'ajouta rien, retourna dans sa chambre. Déjà, sa valise était pleine. A tout instant, elle s'interrogeait : « Pourquoi amener Georges à cette sincérité qui nous brise tous les deux? Il est capable, à l'occasion, de me montrer qu'à moi aussi il tient plus qu'à tout... »

Le train partait à sept heures du soir. Un peu avant, Georges, avec entrain :

— Veux-tu que je t'accompagne? Dis-le. Je n'ai qu'à mettre mon costume bleu, mes souliers noirs...

— Non, dit-elle doucement.

A la gare, très peu de voyageurs, bien que ce fût samedi. Dans le compartiment, vêtu de son costume gris clair, ayant gardé sa cravate lie de vin, il lui demanda encore, avec tendresse :

— Veux-tu que je parte avec toi? J'achèterai une cravate noire à Vallon...

Et elle, avec fermeté :

— Non.

II

« Eh bien, malgré les dangers du moment, je suis tout de même bien arrivée. Mais en pleine nuit, avec quel retard ! » Il était trois heures du matin. Le train, à plusieurs reprises, avait beaucoup ralenti ; dans le compartiment, aucune lumière. Un peu hallucinant, ce trajet, avec la respiration oppressée des voyageurs à côté de soi. A la gare, Françoise reconnut tout de suite un jeune ami de sa famille : Armand Garnier. En descendant l'avenue enténébrée, elle l'interrogeait :

— Est-ce que ma grand'mère m'a demandée?

— Ah, pour ça oui, elle vous a réclamée, lui dit Armand.

Une détresse à vaincre en soi.

A la maison, Jeanne tournait dans la cuisine. Françoise, comme chaque fois qu'elle retrouvait Jeanne, sa cousine, éprouva un peu de répulsion. « Elle a vieilli : ces cheveux presque blancs ; toujours sa face rouge, son air en dessous, et ces yeux sombres qui jamais ne restent immobiles... »

Très vite, Françoise demanda :

— Où est-elle?

— Mais elle est là ! lui répondit Jeanne, qui se dirigea vers le petit lit de fer qu'on avait installé pour « Maman Germaine » à la salle à manger, afin qu'elle eût plus chaud.

Tout de suite, Jeanne souleva le drap. Françoise n'aurait pas pensé, regardant ce petit lit de fer et son faible renflement, que là-dessous était sa grand'mère. Le drap enlevé, elle ne put s'empêcher de pousser un cri : cette toute petite chose noire, inerte, c'est elle. Il n'en reste rien. « Certes, elle avait plus de quatre vingts ans, elle était très usée déjà, si amaigrie en mars. Tout de même... » Françoise, à pas lents, s'approcha ;

elle souffrait de voir « cette chose », et cependant elle la regarda avec attention.

Maman Germaine était méconnaissable, — tellement étroite, tellement serrée ; resserrement de la mort qui pince le nez, supprime les lèvres, amenuise les joues. Son expression : à l'opposé de la sérénité. Françoise s'appliquait à la déchiffrer : elle y lisait comme un mécontentement dernier, une amertume ; il lui sembla soudain y lire un reproche. Elle secoua la tête plusieurs fois, elle sentait sur elle les yeux de Jeanne, — ne put dire une parole. Elle eût voulu pouvoir se cacher pour souffrir en paix.

Un peu après, elle se fit raconter la fin par sa cousine. Celle-ci, à son habitude, ne précisait rien. Il fallait procéder par interrogations, remonter les jours, heure par heure. Elle relevait des contradictions. Bien difficile d'obtenir la vérité, avec Jeanne. Elle sut que sa grand'mère était morte à huit heures du soir, qu'à six heures on était venu lui faire une piqûre de morphine, qu'à partir de ce moment-là elle avait perdu connaissance. En même temps, les râles commençaient, assez forts, pour s'affaiblir peu à peu, ne devenir plus qu'un souffle... Jeanne :

— Je la vois toujours, râlant ainsi. Je la verrai longtemps... Un cauchemar. J'ai été impressionnée.

Avec une mimique niaise, remontant les épaules, se prenant la tête à deux mains, elle ajouta :

— Cela m'a impressionnée. Je n'ai pas pu dîner...

— Où étiez-vous ?

— Là, assise à côté d'elle...

Jeanne désignait la table ronde, recouverte d'une toile cirée, où elle prenait ses repas. Ses yeux petits, d'un noir vif, regardaient d'un côté, de l'autre, avec une extrême rapidité ; on eût dit d'une bête aux abois.

— Mais avant la piqûre, demanda Françoise, que s'est-il passé ?

Jeanne s'anima :

— Vers la fin de l'après-midi, votre grand'mère a reçu la visite de son amie. Tout de suite, elle l'a interrogée : « Madame Larose, pourquoi Françoise n'est-elle pas là ? » Mme Larose lui a expliqué que vous arriviez, mais que les voyages étaient longs, compliqués maintenant, qu'il y avait des risques de bombardement dans les gares ; puis elles ont changé de conversation. Un peu plus tard, Maman Germaine lui a dit de s'approcher et elle l'a embrassée. Comme me disait Mme Larose après, sur le palier : « Elle m'a rendu mon baiser d'adieu ; il s'adressait à sa chère Françoise, j'en suis sûre, et un peu à moi... » Votre grand'mère a surtout bien

recommandé à Mme Larose de vous remettre les chocolats que je venais de toucher avec ses tickets de mai. Vous savez qu'elle vous garde depuis le mois de mars sa ration de chocolat. Elle voulait qu'en arrivant vous trouviez tout cela...

Françoise pleurait. Jeanne, à la cuisine, ouvrait le petit placard, en tirait une boîte de métal au couvercle orné de fleurs peintes. Françoise fut obligée de voir les chocolats : trois tablettes sous une couverture rouge.

— Fermez cette boîte, Jeanne ! lui dit-elle, suppliante.

Jeanne reporta la boîte à la cuisine. Françoise regardait la morte. L'expression du visage la torturait, ne la laisserait plus en paix. Elle pensait : « Cela paraît être sa suprême recommandation, ces chocolats à me conserver. Les dernières volontés d'une mourante... Dérisoire ! Et pourtant, cela me déchire. Mais elle avait sûrement des choses à me dire, qu'elle ne pouvait confier à cette femme. Je ne saurai jamais ce qui l'a obsédée à l'heure de mourir : peut-être simplement le désir de me voir... Jeanne l'a-t-elle bien soignée? Il ne me reste que sa recommandation pour les chocolats. »

Jeanne reprenait :

— Mme Larose m'a dit aussi, en partant : « J'ai vu ses mains qui bougeaient sans cesse. C'est un signe qui annonce la fin. »

Françoise écoutait avec avidité. Elle entendit :

— Vous savez, elle vous a réclamée avec désespoir.

Françoise se tourna enfin vers cette face, rose du plaisir de révéler tout cela.

— Quand m'a-t-elle demandée ainsi? Jeudi, vendredi?

— Jeudi soir. Elle a gémi. Elle répétait avec un hochement de tête : « Elle n'est pas venue ! Elle n'est pas venue ! » Et elle levait son grand bras qu'elle laissait retomber sur le lit. Oh, je la verrai longtemps secouant son grand bras...

Jeanne s'arrêta enfin. Françoise reconnaissait bien sa cousine ; toute son attitude, et ce geste qu'elle imitait, répétait avec complaisance, une évidente malignité, marquaient son reproche : « Vous lui avez manqué au dernier moment. » Maintenant, Françoise eût voulu la faire taire.

— Mais, Jeanne, dit-elle avec un peu de colère, vous saviez bien ce qu'il fallait lui répondre pour l'apaiser? Que Lyon vient d'être gravement bombardé, que j'avais précisément trois heures d'attente dans cette gare, que je risquais beaucoup... Plusieurs fois, j'ai désiré partir. Georges m'a retenue.

— Oh, je lui ai bien fait comprendre tout cela, dit Jeanne mollement, détournant les yeux, et Françoise eut la certitude qu'elle n'avait rien dit.

« Je ne saurai jamais la vérité. Je vais être obsédée par cette fin, je ne pourrai plus trouver de repos. Fini... » Françoise revoyait l'expression de contentement qui était passée sur le visage, dans la mimique de Jeanne, tandis qu'elle redisait les paroles de la morte : « Elle n'est pas venue ! » Françoise s'assit.

— Laissez-moi un moment seule ici, Jeanne.

Jeanne sortit. Françoise approcha sa chaise du lit où reposait cette toute petite chose vêtue de noir : sa grand'mère. Elle la regardait avec intensité ; elle eût voulu trouver un sens moins douloureux, moins définitif, à ce visage ; mais elle avait beau s'ingénier à recréer les traits, ce pli de la bouche ne pouvait pas la tromper. « Elle m'a donc réclamée, moi sa seule pensée, et je l'ai laissée mourir au milieu d'étrangers, elle qui était si craintive. C'est l'angoisse de rester seule avec Jeanne jusqu'à la fin qui a donné à sa bouche ce pli d'amertume. A jamais elle a emporté la détresse de ne pas m'avoir embrassée une dernière fois... »

III

Jusqu'au petit matin, Françoise et Jeanne restèrent assises auprès de la morte. Jeanne raconta de nouveau la visite de Mme Larose, redit les plaintes, refit le geste de la grand'mère, puis s'assoupit dans son fauteuil.

Dimanche... Armand Garnier revint ; il ferait toutes les démarches pour les obsèques, il avait déjà vu l'entrepreneur des pompes funèbres. C'était un grand garçon pâle, brun, toujours prêt à rendre service. Françoise commanda une couronne de roses. Puis l'après-midi vint ; elle reçut les premières visites : de vieilles amies de sa grand'mère, qu'elle faisait entrer dans la grande chambre donnant sur la rue.

Mme Larose arriva le soir ; Françoise l'attendait avec impatience et anxiété : elle allait l'interroger. Mais Mme Larose ne fit qu'ajouter à son trouble en lui confiant tout de suite, à voix basse : « Moi, je ne l'aurais pas fait piquer ! Cela a hâté sa fin... » Elle dit aussi, lui désignant Jeanne, qui allait et venait d'une pièce à l'autre : « Elle voulait la mettre à l'hôpital ! En qualité d'amie de votre grand'mère, je m'y suis opposée... » Françoise regarda cette grande et forte femme au visage doux, lui prit rapidement la main en signe de remerciement.

Une voisine vint après le dîner et Françoise, la recondui-

sant sur le palier, l'interrogea : comment s'étaient passés ces trois mois avec Jeanne?

— Eh bien, dit-elle, cela allait bien tant que votre grand'mère n'était pas vraiment malade, mais, les derniers temps, lorsqu'il a fallu changer chaque jour les draps, les laver elle-même, votre cousine se plaignait sans cesse. Elle a fait venir le médecin pour tâcher d'obtenir l'admission de votre grand'mère à l'hôpital. Et, sans Mme Larose, c'était fait. Vous comprenez, votre cousine n'a jamais eu ni mari, ni enfants. Elle a l'habitude de sa petite vie tranquille. Il ne faut pas lui demander du dévouement.

***

Le lendemain, Françoise cherchait des papiers d'affaires. Elle ouvrit le tiroir de la table Louis XV, près de la fenêtre. Un objet roula ; Françoise s'en saisit : c'était une ampoule de verre, cassée, vide. Elle l'examina, lut : *Morphine*, 0,01 et, sur le papier qui l'entourait : « Injecter les deux-tiers de l'ampoule, en cas de douleur seulement. » Françoise retourna l'enveloppe de papier, couverte d'une étiquette jaune, vit le mot : *Poison*.

Elle resta un long moment immobile, l'ampoule à la main, saisie d'un tremblement. Tout un passé surgit. Elle comprit : la mort que, sa vie durant, Maman Germaine avait redoutée, elle l'avait subie ; elle était morte par le *poison*, mot qui l'emplissait de frayeur. Tout lui fut présent, soudain, de cette vie de Maman Germaine et de son mari, de leur mésentente, du perpétuel état d'alerte qui régnait à la maison.

A côté d'elle, dans cette vaste salle à manger donnant sur une cour, mal éclairée aux angles, Jeanne mettait la table. Françoise reconnaissait les bruits accoutumés. Les locataires des étages supérieurs n'avaient pas l'eau et venaient la puiser dans la cour, à la pompe ; tout le jour on entendait le grincement de cette pompe. Jeanne, se retournant brusquement, lui dit :

— Aidez-moi à rouler le lit dans la grande chambre. Nous ne pouvons pas la laisser là. A cause de l'odeur...

Françoise tressaillit, hésita. Il lui semblait qu'on se débarrassait de Maman Germaine ; cependant, aidée de Jeanne, elle transporta sa grand'mère, couverte du drap, dans la « grande chambre ».

— Jeanne, fit doucement Françoise lorsqu'elles furent de nouveau à la salle à manger.

Jeanne se retourna, l'air inquiet.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Elle tendait l'ampoule.

— Eh bien, c'est l'ampoule qui contenait la morphine pour votre grand'mère. (Elle ajouta, vite) : C'est la religieuse qui a fait la piqûre.

Alors Françoise ne put se contenir :

— Pourquoi l'avez-vous fait piquer? A six heures, je sais qu'elle était très calme. Mme Larose l'a même embrassée, et Maman Germaine lui a recommandé de me remettre les chocolats.

Jeanne posa sur la table l'assiette qu'elle tenait. Son visage s'empourpra :

— Mais enfin, Françoise, je ne pouvais pas encore passer toute une nuit sans dormir !

Cela avec colère. Puis, l'instant d'après, par un reste de respect humain :

— Et puis, ce n'était plus une vie pour elle...

Françoise luttait contre un sentiment de panique. Elle regardait sa cousine avec stupéfaction. « Que faut-il lui répondre? Il n'y a rien à dire. Pareille inconscience, pareille bêtise, ne sont pas croyables... » Cependant, c'était à Jeanne qu'elle avait confié sa grand'mère. Elle regardait cette femme au teint rouge, au profil aigu, qui ressemblait à un coq irrité. « Criminelle », pensa-t-elle. « Elle a tué Maman Germaine, et elle m'en donne tout de go l'explication, sans en être le moins du monde choquée, ni même gênée : « Je ne pouvais pas encore passer une nuit sans dormir... » Mais elle avait pu enfin s'allonger cette nuit-là : un cadavre vous laisse en paix. « C'est ma faute. Je devais venir. C'est moi qui l'ai tuée... » Voici que Jeanne reprenait :

— Surtout, votre grand'mère souffrait...

— Non ! Lorsque Mme Larose l'a vue à six heures, tout de suite avant la piqûre, elle ne souffrait pas.

Jeanne se mit à conter la dernière journée de « Maman Germaine » avec volubilité :

— Au début de l'après-midi, la voisine, Mme Granger, était venue la voir. Je suis sortie. Comme elle se trouvait seule auprès de la malade, elle l'a vue soudain se plaindre d'une telle façon qu'elle a eu peur. Dès mon retour, je suis allée voir le médecin. Il l'avait examinée quelques jours auparavant et l'avait trouvée solide encore. Il m'a interrogée : « Est-ce qu'elle souffre? » J'étais bien obligée de dire oui ! Alors, il a rédigé une ordonnance pour la morphine... J'ai prévenu la religieuse ; elle est venue tout de suite...

Non, il n'y avait rien à dire à cette femme. Françoise ne pouvait pas manger. Elle vit Jeanne s'attabler, se servir du potage, puis tailler dans le rôti, bâfrer avec avidité. De

temps en temps, sa cousine lui lançait un regard en dessous.

Françoise essayait d'apaiser son trouble. A voir les choses humainement, était-ce nécessaire de prolonger les jours d'une femme qui, depuis plusieurs mois, ne pouvait plus marcher? Françoise la revoyait, demandant de l'aide pour se déshabiller, pour se coucher, gémissant : « Mon Dieu, ce que je suis devenue... » Et, les derniers temps, elle « s'écorchait », avait dit Jeanne, et ne pouvait plus faire un mouvement dans le lit sans gémir.

Cependant, la journée réservait encore des surprises.

— Jeanne, où est la dernière ordonnance du Dr Bodard?

Jeanne lui désigna la table Louis XV, près de la fenêtre. Françoise ouvrit le tiroir, trouva le papier qu'elle cherchait, le lut avec soin. D'abord elle s'efforça au calme :

— Il avait ordonné tant de drogues ! dit-elle simplement.

— Oui, il y avait ce nouveau produit, spartéiné, plus fort que l'autre. Le médecin m'avait recommandé de bien faire attention, de n'en pas verser une goutte de trop, plutôt une de moins. Alors, j'en mettais 29...

Françoise sursauta :

— Vingt-neuf ! Mais je lis sur l'ordonnance : 24 !

Jeanne, l'air perdu, se passa la main sur le front :

— Vingt-quatre, comment 24? C'est 30 gouttes qu'il fallait...

— Mais non, 30 gouttes, c'était la dose de l'ancien médicament. Et vous avez confondu !

« Et peut-être, peut-être... » se disait Françoise, effrayée devant ce qu'elle entrevoyait.

Jeanne vit le visage décomposé de Françoise, se reprit :

— Vous me faites perdre la tête ! Je n'ai versé que 24 gouttes. D'ailleurs, le vendredi, Maman Germaine a refusé tout médicament. Elle a eu une syncope...

La vérité se dégageait peu à peu, par parcelles. Ainsi, Jeanne continuait de raconter tout uniment et du même ton indifférent les faits les plus graves. « Mais, la syncope, c'est l'excès de ce médicament qui l'a causée ! Et Maman Germaine avait encore toute sa lucidité, qui a refusé avec bon sens dès ce moment toute drogue ! » Françoise demanda :

— Où est le flacon?

Jeanne lui désigna la cheminée. Françoise prit le flacon entamé du produit « spartéiné » sur lequel était collée, en travers, une étiquette verte : « A employer avec précaution. » Elle vint le regarder avec attention devant la fenêtre. Il en manquait beaucoup pour que cela ne représentât que deux doses, — celles du jeudi. Elle éprouva de nouveau fortement son désarroi, son remords.

— Vous me jurez, Jeanne, dit-elle avec violence, que vous avez bien fait attention en administrant ce remède, que vous n'en avez pas versé quelques gouttes de plus?

L'affolement se lut dans les yeux de Jeanne, qui allaient d'un côté, de l'autre, avec une extrême rapidité :

— Mais j'ai fait attention ! Je suis venue près de la fenêtre compter les gouttes. Vous m'ennuyez, à la fin !

Elle s'était levée, hochait la tête. Françoise n'écoutait plus. A présent, elle pensait avec découragement : « A quoi bon poursuivre cette enquête... Pourquoi Jeanne a-t-elle fait cela? Étourderie, négligence, ou désir conscient d'en finir avec une femme âgée, impotente, qui l'empêchait de retourner dans son village? »

« Je suis odieuse », se dit-elle. Comme, une troisième fois, elle demandait : « Jurez-le moi, Jeanne, vous n'avez pas versé trop de gouttes? » celle-ci de lui répondre, excédée :

— Après tout, j'ai fait ce que je devais faire. Et puis vous n'aviez qu'à y être. Ce n'était pas à moi de la soigner.

Françoise, à temps, se retint de parler. Il fallait éloigner cette femme à tête de poulet, inconsciente et bête. L'éloigner. Sans cela...

— Laissez-moi un moment seule, Jeanne.

Longtemps, Françoise resta dans cette salle à manger ; elle marchait, ne pouvait tenir en place, venait prendre sur la cheminée le flacon de médicament pour le regarder avec attention. Sa « Maman Germaine » qui, sa vie durant, avait craint les médecins et les drogues, n'avait pu, à la fin, leur échapper ; elle s'était soumise ; ils avaient eu raison d'elle en deux jours. Françoise tentait de trouver un apaisement, une fois de plus : « Certes, elle ne devait pas vivre longtemps ; et elle souffrait. » Cependant, la réalité était là : redoutant toute sa vie d'être empoisonnée, sa grand'mère était morte par le poison.

IV

La nuit qui suivit, Françoise la passa à se souvenir. Les peines qu'elle avait pu faire à sa grand'mère se représentaient à elle. Il semblait que toutes se fussent rassemblées pour la tenir éveillée. Toutes sortes de scènes, récentes ou anciennes, venaient se jouer de nouveau devant elle. Elle revoyait la dernière, qui datait du séjour qu'elle avait fait à Vallon trois mois auparavant.

Sa « Maman Germaine », déjà, « baissait » ; elle ne marchait

plus qu'avec une canne, et de la salle à manger à la chambre, allait lentement, tête inclinée, de sa main libre cherchant un point d'appui. Un soir, Françoise rangeait un placard. Montée sur une chaise, elle nettoyait le plus haut rayon. Et, dans ce placard que sa grand'mère n'avait plus rouvert depuis des années, elle trouvait des objets inutiles : flacons, boîtes de fer, de carton, ayant contenu des médicaments. Françoise avait pris une à une les boîtes et les avait jetées à terre ; et sa grand'mère, voyant toutes ces boîtes qu'elle avait soigneusement conservées tomber une à une à ses pieds, avait levé la tête de dessus son bâton et dit avec, presque, un gémissement :

— Oh, tu jettes tout cela, mon petit !

Son visage exprimait le regret.

— Mais, Maman Germaine, ça ne peut servir à rien !

Et comme sa grand'mère protestait encore, elle avait ajouté sans tendresse, se baissant pour être à la hauteur de la vieille femme, qui entendait mal :

— Tu es maniaque, Maman Germaine !

La pauvre femme avait eu un hochement de tête et, interdite, avait soupiré :

— Eh bien, ma foi !

Françoise revoyait maintenant ce hochement de tête, entendait ce « Eh bien, ma foi ! » découragé. Mais elle ne s'en était pas tenue là. Au rayon de dessous de ce placard, elle avait trouvé chacune des assiettes de porcelaine séparée des autres par un rond de papier cristal. Françoise avait pris un à un les ronds et les avait froissés et jetés. Qu'est-ce donc qui l'avait poussée à infliger cette contrariété inutile à sa grand'mère? Elle connaissait la manie des personnes âgées de conserver des objets sans valeur. Ne pouvait-elle attendre sa mort pour faire ce nettoyage?

La chambre gardait cet aspect d'abandon qu'ont les pièces occupées par des vieillards. Les rideaux n'avaient pas été changés depuis longtemps. Il n'y avait plus de cire sur le plancher. Sur la commode à plaque de marbre sa grand'mère, pour s'épargner de la fatigue, avait placé à côté de la potiche et des vases d'opaline bleue les restes du dîner qu'elle mettait ainsi « au frais » ; la chambre était exposée au nord.

Françoise, lorsqu'elle était venue au printemps, avait trouvé sa grand'mère assise à la salle à manger, à côté d'une table encombrée d'objets disparates : assiettes, fioles de médicament, travail de couture, journaux... Dans un coin de la pièce, son petit lit de fer avait été dressé, non loin de la salamandre. « Oui, je l'ai laissée ainsi seule, pendant deux mois, — la femme de ménage ne venait que le matin. Et elle

devait préparer elle-même son dîner, au prix de quelles difficultés. »

Françoise, ce soir-là, lui avait apporté des provisions : du rôti froid, le fromage de chèvre qu'elle aimait, des figues... Sa grand'mère avait mangé aussitôt plusieurs tranches de viande, avec un plaisir qui faisait briller son regard et colorait ses pommettes encore lisses. Elle avait donc faim ! Françoise se souvenait en cet instant de ces paroles : « Oh, que je suis heureuse de t'avoir ! » puis, peu après, reconnaissant qu'elle baissait : « Pourtant, on a tellement envie de vivre ! »

Françoise avait passé un mois auprès d'elle, laissant son mari seul à Brogny. Elle avait vu renaître sa grand'mère. « Ce sont mes jambes qui ne reviennent pas ! » disait-elle.



Il est minuit, une faible lueur pénètre dans la chambre à travers les lames de la persienne. La porte est, comme ces jours derniers, ouverte sur la salle à manger ; mais le cercueil est dans la grande chambre, là-bas, à l'autre bout de l'appartement. A côté de moi, dans le second lit, elle dort, la criminelle. Comme tout me revient avec acuité, ainsi cette phrase d'une lettre de Jeanne, il y a une semaine : « Elle me demande souvent quelle heure il est, quel jour et quelle date, si vous venez bientôt, et combien il faut attendre de jours encore... »

Il y a quelque temps, ma tranquillité, à Brogny... Tout était anormalement calme, dans une époque troublée entre toutes. Je pensais : « L'amour de Georges, ma maison, et notre liberté encore, c'est trop beau. Que va-t-il m'arriver? » Tout est bouleversé maintenant. Parfois, je désirais aller à Vallon le plus tôt possible. J'avais hâte de revoir ma grand'mère ; je voulais l'entourer de tendresse. Ce que j'avais noté autrefois dans un carnet — avais-je seize ans? : « On devrait toujours vivre auprès des siens comme s'ils devaient mourir le soir même. »

Pourquoi Georges m'a-t-il empêchée de partir? C'est vrai : il y a eu ce bombardement de Lyon, qui a fait tant de morts. Je devais faire le voyage quand même. J'ai laissé Maman Germaine auprès de cette femme qui l'a, finalement, empoisonnée.

Sa vie, ce que fut sa vie... Eh bien, il était naturel qu'elle fût obsédée. Son mari, un temps, ne souhaitait-il pas sa mort? Quand elle me disait : « Parfois, *elles* venaient jusque dans la cour de la maison. » *Elles :* les maîtresses de son mari, de mon grand'père. Alors, elle a fini par ne plus quitter son appartement. A cinquante ans, elle ne sortait plus. « Ainsi, disait-elle, il ne pouvait pas prendre les titres de rente qui étaient dans

la commode. » Elle gardait sur elle la clé du tiroir. « Et puis, disait-elle aussi, il ne peut rien verser dans mon vin. »

Mon Dieu, comme j'ai souffert de ses craintes, de ce que j'appelais sa neurasthénie. Mais était-ce neurasthénie? N'avait-elle pas raison? Où commence la folie, on ne le sait pas très bien. Les gens ont beau jeu de déclarer : « Elle est neurasthénique », quand ils ne connaissent pas les drames d'une famille.

Et cette casserole qu'elle mettait pour son lait sur le palier et qu'elle n'y déposa plus, un jour. « Tu comprends, mon petit, on pourrait y jeter de la poudre ! » Et ces recommandations qu'elle faisait à ses amies, les vieilles dames qui venaient la voir. Je l'entends encore : « Je vous remercie mille fois de vos bonnes attentions ; j'y suis très sensible. Mais dans la situation où je me trouve, je ne peux rien accepter. *Rien de comestible.* » Elle ajoutait, repoussant les biscuits, un vin, qu'on lui offrait : « Vous me comprenez, n'est-ce pas, vous me comprenez? » Elle n'avait pas un mari comme les autres, elle devait agir avec une extrême prudence... Comme ce : « Vous me comprenez » m'exaspérait ! Cependant, n'avait-elle pas raison?

Mon irritation lorsque, dès mon arrivée, aux vacances, parfois dès la première matinée, elle m'entretenait de ses malheurs passés : « Ma pauvre petite, tu ne peux pas savoir... Un jour, il avait pris la nuit les titres dans la commode. » Elle continuait, cela aurait pu durer des heures. Elle en oubliait ses plats sur le feu, — les bons poulets qu'elle me faisait dans la cocotte de fonte. Et je l'arrêtais : « Je t'en supplie, Maman Germaine, ne parle plus de cela. » Car elle m'aurait communiqué son espèce de folie. Souvent, je tremblais de la voir ainsi, je quittais la pièce ; à mon tour je pensais : « Elle est neurasthénique... »

Ce jour où elle avait caché dans la grande armoire de la chambre, — son « meuble », comme elle disait, — un flacon contenant encore un peu de sirop fortifiant, un sirop, « d'hémoglobine », je me souviens. Comme j'ouvrais l'armoire, prenais le flacon, elle me saisit le bras : « N'y touche pas, mon petit, je t'en supplie, n'y touche pas. » J'ai pris quand même le flacon. Elle était agitée, ne savait comment me persuader : « Françoise, je t'en supplie, laisse cela ! C'est empoisonné... » Mon émotion et presque ma colère : « Empoisonné? » Je débouchai le flacon, le portai à mes lèvres ; j'espérais ainsi la convaincre, détruire en elle ce qui était maladie, obsession. Mais elle rougit vivement, prit cette fois ma main, tenta de l'arrêter. Elle me regardait avec angoisse, les mains crispées sur mon bras. J'ai bu deux ou trois gorgées du liquide épais.

Je devais avoir une expression de triomphe : « Nous verrons bien ! » Elle eut un hochement de tête douloureux, je lus un affolement dans ses bons yeux bruns ; alors, déroutée, désarmée, elle murmura : « Oh ! ce que tu as fait, mon petit ! » Et je n'ai jamais bien compris ce qui s'est passé en elle ce jour-là.

Le lendemain, sans la ménager plus, je lui déclarai : « Tu vois bien, Maman Germaine, j'ai bu cette drogue et je ne suis pas morte ! » Non, je n'ai jamais pu comprendre ce qu'elle pensait. Croyait-elle vraiment que son mari avait versé du poison dans son médicament ? Elle pouvait avoir simplement des doutes, une crainte... Ou bien tenait-elle à me persuader qu'elle n'exagérait rien, qu'elle avait bien raison de se méfier, que ce flacon contenait un liquide empoisonné ? Mais alors, cela laisserait supposer que, dans une certaine mesure, elle *jouait*... Ne sait-on pas que les fous, bien souvent, simulent ? Ah, jamais je ne verrai clair dans l'histoire de ma grand'mère.

Ma propre grand'mère... Eh bien, je ne puis le nier, je suis faite de son sang. Je retrouve tout d'elle en moi, peu à peu ; avec frayeur et désespoir. J'ai ce même tempérament anxieux, prédisposé à l'obsession. Cela ne m'a pas empêchée de la torturer avec mes questions, les querelles que je lui cherchais. Ma mère me disait de Maman Germaine : « Elle a une idée fixe... » Puis elle ajoutait : « Il est vrai que son mari l'a tellement tourmentée. Il s'est montré odieux, — coureur, gaspilleur... » Durant toute mon enfance, j'ai entendu parler de cette *idée fixe*. Où commence la folie ? Cette « idée fixe », la crainte que son mari l'empoisonnât, elle était justifiée ; si elle ne l'avait pas eue, peut-être son mari l'eût-il empoisonnée. La poudre blanche qu'elle déclarait avoir trouvée au fond de son verre, qu'était-ce ? Je ne saurai jamais rien.

Terrifiante, la pensée du cercueil, là-bas, dans la grande chambre. Heureusement que Jeanne occupe le petit lit à côté du mien ; je ne pourrais pas rester seule ici. Tout à l'heure, cette Jeanne grotesque qu'il m'a fallu voir : elle se déshabillait sans pudeur devant moi, montrait sa poitrine aux seins comme des outres serrés dans le cache-corset tricoté ; ses nattes qu'elle tressait ensuite, devant la glace ; et elle me jetait de temps en temps son regard en dessous, sans sympathie.

Elle dort, par moments à grand bruit ; pas de remords ; le remords n'a pas de place dans sa vie. Mais je tremblerais si j'étais seule avec ce cercueil, tout au fond de l'appartement. J'ai fermé prudemment les portes : ainsi rien ne passera. Qu'est-ce donc qui pourrait passer ? Ce n'est pas la morte. Étrange, la sensation qu'on peut avoir, la nuit,

lorsqu'on sait qu'il y a un cadavre non loin de là. Pour mon grand-père, ce fut pareil. Durant tout le temps qu'il reposa, mort, dans la chambre, l'espèce de panique qui me saisissait, dès la nuit tombée. Et d'aller dans la grande pièce à peine éclairée par la veilleuse, et de le voir sur le lit, me mettait en transe. Je soulevais le petit levier de la porte, j'entrais ; tout le temps, je restais là, immobile, les yeux fixés sur le cadavre. Il me semblait, par instants, le voir bouger. Je m'enfuyais, fermant bruyamment la porte derrière moi.

Oui, ce fut pareil pour mon grand'père. J'avais hâte qu'on l'emportât. Mais, le mort parti, la crainte est restée. Cet appartement est devenu pour moi sinistre, et la maison l'est aussi, avec sa cour en forme de puits, où prennent jour les petites fenêtres des cuisines éclairées, le soir, par un lumignon. Et ce bruit de pompe tout le jour ! Le mouvement incessant des locataires qui descendent les marches de pierre avec un broc, en traînant les pieds... La grande chambre qui ouvre sur la place d'Armes est moins sinistre. Elle réussissait, l'été, à être gaie. Il y avait parfois dans la rue des défilés de soldats, de sociétés de gymnastique. Comme je me souviens de tout ! Aux premiers bruits de trompettes, Maman Germaine se précipitait à la fenêtre et regardait, derrière ses volets. Elle aimait voir ces enfants qui marchaient au pas, en costume blanc et noir ; elle m'appelait : « Viens vite, Françoise ! » J'allais près d'elle, cela ne m'amusait pas. Il y avait foule dans la rue, la chaleur commençait à monter de la vaste place d'Armes, où il y a si peu d'arbres.

L'an dernier, c'est mon grand'père qui « reposait » dans cette chambre. Et c'est Maman Germaine qui couchait à côté de moi, dans le petit lit, à la place de Jeanne. Elle, elle dormait. Elle ne redoutait pas le mort ; *elle ne le redoutait plus*. Il avait cessé enfin de la torturer ; ce trouble que je ressens lui était étranger. A aucun moment, elle n'a appréhendé de pénétrer dans la pièce où il se trouvait. Elle a continué de vivre dans cet appartement depuis un an ; moi, je n'aurais pas pu... Pour elle, délivrance. Ce mot qu'elle a eu lorsqu'on venait de conduire son mari à la clinique, après son attaque, et que j'arrivais de la gare, la surprenais dans sa cuisine : « Mais, mon petit, je n'ai jamais été aussi tranquille ! » Mon émotion, après une longue absence, de la retrouver si changée : elle semblait avoir revêtu un déguisement. Mon serrement de cœur : une très vieille femme soudain ; elle s'était tassée tout d'un coup ; elle que j'avais connue droite, le regard haut, elle se courbait, la tête vers le sol.

Son bon sens, sa franchise : pourquoi feindre, fût-ce devant la mort? Celui qu'elle avait dû supporter durant plus de

cinquante ans, son bourreau, avait enfin disparu. Quand on est venu mettre en bière mon grand'père, que l'homme des pompes funèbres lui a demandé, — et je la vois encore, buvant tranquillement son café au lait dans la salle à manger —, : « Madame, voulez-vous le voir? » elle, levant la tête, avec calme : « Non, c'est inutile. » Quand j'ai raconté cela à Georges, en arrivant à Brogny, j'ai bien vu qu'il était choqué ; il eût voulu que les convenances fussent respectées. Cependant, il y avait tant de sûreté dans le refus de Maman Germaine : « Pourquoi voulez-vous que je regarde encore une fois l'homme que je redoutais à tout instant du jour? » Elle l'a soigné avec dévouement, ne se ménageant pas, veillant, se détruisant déjà, elle qui devait le suivre au tombeau à un an de distance. Mais non, une fois disparu l'être haï, qu'on ne lui demande pas de « regrets éternels ».

Jeanne est insupportable de pousser ces soupirs en dormant. Pourtant, si elle n'était pas là, à côté de moi... Oh, ce cercueil là-bas, au bout de ces trois pièces en enfilade ! J'ai fermé la porte de la grande chambre, bien sûr ; comme pour l'empêcher de passer. Pourtant, qu'ai-je à craindre de toi, Maman Germaine? J'étais ton seul amour, ta passion. Tu me voyais plus belle, plus douée, meilleure que les autres. Comme tu te trompais ! Une autre eût-elle laissé sa grand'mère mourir seule, en pleine guerre, au moment des bombardements, — seule avec cette Jeanne... Et cette Jeanne que tu avais toujours trouvée inquiétante, — quand tu me disais : « Oh ! ce regard en dessous, noir, qui va dans tous les sens, à une telle vitesse, » — cette Jeanne, elle t'a empoisonnée. Elle en avait assez de te soigner, de changer chaque jour les draps. J'aurais dû partir, risquer la mort, mais ne pas te laisser mourir seule.

Maman Germaine... Lorsque je venais en vacances et que le soir elle me bordait. Je n'étais plus une enfant pourtant. Une, deux, trois fois, sous n'importe quel prétexte, elle revenait dans ma chambre, simplement pour m'embrasser. Et parfois j'étais excédée ; cela me semblait absurde, ces embrassements continuels. Et cependant, je t'aimais, je t'aimais ! Pardon, Maman Germaine. Ce soir où j'ai tout doucement ouvert la porte de la salle à manger pour voir ce qu'elle faisait, à onze heures et demie. Elle se couchait très tard ; elle disait : « C'est mon seul moment de paix, quand *il* est au lit... » Maman Germaine. Ce soir-là, elle reprisait mes bas, la tête penchée sous la lampe, — elle n'avait pas encore fait installer l'électricité ; ses lunettes, son attention, ses pommettes colorées et son air de joie. Si heureuse de repriser mes bas ! Son corsage de simple satinette noire ; son alliance que je voyais briller, ses mains aux doigts à peine déformés, qui

n'avaient pas perdu leur souplesse. Belle encore, à quatre-vingts ans. On dit que je lui ressemble tant. Son regard brun, qui a conservé jusqu'au bout sa limpidité, sa douceur, son front peu ridé, dégagé, et ce port de tête qui en imposait. Elle reprisait, la tête inclinée ; sa minutie pour passer le fil. Jamais je n'aurais eu la patience de faire des reprises aussi fines, — un véritable stoppage. « Oh oui, elle vous aimait ! Quand elle parlait de sa petite Françoise, la fille unique de son fils bien-aimé, son regard s'animait... » Voilà ce que disaient ses amies, les voisines. Sa petite Françoise. Elle m'aimait plus que je l'ai aimée. Je l'ai laissée mourir seule.

Il faudrait essayer de dormir, fût-ce quelques minutes. Et ne plus pleurer, ne plus se souvenir. Maman Germaine me disait, lorsque j'avais un chagrin : « Mon petit, il faut se surmonter... » Elle, elle savait *se surmonter*, elle l'a su durant toute sa vie.

Demain, journée accablante : les obsèques. Je ne pourrai pas dormir ; ni cette nuit, ni demain, ni jamais... Je ne pourrai plus vivre « comme les autres », tranquillement. Et cet autre chagrin : Georges, qui a refusé de m'accompagner à Vallon, notre querelle avant mon départ. Ainsi, j'ai sacrifié une femme qui m'aimait plus que tout au monde — le seul être qui m'aimât sans réserve — pour ne pas mécontenter mon mari. J'aurais dû résister. Mme Larose, hier, tout uniment : « Votre mari ne vous a pas laissée partir plus tôt. Cela ne m'étonne pas. Les hommes sont tellement égoïstes ! »

Si j'avais dû rester seule avec ce cercueil, tout au bout de l'appartement, je n'aurais pas pu. L'ayant abandonnée, incapable de rester avec elle, morte. La force me manque. Aussi vulnérable, aussi tourmentée qu'elle. Alors, pourquoi lui cherchais-je ces querelles, à propos de ses drogues, de ses cachettes, des clés de tous les meubles qu'elle portait sans cesse sur elle, dans la poche droite de son tablier? Son tempérament, c'est le mien ; ce sang, c'est le même qui coule dans mes veines. Le sang de mon arrière-grand'père...

Mon arrière-grand'père... Pendant ce mois de mars, j'ai voulu savoir la vérité. J'ai interrogé Maman Germaine. C'était la dernière occasion de la faire parler, j'en avais conscience. Elle m'a répondu, si simplement : « Eh bien, mon père s'est suicidé. A cause d'une donation dont il avait été frustré et qui nous aurait donné l'aisance. Nous habitions la jolie maison que tu as vue à Ligé, et qui a dû être vendue. Toutes ces vignes qui allaient jusqu'au bourg de Saint-Martin auraient dû nous appartenir. Mon père ne s'est jamais résigné ; il est tombé malade. Ma mère le surveillait lorsqu'il se rendait aux

champs ; chaque jour, il s'assombrissait davantage... » Elle a un peu hésité, Maman Germaine : « Une nuit, il s'est levé. Alors, il s'est jeté dans le puits. » Elle a ajouté : « Il n'a pas pu supporter, tu comprends. » J'ai demandé : « Quel âge avait-il? » « Trente-cinq ans. » J'ai dû pâlir. Maman Germaine a dit encore : « La situation a bien changé pour nous ensuite. Ma mère a vendu ses quelques terrains, pris un petit commerce. »

« Il n'a pas pu supporter... » Et moi, supporterai-je d'avoir laissé mourir seule ma grand-mère?

Ces gémissements de Jeanne me rassurent. Il faudra cependant revoir ce visage de cartomancienne. Mais voici l'aube ! Je vais pouvoir, bientôt, traverser la salle à manger, ouvrir la porte, respirer le parfum des roses qui couvrent le cercueil. La chambre embaume, maintenant. Au grand jour je ne craindrai plus rien.

Dans quelques heures, on enterrera Maman Germaine.

V

Jeanne, en tailleur marine et gants noirs, attendait. Elle s'impatientait :

— C'est l'heure, il faut partir !

Françoise ouvrit une dernière fois la grande armoire de la chambre, « le meuble ». Elle respira l'odeur de naphtaline et de renfermé trop connue : un instant, il lui sembla que sa grand'mère vivait encore, qu'elle était assise dans la pièce à côté, près de la table, penchée sur un ouvrage. Cette armoire avait contenu les flacons de médicaments, des résultats d'analyses de pharmaciens, — analyses de vins surtout, qui avaient paru suspects à Maman Germaine. Des piles de draps en garnissaient le rayon le plus haut, et dans ces draps que Jeanne avait dépliés et rangés la veille, Françoise avait trouvé deux billets de mille francs, d'un modèle ancien, cachés et oubliés là par sa grand'mère.

6 juin 1944... Il fallait partir. Françoise songeait sans cesse à l'extraordinaire nouvelle apprise le matin même : le débarquement ! Et, tout de suite, ce qu'elle avait désiré, ç'avait été de revoir, de rejoindre Georges au plus tôt. « 6 juin, débarquement... » A tout instant, elle s'arrêtait, s'efforçait de ressentir un allègement, celui que devaient éprouver tous les Français ; en vain. Sa tragédie personnelle eût dû se fondre dans l'événement dramatique qui allait libérer tout un peuple. Mais elle ne cessait d'appartenir à Vallon, à la morte.

Ainsi, elle ne pourrait pas faire son « enquête » : interroger le médecin, les amis, les voisins, toutes les personnes qui avaient vu sa grand'mère pour la dernière fois et qui auraient pu la renseigner sur son état avant la piqûre de morphine. Cependant les voisins déjà lui disaient : « Partez ! Ne perdez pas de temps. Demain, vous ne pourrez pas. »

Elles étaient dans le train, maintenant. Jeanne respira : « Moi, je suis tout de suite rendue... » Elle descendit à Pont-vaux, la première gare. Sur le quai, elle attendait un porteur ; il n'y en avait pas. Françoise pensait qu'elle se retournerait pour lui faire un signe d'adieu ; mais Jeanne n'était plus à Vallon, ni à Maman Germaine : le « cauchemar » pour elle avait pris fin. Françoise la vit faire quelques pas, en se dandinant à son habitude, appeler quelqu'un, uniquement préoccupée de ses bagages. Le train repartit.

C'est vers le soir que le convoi s'arrêta. La chaleur était tombée, mais la campagne resplendissait encore de soleil. Françoise regardait sans les voir les voyageurs descendre peu à peu. Que se passait-il? Elle n'avait pas la curiosité de savoir. Toujours ces scènes devant les yeux, qui lui cachaient tout le reste : l'arrivée à Vallon, le visage serré de sa grand'mère morte, le récit de la piqûre... « Tout de suite après, elle est tombée dans le coma », avait précisé Jeanne, dans son inconscience. « Je l'ai laissée mourir seule. Qu'a-t-elle pensé les derniers instants? Je ne saurai jamais rien... »

Elle revit le corps menu de sa grand'mère dans le cercueil. Une grosse mouche s'était posée au coin de l'œil, que Françoise avait dû enlever. Avant que le couvercle fût scellé, Françoise avait demandé à regarder. Le visage ne s'était pas détendu. « Non, elle n'a pas éprouvé de ressentiment contre moi. C'est ma nervosité qui crée tout. » Mais là, entre la bouche et le nez, ce pli d'amertume, de tristesse demeurait. Il faudrait conserver en soi ce visage de reproche, — l'expression qui traduisait avec fidélité les dernières pensées.

Françoise, seule à présent dans le train immobilisé, descendit à son tour, rejoignit les autres voyageurs, tous massés devant la petite gare. On commentait cet arrêt avec inquiétude. Il était possible qu'on restât ici durant plusieurs jours. Tout de suite Françoise pensa : « Et si nous ne devions jamais repartir... » A présent, l'angoisse de savoir si elle retrouverait jamais Georges luttait contre l'image de sa grand'mère. Quelques voyageurs allaient sans répit se renseigner, d'autres se répandaient dans la ville, à la recherche d'un moyen de transport ; en vain.

Lorsque la nuit commença de tomber, Françoise entra dans la salle d'attente. Cette région de l'Ain, le plein « maquis ».

Un engagement avait lieu non loin de là, disait-on, ce qui expliquait l'arrêt des convois. Françoise tenta de téléphoner à Brogny. « Impossible ! Le téléphone est réservé à la police », lui fut-il répondu.

Et ce fut, dans cette salle d'attente, une nuit aussi longue que celle de Vallon. Françoise se souvint des craintes soudaines de sa grand'mère, de son penchant à voir tout de suite le drame. « Je suis comme elle... » Elle marchait dans la salle sans répit, pour essayer de vaincre le trouble, l'agitation, qui la gagnaient. « Je ne reverrai jamais Georges... »

Vers cinq heures, elle perçut distinctement le bruit d'une fusillade. Les voyageurs se mirent à aller et venir ; bientôt, tous furent éveillés. La peur se lisait sur les visages. Enfin, les coups de feu cessèrent, un peu de calme revint.

Le jour se montra, qui éclaira des faces où l'anxiété était restée. L'espace d'une minute, le sort de sa grand'mère apparut enviable à Françoise. « Elle est partie au bon moment », avait dit Jeanne, en conclusion. La matinée coula. Une lumière brutale arrivait d'un ciel à grands ramages blancs, frappait les murs crayeux de la gare. Vers midi, il y eut un mouvement, des exclamations de joie : le train allait repartir ! Déjà les voyageurs y montaient.

Le train roulait lentement. Il s'engageait entre deux hauts talus ; tout à coup il ralentit ; on craignit qu'il ne s'arrêtât. « Nous sommes en plein maquis », dit un homme, un inspecteur de police de Brogny. Tous, aussitôt, se baissèrent au-dessous des vitres. Peu après, des coups de feu claquaient. Françoise eut le temps d'apercevoir, en haut, sur l'un des talus, un homme qui s'enfuyait, le torse nu.

Vers le soir, le train retrouva sa vitesse ; les voyageurs pouvaient respirer. Plus de coups de feu, plus d'hommes aux abois sur des talus. A présent, la campagne s'étendait, d'un côté et de l'autre, faiblement accidentée, sans mystère. Voici une route bordée de fougères. Un désert de feuillages brûlés avec, çà et là, des rochers, des fermes abandonnées. Le bout du monde. Vers le soir, on contourna le lac du Bourget, gris déjà, qui annonçait Aix. Une détresse étreignit Françoise : elle venait de se souvenir tout à coup que sa grand'mère était morte. Sa pensée se concentra sur l'appartement sombre, là-bas, à Vallon, maintenant fermé. Elle revit le petit paillasson abandonné devant la porte. Tant de fois, haletante, lorsque, aux vacances, elle arrivait, elle s'était arrêtée un instant devant cette porte, pour se préparer à la joie, à la surprise heureuse de sa grand'mère qui allait accourir, l'embrasser. Alors, elle se mit à pleurer silencieusement ; personne ne pouvait la voir, dans cette pénombre.

A Aix, le train s'immobilisa. La certitude qu'il ne repartirait qu'au matin la laissait indifférente : Vallon l'avait reprise tout entière, — Vallon, ce quartier très provincial, sans promeneurs, avec ses murs sans fenêtres bordant quelques jardins, ses rares boutiques, la maison sur cour et rue où sa grand'mère, durant soixante ans, avait étouffé. Cette femme avait passé son existence dans ces trois pièces, par la volonté de son mari — « un appartement plus grand, mieux situé, tu le paierais cher !... » — parmi ces meubles qu'elle n'avait pas choisis. « Tu comprends, mon petit, il ne fallait rien dépenser pour le ménage. Et cependant, avec le produit de nos vins de Ligé, nous aurions pu acheter une belle maison ! Mon rêve de toujours... »

L'aube lui montra ses compagnons : deux femmes, une adolescente aux cheveux roux, l'inspecteur de police... L'homme était là, en face d'elle ; il paraissait manquer d'assurance ; le trouble était dans ses yeux, dans son attitude. Que redoutait-il encore? Françoise ne pouvait pas imaginer que, quelques mois plus tard, ce policier serait arrêté, passé par les armes, pour avoir signé un ordre d'exécution de trois maquisards.

A peine arrivée à Brogny, elle eut l'émotion de revoir son mari. Il l'accueillit, semblable à lui-même, tout à la joie de la retrouver. Il semblait avoir oublié d'où elle venait, ce qu'elle avait fait à Vallon ; il ignorait les pensées qu'elle rapportait. Simplement, il lui dit avec reproche : « Si tu n'étais pas revenue... » Autour d'eux, la ville était en effervescence ; tous les gens s'interpellaient ; des exclamations éclataient. Un défilé incessant de camions, de cars, amenait des jeunes gens qui, depuis des années, vivaient cachés dans la montagne.

Ils avaient atteint la villa qu'ils habitaient. Françoise monta l'escalier, revit la fenêtre ogivale avec son pot de géraniums, la porte d'entrée où elle avait trouvé, quelques jours auparavant, le télégramme... Elle tremblait. Lorsqu'elle pénétra dans les pièces fraîches, elle s'arrêta. Comment vivre de nouveau ici? « Ma grand'mère... » Elle imaginait une fois de plus les derniers instants, le chagrin de cette femme aux abois, qui ne savait pas ce qu'on allait faire d'elle, qui attendait sa petite-fille avant de mourir. « Ce sentiment de rejet, d'abandon, qu'elle a dû éprouver. Et peut-être a-t-elle souhaité cette mort que, sa vie durant, elle avait redoutée. »

Françoise marchait dans cette chambre. « Comment se délivrer de cela, jamais? » Et Georges, la voyant si troublée, n'osait pas la prendre dans ses bras.

Soudain, elle se cacha le visage dans les mains, mais pour reconnaître, avec une netteté impitoyable, ce qu'elle fuyait.

Elle *voyait* sa grand'mère : celle-ci se penchait en avant sur son lit pour tenter d'apercevoir, par la porte vitrée de la salle à manger donnant sur le vestibule, si quelqu'un venait. De toute son attention, elle écoutait : est-ce le pas rapide de Françoise que j'entends? Ce pas l'eût fait tressaillir de joie, accepter la mort.

***

Plus tard, allongée dans le lit, à côté de son mari qui s'était endormi, Françoise cherchait un sommeil qui ne viendrait plus durant de longs jours. « Demain, ce sera l'été. Les avenues de Brogny que j'aimais, — ombragées et pourtant envahies de lumière. Pour moi, toute porte sur un peu de clarté sera fermée. Notre petit appartement, le boulevard, les tilleuls... Oui. Et la vie routinière : chaque matin les courses, le pain, le lait, les rations de viande. Là-bas, à Vallon, il y aura un appartement fermé, sans plus rien. Clos sur ses drames. « Ils dorment » tous les deux à présent dans ce caveau, côte à côte, se détestant pour l'éternité. Mon grand'père, ma grand'mère. « Délivrée enfin. » O Maman Germaine, que j'ai, avec tant d'inconscience, laissée agoniser et mourir loin de moi ! Puissé-je un jour, en expiation, attendre la mort seule, abandonnée de tous ! » Elle ne pouvait plus accorder à sa grand'mère que cette fidélité de la pensée, de la douleur, dont elle sentait en cette minute toute la dérision.

« Je penserai à elle cet été, l'automne, un hiver encore, puis son souvenir se fondra dans d'autres souvenirs. Chaque saison m'apportera des impressions nouvelles qui, peu à peu, recouvriront les autres. Nos souvenirs : un éboulement. Peut-être, l'an prochain, à cette date, ne songerai-je plus beaucoup à Maman Germaine.

« Pourquoi vivre? « Eh bien, pour ton mari, pour les événements prochains... » C'est bien sa voix que j'entends. Mais comment écarter ce sentiment d'échec, de fatalité? Et ce remords d'avoir laissé à ses affres la seule créature qui m'aimait vraiment. »

LUCE AMY.

Cloche

Première partie

> Or, la perte, toute cruelle qu'elle soit, ne peut rien contre la possession, elle la termine, si vous voulez, elle l'affirme ; au fond ce n'est qu'une seconde acquisition, toute intérieure cette fois, et autrement intense.
>
> Rainer Maria RILKE.

Ce matin-là lorsque Cloche mit le nez à la fenêtre, il vit qu'un givre épais avait saisi le paysage. Un brouillard opaque donnait aux maisons les plus proches des apparences de fantômes. Tout était silencieux, engourdi, et seul le froid l'empêcha de croire qu'après les premiers battements de paupières le sommeil l'avait repris et qu'il rêvait. « C'est une chance, pensa-t-il, de n'avoir classe qu'à deux heures de l'après-midi. » Il se recoucha et se rendormit.

Cependant, vers une heure, il se hasarda dehors. Le brouillard s'était levé, mais au plus clair de la journée, dans le plein soleil, il gelait encore. Le vent faisait tomber des arbres une poussière irisée comme l'écume des cascades. Les arbustes semblaient de grands coraux étincelants, les touffes d'herbe sèche des sources de paillettes. La forêt était plus claire encore que par temps de neige ; même le dessous des branches brillait de givre.

Cloche fut assailli, ébloui par la lumière.

Il entrevit alors, comme dans l'entrebâillement d'une porte vite refermée, la salle de classe sombre, les cartes écornées, le tableau luisant comme un vieux costume, les pupitres et les livres tachés d'encre. Il regarda sa serviette sous son bras et s'aperçut qu'elle seule était noire.

« Je ne peux vraiment pas aller en classe », se dit-il très objectivement, prenant à témoin le paysage. Et il se promena tout l'après-midi dans la forêt dentellière, sur les chemins, autour des étangs, le long des ruisseaux gelés, jusqu'au coucher du soleil. Il attendit même les premières étoiles.

Revenu chez lui, à la fois heureux et attristé, comme une

communiante qui vient de quitter sa robe de mousseline, il s'endormit sans penser à l'école où il n'était pas allé.

J'ai oublié de vous dire que Cloche mon ami, est professeur de collège.

***

Cloche avait un chat, un chat tout blanc qu'il appelait Boule. Il l'avait trouvé un matin devant la porte de sa maison. Le petit animal en voyant quelqu'un s'approcher de lui, leva les yeux et pris de peur tenta de s'enfuir. Mais il pouvait à peine marcher, ses pattes de derrière étaient toutes meurtries. Il regardait autour de lui, inquiet et malheureux. Cloche le prit dans ses mains et entra le poser sur la porte ouverte du four. Le calme, la chaleur le rassurèrent, peut-être aussi le doux visage de son hôte. Il but une tasse de lait, tenta de veiller des deux yeux, puis d'un seul, mais le sommeil fut le plus fort et le petit chat s'enfonça très loin dans une contrée intérieure que la fatigue dût rendre bien inaccessible aux bruits du dehors, car il ne se réveilla que tard dans la soirée.

C'est en souvenir de son apparition pelotonnée un matin d'hiver sur le seuil de la porte, qu'il fut appelé Boule.

Quand la bonne le vit le lendemain, elle bougonna, prétendit qu'il mettrait de la bourre partout, et se moqua de lui parce qu'il ne pouvait pas marcher. « Les souris te mangeront », lui dit-elle. Elle l'avait réveillé et il s'étirait comme quelqu'un qu'on dérange. Il était maintenant chez lui.

En grandissant il ne changea guère et ne parvint jamais à sauter sans difficulté, surtout de haut en bas. Devant les oiseaux, il penchait la tête comme un connaisseur en face d'un tableau et paraissait charmé. Les autres chats ne l'attiraient pas ; il se passait très bien de leur compagnie.

La bonne, en prétendant que les souris le mangeraient était allée un peu loin, car Boule devint vite un gros chat. Étendu sur le divan, la tête dans les pattes, le poil lisse, il ne ressemblait plus maintenant à une pelote de laine, mais à un véritable manchon. Cependant, un soir...

Avant de s'en aller la bonne lui avait donné sa soupe. Il l'avait flairée mais s'était recouché en ronronnant. Cloche lisait le journal près de la fenêtre. L'obscurité envahissait peu à peu la pièce et le feu glissait doucement ses flammes vers la cheminée. On entendait seulement de temps en temps craquer la chaise de Cloche.

Soudain s'avança sur le plancher une petite tache pointue et sombre. C'était un mulot que le froid de l'automne poussait vers la chaleur des appartements. Arrivé près de l'assiette à fleurs de la soupe, il s'arrêta, épia quelques secondes, se

dressa sur ses pattes de derrière et se mit à manger. Le bruit qu'il fit n'était guère perceptible pour une oreille humaine. La preuve en est que Cloche continua de lire sans rien remarquer. Mais si peu chat qu'on soit...

Boule entendit le bruit que faisait le mulot. Il ouvrit un œil et glissa un regard en direction de son assiette. Imaginez la scène en dessin animé. Un gros plan sur le chat qui somnole, tout d'un coup bronche et relève la paupière, une paupière immense, un vrai store. Apparaît alors un globe luisant du fond duquel s'élance un terrible regard. Le petit mulot n'a encore rien vu. Puis il se tourne vers le chat et aperçoit l'affreux globe dans la pénombre. Le chat bondit ; le mulot file ; une course interminable commence.

Mais avec Boule, rien de tout ceci. Il ne fit aucun mouvement et se contenta de regarder le mulot. Lorsqu'il vit cet œil fixé sur lui, le rongeur courut se cacher sous le buffet. Boule n'avait toujours pas bougé. Il restait étendu et grognait comme quelqu'un qu'on oblige à se lever. Enfin il prit une décision, étira ses pattes, mangea sa soupe et s'en fut se recoucher. Avant de fermer les yeux, il regarda l'assiette qu'il avait bien léchée. Le mulot pouvait venir voir s'il ne restait rien. Boule s'en moquait. Et pour montrer qu'il s'en moquait vraiment, il mit avec délicatesse sa tête entre ses pattes et se rendormit.

***

Cloche demeura longtemps pour moi ce personnage fantasque et discret, possesseur d'un chat blanc et d'une maison de banlieue en apparence paisible. Je pensais à lui. Qui était il? L'avais-je jamais vraiment vu? Était-ce en réalité ou en esprit? Il m'accompagnait parfois dans mes promenades. Puis il disparaissait. Je l'oubliais. Mais quelque chose de plus mystérieux que le hasard le liait à moi et le ramenait sur mon chemin.

***

Le soleil allait bientôt disparaître derrière les maisons. Les signaux de la circulation suivaient leur train habituel, rouges, jaunes et verts, selon le gré d'un agent de ville pris dans sa cape sombre comme sous un énorme éteignoir. Cloche regardait tout autour de lui, projetant sur les moindres objets la fête mélancolique de son âme. Quand la nuit vint et que les étoiles s'allumèrent, elles lui parurent aussi blanches que celles qu'on suspend au-dessus des crèches.

La veille de Noël, Cloche allait réveillonner chez des amis. Avant de les retrouver, il prenait une collation d'huîtres et de

vin blanc dans un café en regardant à travers les vitres, la cohue des lumières et des passants sur le boulevard.

Il était entré depuis longtemps déjà, lorsque deux jeunes gens vinrent s'asseoir tout près de lui. Leurs paroles d'abord confuses devinrent peu à peu plus distinctes et Cloche entendit leur dialogue.

— Nous passerons l'après-midi dans le bois.

— Oh non, les journaux annoncent qu'il pleuvra demain vers le soir !

— Eh bien, nous reviendrons sous la pluie. Nous quitterons le café féérique où quelques coups frappés sur la table font apparaître une sorcière bienveillante en tablier bleu.

— Ah, sorcière, oui !

— Des gens passeront dehors, luisants, silencieux ; lointains, venus d'un autre monde, derrière les rideaux blancs, frustes et raides comme des draps d'auberge.

— Tu te rappelles ces draps si frais où nous avons dormi? Tu prétendais pour te moquer de moi, que la fraîcheur venait de la tapisserie qui était en feuillage.

— Oui.

— Mais demain, je préfère aller danser.

— Nous irons le soir. Du bois au dancing le chemin n'est pas long, il est bordé de sorbiers ; leurs grappes rouges pendent encore au bout des branches.

— Il fera nuit ; nous le les verrons pas.

— Mais si ! Et nous entrerons dans le bal, le cœur aussi clair que la forêt. Nous danserons jusqu'au matin si tu le veux.

— J'aurais pourtant bien voulu ne pas te donner raison.

Et ils s'embrassèrent.

Quand ils partirent, Cloche les suivit des yeux à travers la vitre.

Dans son âme, des souvenirs s'étaient mis en mouvement. Il revoyait deux êtres jeunes et heureux aussi...

Un peu plus tard en quittant le café, il ne put s'empêcher de regarder l'endroit où s'étaient assis les jeunes gens, et à côté, sur la table, son verre à lui qui était seul.



Bien qu'il lui arrivât de faire l'école buissonnière, Cloche aimait ses élèves. Et ses élèves l'aimaient. Sa manière d'enseigner les ravissait. Les heures passées avec lui leur paraissaient dans la morne étendue des cours un archipel merveilleux. Comme entre les mains d'un magicien, débarrassée de ses quatre murs, la salle de classe s'ouvrait sur le monde. Cependant, elle demeurait avec une aristocratie souriante,

un univers fermé. Pour y être admis, on devait montrer patte blanche.

***

Il était huit heures du matin. Le soleil déjà haut dans le ciel faisait briller les pupitres. Cloche assis à son bureau feuilletait des notes sur la Provence.

Il avait l'habitude de partager la leçon en deux parties. Dans la première, le cours ; dans la seconde, des textes. Inutile de dire que cette manière d'illustrer la géographie par la littérature n'était pas très orthodoxe.

Vers huit heures et demie, conformément à ce programme, Cloche tira de sa serviette *les Lettres de mon Moulin* et se mit à lire. Il était à peu près au milieu du chapitre « Installation » et parlait à ce propos de la végétation provençale, lorsque la porte s'ouvrit. Un garçon de salle entra, une chaise à chaque main, précédant de quelques instants le directeur et un inspecteur général.

Or, du point de vue de la stricte orthodoxie, je le répète, la méthode de Cloche était insoutenable. Les élèves le savaient aussi bien que lui. Un grand froid était tombé sur la salle. Au mur, les fleuves des cartes eurent un hoquet d'émotion. Le globe ne fut plus qu'un gros œil inquiet sorti de son orbite et le placard vitré fronça ses battants.

Cloche salua les nouveaux venus, fit rasseoir les élèves et continua le chapitre de Daudet.

Ce fut le directeur qui réagit le premier. « C'est bien un cours de géographie que vous leur faites? » demanda-t-il. — « Oui, oui, parfaitement, Monsieur le Proviseur », répondit Cloche. Et il poursuivit.

L'inspecteur de temps en temps, remuait sur sa chaise, mais sans faire de bruit. Il paraissait intéressé. Il faut dire que Cloche lisait très bien. Sa voix douce au timbre riche, convenait parfaitement à l'atmosphère des *Étoiles*, le conte qu'il destinait à illustrer la transhumance entre les montagnes du Lubéron et les vallées. La poésie montait du texte, reflétée par trente paires d'yeux, emplissant la salle d'un fluide mystérieux. Les enfants pensaient de moins en moins à l'inspecteur. L'eau des fleuves recommençait à couler vers la mer, le globe riait dans sa barbe océane et le placard se rassérénait. Seul, le directeur restait insensible aussi bien à la musique de Daudet qu'aux harmoniques de la voix.

Lorsqu'il eut terminé le conte, Cloche le rattacha une fois encore à la première partie du cours. Puis il dit : « Maintenant, pour vous remercier de votre attention, je vais vous lire un passage qui n'a pas de rapport avec la géographie. »

Quand l'heure sonna, il lisait toujours ; personne ne fit un mouvement et tandis que dans les autres salles, les élèves libérés se levaient en hurlant, dans celle-là, devant l'inspecteur ravi et le directeur désemparé, ils écoutaient Cloche qui finissait de leur lire *le Sous-Préfet aux Champs.*



Quelquefois, le point d'ironie que Cloche avait dans les yeux s'assombrissait comme une eau que le soleil cesse d'éclairer. Les traits de son visage prenaient une expression de tristesse aiguë. Il semblait remonter seul dans le temps, et, insensible à ce qui l'entourait, assister à un spectacle intérieur.



Dans le café, un long violoniste en habit noir s'était mis à jouer. On aurait dit la caricature d'un musicien des grands concerts. Sa dignité était parfaite, mais parfaite comme celle d'un ordonnateur de pompes funèbres. Il avait en outre le privilège de produire des espèces de phénomènes à mi-chemin entre le son et le bruit, d'une agressivité que démentait l'air bonhomme de son visage.

Cloche le regardait et l'écoutait sans plaisir ni énervement particuliers, mais peu à peu à travers ce personnage, lui apparut un autre musicien, et une scène lointaine, comme atténuée par le temps mais singulièrement vivante encore, fut projetée par une source subite de lumière sur la toile de sa mémoire.

Cloche était assis à une table de restaurant en face d'une jeune fille. Dehors, il faisait encore clair, les rayons obliques du couchant illuminaient le buffet d'orgues des bouteilles appuyé au mur et le vin dans les verres. Sur la nappe, un bouquet d'œillets blancs retenait une touffe de clarté. La jeune fille souriait. Ses cheveux blonds mêlés de mèches plus sombres étaient animés d'un mouvement de calme épanouissement. Ses yeux sombres largement ouverts, dans l'ovale de son visage aux traits adoucis par le rayonnement de la chair, semblaient deux fruits d'automne, clairs, achevés et profonds. De temps en temps, les mains des jeunes gens se rejoignaient sur la nappe et leurs bras étaient comme les branches de deux aimants attirés l'un vers l'autre, étrangers aux autres lois du monde.

Un violoniste venait d'entrer dans le restaurant et s'était mis à jouer. Parfois, lorsqu'il faisait de grands mouvements, ses longs cheveux gris coupés à l'artiste se prenaient entre

les cordes et l'archet. Mais sans y prêter attention, lui continuait de jouer, légèrement incliné comme une tige, esclave d'une sublime mélodie intérieure et convaincu qu'il l'insufflait à son instrument. Sans aucun doute, le malheureux, sous son costume noir et lustré, se prenait pour l'esprit incarné de la musique. Et pourtant, Dieu seul aurait pu qualifier ce qui s'échappait de sa machine luisante !

Sa quête finie, pour remercier l'assemblée, il offrit un dernier morceau. C'était l'air de *Chérubin*. Cloche et la jeune fille écoutèrent sans sourciller ni rire, sa musique qu'il vint jouer tout près d'eux avec des contorsions d'apprenti tzigane. Après quoi il s'empêtra dans un écheveau de compliments sur les cheveux d'or de la jeune fille qu'il compara aux « blés d'or » de la chanson. Il serra la main de Cloche et partit en faisant de grandes salutations à reculons, si bien que par sa faute une table faillit être renversée.

Mais à cette dernière image, la réalité s'imposa. Le long violoniste, celui qui ressemblait à un musicien des grands concerts, faisait sa quête. Cloche le regarda sans comprendre, puis comme la main restait tendue vers lui, il donna machinalement une pièce.

***

Cloche agissait avec la plus grande simplicité, sans désir d'attendrir ni de se donner en exemple. La bonté lui était naturelle. Il la poussait spontanément à l'absolu et souffrait de la sentir imparfaite. Je doute qu'un des Fratellini, lorsqu'il se jeta du pont d'un transatlantique pour obliger le capitaine à sauver son chien tombé à la mer, fit preuve de plus de bonté que Cloche une certaine nuit.

***

Cloche marchait sur le plateau de Villacoublay en suivant la route déserte, le long des terrains d'atterrissage. Il faisait froid. Le vent soufflait du nord. De temps à autre des autos passaient. Le ciel était seulement traversé par la lumière des étoiles et par les constellations mobiles de quelques avions.

Soudain, Cloche entendit derrière lui un bruit léger de pattes. Un chien le suivait. Cloche se retourna. C'était un chien de chasse commun noir et blanc. Il paraissait très maigre. Cloche fit un mouvement pour l'attirer à lui, mais l'animal recula. Cloche reprit sa marche. Les carrefours, les embranchements se succédèrent. Le chemin devint de plus en plus étroit. Le chien suivait toujours. Au bout d'une

heure de marche, ils arrivèrent ainsi à la maison de Cloche, devant la porte à claire-voie de la clôture.

Le chien resta sur le chemin. Cloche entra. Puis comme la porte du jardin s'était refermée, il descendit la rouvrir. Mais le chien méfiant, recula. Cloche pour lui donner confiance, laissa la porte du jardin ouverte, remonta vers la maison et attendit. Le chien ne reparut pas. Cloche, inquiet, le chercha sur le chemin, puis autour de la maison. A un détour, il aperçut une ombre qui se glissait le long d'une rangée d'arbres. Il courut. L'ombre courut plus vite, traversa une surface éclairée, puis s'engouffra dans le bois de Verrières. Cloche attendit le long de la route. Quand une auto passait, il profitait de la lumière des phares pour regarder le plus loin possible.

Il attendit longtemps, puis reprit sa marche, tournant et revenant sur ses pas, dans l'espérance que le hasard remettrait le chien sur son chemin. Quand il rentra chez lui, seul, harassé et malheureux, le matin était apparu depuis longtemps dans le ciel, au-dessus de la Vallée-aux-Loups.



Ce que je sais de l'enfance de Cloche, j'ai oublié comment je l'ai appris. Est-ce lui qui me l'a raconté? Je ne m'en souviens plus. Il était à la fois si tyrannique et si conciliant ! Si tyrannique dans sa manière d'occuper systématiquement tous mes instants de rêverie et si conciliant lorsque je lui demandais, à propos de telle ou telle histoire, si c'était bien à lui qu'elle était arrivée.

* * *

Tout enfant, Cloche avait entendu plusieurs fois employer une expression dont il ne connaissait pas le sens. « Au début... », disait souvent son cousin en parlant de ses premières années de travail qui avaient été dures. « Au début... ». Et Cloche se demandait de quoi ce brave homme voulait parler. Il se représentait le début comme une période par laquelle chacun devait passer, quelque chose qui se plaçait sans doute après le service militaire. Dans son esprit toute créature de sexe masculin, avant de pouvoir agir librement avait trois étapes à franchir : l'école, le régiment et le début. L'inquiétude de Cloche s'accrut encore lorsqu'il entendit un habitué de la maison dire un jour : « Dans mes débuts... » Ainsi, on risquait d'en subir plusieurs? Cette épreuve durait plus ou moins longtemps suivant les différentes personnes? Comment savoir?

Par la suite, Cloche remarqua, ce qui accrut encore son trouble qu'on employait cette expression suivie d'un autre

mot : « Au début de mon mariage. Au début de mon entreprise... » Le nombre des débuts allait toujours croissant et Cloche n'osait pas poser de questions de peur que ce fût une de ces choses dont on lui disait : « Elles ne regardent pas les enfants », ce qui le faisait rougir et le remplissait de honte.

Peu à peu cependant, il s'aperçut que l'expression s'appliquait à des choses : « Au début de l'après-midi, de l'année... » et il lui sembla apercevoir une lueur d'éclaircissement au mystère. Encouragé par sa découverte, il décida de se servir du petit Larousse. A son âge, ce dictionnaire lui parut aussi impénétrable qu'à nous un ministère. Il mit très longtemps à s'y reconnaître, mais comme l'orthographe du mot était simple, il finit pourtant par le retrouver.

Lorsqu'il en connut le sens, son inquiétude fut apaisée. Il ne parla jamais de sa méprise et garda pour lui seul le secret de cette erreur naïve, mais tout à la joie d'échapper à une troisième épreuve (il n'aimait pas l'école et se faisait des idées sur le régiment) il brandit longtemps, au commencement de toutes ses phrases, le mot vaincu comme un trophée.



Cloche avait environ six ans quand ses parents l'emmenèrent à un mariage. Les atours de la mariée et des demoiselles d'honneur, la décoration des tables, la variété des desserts, la joie des invités, les danses et les jeux dans les salles d'apparat du grand hôtel où se déroula la fête, tout cela lui parut tellement beau et irréel que pendant les trois jours que durèrent les noces, il se dépensa à l'extrême, dormit très peu et fut en général fort turbulent.

Ses parents le ramenèrent tard dans la nuit à la maison, pesant de sommeil et de fatigue et le mirent au lit avec l'intention de l'y laisser dormir longtemps.

Cloche ne broncha pas jusqu'à la nuit du lendemain. Lorsqu'il se réveilla tout engourdi, tout courbaturé, comme si on venait de lui arracher la fatigue du corps, ses parents étaient sur le point de se coucher et Cloche dut retourner au lit après un court repas qu'il prit en bougonnant.

Pour le forcer à mieux se tenir par la suite, on lui fit croire qu'il avait ainsi perdu un jour entier de sa vie et augmenté d'un lingot de lumière les trésors de soleil du diable.

Cloche eut longtemps très peur de perdre à nouveau un jour de sa vie. Lorsqu'il devint plus grand, sa crainte disparut mais tous les matins en s'éveillant, même lorsque les nuages ou la pluie diminuaient la clarté, Cloche depuis ce jour de son enfance, reçut la lumière comme un présent.

***

Ce jour-là, en classe de français, le professeur avait prié un élève d'expliquer à ses camarades « pourquoi dans *Cinna*, Corneille a grandi le personnage d'Auguste ». L'élève, un petit gros, après une longue réflexion et beaucoup de sueurs mentales, avait trouvé que c'était pour « embellir le Romain ». Séduit par sa formule et surpris même de l'avoir découverte, il s'était cru délivré. Mais le professeur, soit par habitude, soit par perfidie lui avait demandé ce qu'il entendait par là. Le malheureux balbutia qu'embellir le Romain signifiait le rendre plus... enfin... plus beau, n'est-ce pas? et ne sut rien ajouter de plus considérable. A quoi le professeur eut beau jeu de répondre que ce n'était pas une explication.

S'ensuivit un très long silence.

Ne croyez pas que ceci fût exceptionnel, car ce jeune professeur préparait l'agrégation pendant ses cours et profitait des silences pour travailler. De temps en temps, il répétait sa question sans lever les yeux et au bout d'un quart d'heure environ, interrogeait un nouvel élève. Suivant cette loi : « Pourquoi Corneille dans *Cinna*, a-t-il grandi le personnage d'Auguste? » fut répété à intervalle régulier un certain nombre de fois, puis le petit gros se trouva délivré au prix d'une note coûteuse.

Vous supposez bien que les élèves ne restaient pas inactifs quoiqu'ils en eussent l'apparence, pendant ces longues pauses. Très rapidement ils s'étaient adaptés et se livraient à tous les jeux en honneur chez les collégiens : Trafalgar, Morpion, Pendu, etc... Dans l'ensemble, ils écoutaient les questions, les contrôlaient lorsqu'elles étaient répétées et parvenaient ainsi à se divertir avec une sécurité presque totale.

Ce jour-là toutefois, emporté sans doute par la passion, Cloche qui en était au point décisif dans une partie de Trafalgar, négligea ces précautions.

Ce fut naturellement lui que le sort désigna. Quand il entendit son nom, il eut à peine le temps de jeter les yeux sur son livre. Or, comme le professeur estimait, à juste titre d'ailleurs, que sa question n'avait pas reçu de réponse satisfaisante, il la répéta une fois de plus : « Pourquoi Corneille dans *Cinna* a-t-il grandi le personnage d'Auguste? »

Totalement désemparé et dans l'espoir de trouver un secours auprès d'eux, Cloche se tourna à la dérobée vers ses voisins. C'est à ce moment qu'avec la cruauté naturelle et charmante des collégiens, un petit élève maigre à l'œil de souris lui glissa dans l'oreille la réponse espérée.

Cloche se croyant sauvé la redit avec force sans y changer un seul mot : « Monsieur, c'est pour embellir le Romain. »

Avertis par on ne sait quel instinct qui leur fait pressentir l'avènement de grandes choses, tous les élèves avaient interrompu leurs jeux. Un rire énorme explosa dans la salle, puis s'arrêta brutalement, comme terrifié par son énormité même. Au milieu du silence qui suivit, on l'entendit se répercuter jusqu'au fond des cours.

L'épilogue eut une forme brève. Cloche assombrit son cas parce qu'il fût saisi personnellement d'un fou rire mécanique. Il se retrouva dehors sans avoir rien compris, mais comme c'était une nature généreuse, il pensa spontanément qu'il avait fait une bêtise, s'accordant sur ce point une entière confiance.

Quant à la sortie, ses camarades vinrent le retrouver et lui expliquèrent l'enchaînement des choses, il sourit, ses yeux malicieux se plissèrent et il dit : « Évidemment !... Évidemment ! »

***

Plusieurs fois par an, à l'époque des vacances, Cloche allait chez sa grand-mère qui habitait un petit village sur la haute vallée de la Loire, au confluent de la rivière et d'un torrent venu de la montagne. Les maisons aux toits sombres couverts en pierre noire du pays sont serrées autour de l'église romane dont le clocher trapu se distingue à peine. Un grand soc de rochers protège la courbe où le village est bâti ; sur la rive opposée, en pentes plus douces, les vignes montent vers les plateaux. La route taillée dans le granit court le long de la rivière, disparaît sous un bouquet d'arbres, monte quelquefois pour passer un torrent sur un petit pont, comme une guirlande pour s'accrocher à un clou, et redescent vers l'eau. La voie ferrée coupe les sinuosités de la rivière, franchit la rivière sur un viaduc, la montagne sous un long tunnel et la gare construite dans le méplat d'un méandre est loin du village, bourgeonnée seulement d'un petit café et de quelques maisons.

Cloche ne connaissait pas de saison morte à ce paysage. Il arrivait pour entendre le coucou, pour les violettes cachées sous les buisson à l'ombre encore légère des ronces, pour les primevères dont il aimait à secouer les fleurs en trompes au bout de leurs longues tiges, pour les pervenches, les boutons d'or, pour les petits travaux du jardin, les fleurs des arbres fruitiers, pour les premiers œufs des poules. Il semait les fleurs et plantait les légumes du jardin, bricolait dans le pigeonnier ou aux caissons à claire-voie de la treille, étendait

au soleil en puzzle radieux le linge des laveuses, partait ramasser les champignons et faisait de l'aquarelle en prenant les montagnes et le fleuve pour modèles. Au mois de juillet, il arrivait au moment des fraises et des cerises. Les groseilles, les cassis, les pêches, les prunes, les poires, les pommes et les raisins le menaient jusqu'au mois d'octobre et quand il revenait à la Toussaint les noix étaient mûres, les prés encore verts, le soleil encore doux. Ce pays n'était pour lui qu'un bassin odorant de fleurs, de fruits, de lumière, de forêts et d'eau vivante.

Cloche faisait souvent de longues promenades avec sa grand-mère. Ils partaient à pied le matin et passaient la journée dans les bois ou aux bords de la rivière. Une fois, autour de Pâques, le petit jour les vit s'en aller pour une véritable excursion en train, à quelques trente kilomètres de là, au Puy, le chef-lieu du département, siège de l'évêché et centre de pèlerinage.

Là-bas, ni l'un ni l'autre ne furent sensibles à la beauté des monuments. La grand-mère s'intéressait aux processions et Cloche à l'escalade des sucs de lave qui dressent leurs masses antédiluviennes au milieu du bassin où la ville s'est établie. D'aucun endroit on ne peut la voir entièrement, mais lorsqu'on se trouve dans ses rues sombres orientées en direction des parties hautes, il semble que la lumière vous tire vers les crêtes. Cloche subissait lui aussi cet héliotropisme et essoufflait sa grand-mère en l'obligeant à monter et descendre par les rues mal pavées et les trottoirs trop en pente où elle glissait. Ils firent ainsi l'ascension du rocher Corneille, mais Cloche ne voulut pas s'en tenir là et il fallut coûte que coûte, après la procession, gravir dans l'après-midi le pain de sucre du mont Aiguille. Au sommet, la grand-mère essoufflée s'assit au soleil sur une marche et Cloche pénétra dans l'église dédiée à saint Michel. Bâtie sur l'étroite plate-forme du roc, en murs épais, de l'intérieur elle ressemble plutôt à une chapelle. Quand Cloche en eut fait le tour, il remarqua dans le mur une porte et l'ouvrit. Au plafond d'une petite pièce carrée pendait une corde. Cloche ne découvrit rien de plus remarquable et retourna près de sa grand-mère. Il contempla un moment les maisons, les rangées d'arbres le long des routes et de la rivière, les clochers de la ville disposés à ses pieds comme sur un diorama, puis autour de lui sur le rocher, le portail mauresque avec ses lobes colorés, rustique et fastueux à la fois, et dans l'ajourement des arcatures du clocher, la cloche au repos. Qui le poussa alors à remarquer que la petite pièce dans laquelle il était entré se trouvait justement en dessous et que la corde qu'il apercevait était celle qu'il avait

vu pendre du plafond, je n'en sais rien. Cependant il n'y a pas de doute sur ce point, Cloche pénétra de nouveau dans la petite pièce et se mit à tirer avec frénésie sur la corde. Tout porte à croire que le timbre de la cloche lui plut, car il la secoua longtemps. Le son parvenait-il jusqu'en bas? Rien de moins sûr. Il semblait plutôt fait pour se répandre entre ciel et terre à l'usage des oiseaux ou des nuages et de ceux qui montent encore jusqu'à cette vieille église. C'est ce que pensa Cloche qui d'ailleurs, de l'endroit où il se trouvait, n'entendait qu'un son atténué. Avant de sortir, il tira plus fort et courut dehors pour écouter. Très satisfait de son œuvre, il ne put s'empêcher de dire à sa grand-mère : « Tu as entendu c'était beau. Eh bien, c'est moi qui ai sonné. »

Or, ce jour-là était vendredi saint et par conséquent, suivant une légende connue, les cloches étaient à Rome. S'être diverti avec elles devenait une affaire d'église et mit tout le monde en effervescence depuis l'évêque jusqu'au gardien du mont qui, par un coup du sort, avait délaissé son poste pour aller planter ses pommes de terre. Quand il entendit de son champ cette musique intempestive, les bras lui en tombèrent et il courut chez lui, abandonnant tout son matériel. En route, une maligne pensée lui fit remarquer que le vent venait du nord et qu'il avait dû rabattre le son sur la ville, c'est-à-dire sur l'évêché et les couvents. En arrivant auprès du rocher, il trouva au guichet la vieille qui distribuait les billets d'entrée. Elle était sourde, elle n'avait rien entendu.

A la tombée de la nuit, Cloche dormait dans le train. Les ondes de la sonnerie continuaient de se répercuter sinon dans l'air, du moins dans le milieu ecclésiastique. Mais le bienheureux enfant ne se doutait pas de ce qu'il avait provoqué et son âme était en repos.

C'est depuis ce jour de son enfance qu'il fut appelé « Cloche ».

CHARLES CHARRAS.

Automnales

A la mémoire de ma mère qui préférait l'automne « aux mains pleines ».

Chaque année, aux alentours de la Saint-Jean, j'aimais à me redire cette phrase de Pierre Loti, la seule de tous ses livres qui fût restée dans ma mémoire : « Les tristes courlis, annonciateurs de l'automne... ». Pourtant, je n'habitais pas le pays de « Ramuntcho », et à Charmailles nul cortège de tristesse ne précédait la saison des labours qui s'avançait parmi les fleurs et les chants. Un miracle suspendait l'approche de l'hiver, en l'abusant sur son propre cours : celui de cette lumière propre aux ciels d'automne de ma province qui, voilée mais transparente, semble reculer à l'infini tous les détails d'un paysage et les rend cependant aussi nets que des lignes d'architecture.

Enfant, je m'enchantais, jusqu'à m'en étourdir, des fins d'après-midi de septembre. Le ciel était d'un rose et d'un bleu pâlis comme un pastel 1830. L'air, déjà un peu humide mais moins lourd que dense, m'apportait sans efforts, du versant des coteaux où s'accumulait l'ombre, les appels d'un berger qui hélait son troupeau et les cris de volupté des grives dans les treilles du potager. « On ne pourra pas dîner sans lumière », déclarait ma mère d'une voix atténuée où l'apaisement du soir se mêlait à la fatigue du jour. Et, en se levant, elle ajoutait : « Il fait trop frais pour rester assis dehors ».

La conscience poétique de la nature, qui est le présent de l'automne, touche à sa plénitude un quart d'heure avant que ne s'allument les lampes. En ville même, où la chute du jour est sale et tumultueuse, un peu de recueillement tombe du ciel avec l'ombre, et les enfants, pendant quelques minutes, s'arrêtent de jouer sur le trottoir. Aux champs, le cœur se gonfle, comme un fruit gorgé d'eau et de soleil. L'homme soudain se découvre souverainement lucide. Il tient la preuve de soi-même. Il se sent léger, comme une âme en état de grâce, et puissant, comme si dans sa main le monde lui aussi ne pesait plus. Il reconnaît dans son propre corps, qui renonce à lui être hostile ou étranger, une source de tendresse à la fois

précaire et intarissable. Jamais, comme en cet instant qui déjà bascule, il ne rencontre en lui et autour de lui un équilibre aussi divin. De nulle industrie, de nulle création même, il ne retire l'enrichissement que lui prodigue la contemplation de ces nuages, de ces eaux, de ces fleurs, de cette existence du soir aussi vraie que l'existence d'une créature. Il n'est pas de saison, ni d'heure dans la saison, plus exaltantes que celles où les noces de la nostalgie et de la sérénité se consomment. Celles où l'être humain peut enfin, sans vertige, se pencher sur sa solitude.

Les fleurs et les oiseaux m'annonçaient l'automne. Une bergeronnette venait, dès le matin, se poser sur le rebord de ma croisée. A son ventre gris perle, à son plastron noir et à son dos cendré, je connaissais qu'elle appartenait à l'espèce des lavandières. Elle étirait et rentrait la tête, en balançant sa longue queue en mesure, comme un jouet mécanique doté de plusieurs mouvements saccadés mais harmonieux. Puis elle allait se percher sur le toit de tuiles de la lingerie — où j'apercevais Camille qui piquait à la machine — au milieu d'une flaque de soleil. A chaque coup de vent, elle perdait à demi l'équilibre. Je me divertissais longtemps à la siffler pour la voir, docile, tourner vers moi des regards un peu anxieux, car il lui fallait à la fois veiller à son assiette et répondre à mes avances.

Les cadavres des dernières mouches jonchaient ces champs de batailles qu'étaient les devants de fenêtres. Dans celle du vestibule, qui depuis des lustres ne s'ouvrait plus, un bataillon de survivantes demeurait prisonnier entre les volets et les vitres : il en filtrait, au passage, une rumeur assourdie, comme d'un combat qui s'éloigne. Dans ma chambre, c'était une invasion de punaises qui assaillaient le plafond et les fentes des persiennes. Quand elles signalaient par un bourdonnement d'artillerie leurs pesantes et maladroites offensives, je m'armais d'une canne et les précipitais une à une sur le plancher où je les écrasais avec délices, car l'odeur âcre qu'elles dégagent m'était douce.

Les veilleuses, qui sont une variété de colchiques et qu'on appelle aussi des « belles-de-nuit », parce qu'elles n'entrouvent leur corolle qu'à la venue du soir et la referment aux premières lueurs de l'aube, ne poussaient que dans les grandes prairies riveraines du ruisseau. Elles élèvent, au bout d'une mince tige d'un blanc lunaire, un calice de forme ogivale, d'un mauve très pâle et qui donne à rêver. Peut-être à cause de leur nom presque humain, de leur vie nocturne ou de leur couleur irréelle, nulle fleur n'a exercé sur moi plus de prestige ni plus d'attrait. Elles me parlaient de mystérieuses Dames blanches,

de désespoirs dans le matin mouillé et de romantiques solitudes.

Dans le bois où venait se fondre le jardin, les cyclamens à la tige élastique fleurissaient sur l'emplacement des pentecôtes et des clochettes. Comme des essaims d'abeilles immobiles, ils grimpaient à l'assaut des talus ou formaient dans les clairières de petits groupes dispersés. Les uns étaient d'un rose timide, presque virginal, et dans mon esprit d'enfant figuraient les jeunes filles. D'autres semblaient avoir une goutte de sang aux lèvres. Certains, enfin, — les plus rares — étaient violacés, comme si cette goutte de sang s'était répandue sous leur peau, et leur carnation avait un éclat où je voyais le symbole d'une féminité accomplie. Il n'y avait que dans un château voisin, habité par deux vieilles demoiselles, que naissaient des cyclamens blancs.

Des massifs du jardin dont ma mère, l'été, avait tiré tant d'orgueil, il ne subistait plus que les deux plates-bandes de verveine, quelques pensées, quelques géraniums devant la maison, quelques rosiers de roses-thé et de petites roses grenat le long du mur, des asters blancs et amaranthes dans le parterre à la française, les couronnes de plantes grasses aux fleurs roses-mauves qui ceignaient le pied des magnolias et, dans la cour d'honneur, les bordures d'œillets d'Inde multicolores. Les reines-marguerites étaient fanées et le jardinier les arracherait avant le prochain jour de réception. Les clématites aussi avaient disparu. Les zinnias, avec leurs tiges trop hautes et leurs feuilles trop touffues, avaient perdu leur distinction. Dans l'angle d'une des pelouses, ils composaient un fouillis d'un ovale irrégulier mais d'une éblouissante diversité de tons qui allaient du jaune citron au carmin, en passant par l'orange sanguine et le vermillon. « J'adore leur genre vieillot », répétait ma mère à chaque fois qu'elle renouvelait la corbeille du salon. « Ils sont discrets comme ces fleurs de mon enfance que tante Adélaïde aimait tant et dont elle avait toujours une profusion dans son jardin. On n'en voit plus nulle part à présent. Elles sont démodées, car il y a une mode pour les fleurs comme pour les prénoms. Comment s'appelaient-elles donc? Elles ressemblaient à de gros liserons violets. Ah! je me souviens : des pétunias. Il y avait aussi des balsamines, dont les grains fusent quand on appuie sur la pulpe. » Les soleils étalés sans pudeur étaient à peine moins envahissants que les topinambours, dont les rangées de tête jaune canari se bousculaient à la lisière du bois. Il n'y avait pas eu cette année-là de framboises tardives, comme au mois d'octobre précédent, mais mon père avait rapporté un jour à table, une petite branche de lilas dont je ne pouvais détourner mes regards, intrigué par le

leurre qui avait égaré l'arbuste au point de l'induire à cette intempestive floraison ; car chaque automne nous ménageait quelque surprise.

Dans les haies en bordure des champs, des touffes de cette fleur floconneuse à laquelle Laetitia, la paysanne récemment promue femme de chambre, donnait le surnom charmant de « miche à la chèvre » et qui est bizarrement composée d'une dizaine de pattes velues, couleur grège, soyeuses comme certaines plumes de l'oiseau de Paradis, protégeant un cœur aux tons de terre de Sienne brûlée, alternaient avec les graines rouges de l'aubépine dont les merles et les grives sont si friands. Leurs grappes étaient tellement denses qu'elles avaient l'air de former des avenues de couleurs. « C'est un signe », disait ma mère, « que l'hiver sera rigoureux. Il y en a beaucoup pour que les passereaux aient de quoi manger quand la terre sera recouverte de gel. »

Les buissons exposaient aussi des prunelles, qui sont les baies de l'épine noire, et des mûres, qui teintent les gencives en violet. C'est le long du chemin pierreux qui descend au ruisseau que celles-ci étaient le plus grosses, peut-être parce que les ronces, dont elles sont les fruits, n'y avaient jamais été émondées. Ma mère, sur le prétexte qu'elles donnent la fièvre, mais surtout parce qu'elle-même leur trouvait « un goût de fourmis », m'avait pendant longtemps interdit d'en manger. Une année, chagriné de voir se perdre une aussi abondante récolte, je suppliai tant Céleste d'en faire de la confiture et du sirop qu'elle finit par y consentir. J'allai avec le fils du jardinier, qui était l'ordinaire compagnon de mes jeux, en cueillir de pleins paniers dans les haies abritées de la poussière. Nous eûmes les mains rougies d'égratignures. La gelée fut immangeable ; elle était aussi collante que du caramel et pouvait à peine se couper au couteau. Au bout d'un mois, elle était candie. Quant au sirop, il ne se diluait même plus dans l'eau chaude. « Tant de sucre gâché ! », se lamenta ma mère, que le gaspillage affectait.

Jusqu'à quatre heures, je travaillais dans le jardin. Je ne pouvais me croire ni en septembre ni en Poitou, tant ces journées appartenaient encore aux vacances. Par-dessus le mur du potager, où sans doute elle était allée compter « ses » poires, l'exclamation émerveillée et un peu incrédule de ma mère m'arrivait, portée par un souffle tiède et fruité : « C'est presque une après-midi de Côte d'Azur ! ». L'aube s'était levée dans un brouillard où Laetitia avait vu l'augure d'un temps glorieux. Le bleu du ciel était pâle mais sans nuage. Le vent, dans les hautes branches des arbres, propageait de capricieuses rumeurs et simulait la présence lointaine de la mer. Des grillons

chantaient comme en plein été, mais plus posément, sans cette frénésie qui les secoue pendant la période des amours et les exténue de musique. Une éternelle rosée scintillait à la pointe des herbes où les rayons de soleil se reflétaient, comme dans mille éclats de miroir. Des fils de la Vierge, tendus à travers l'espace, s'accrochaient au visage. Le soleil, tiède et frais, ce soleil d'automne tellement plus délectable et plus déchirant que le soleil grossier des après-midi d'août, jouait à me poursuivre et parfois, pour peu que je fusse inattentif, parvenait à me rejoindre. A mesure qu'il dévalait par degrés le mur de la maison, j'avançais mon fauteuil et la table sur laquelle j'écrivais. A chaque instant, je levais mes regards de la page qui resterait peut-être blanche et je les posais sur les derniers massifs de fleurs ou sur la colline d'en face, au-dessus de la haie qui bordait les parterres à la française. Quelques papillons blancs survolaient le carré de luzerne. Un autre, noir et strié de bandes incarnat, butinait les héliotropes avec des tressaillements pareils aux soubresauts du plaisir. J'observais un temps le manège d'un troglodyte qui furetait comme une souris, en escaladant le tronc du sapin. Ma pensée s'abandonnait. Je ne me souvenais plus qu'il fût si doux de vivre...

Aussitôt après le goûter, je proposais une promenade « pour prendre un peu d'exercice », disais-je, mais en réalité parce que je ne pouvais plus me passer de cette course au-devant de la nuit. Lorsque j'étais seul avec elle, ma mère, qui se fatiguait à s'agiter sans cesse et sans but dans la maison, ne m'accordait qu'une demi-heure de marche, et « à la condition » précisait-elle, « de ne pas sortir du parc ». Mais d'habitude je parvenais à entraîner Solange dans de plus longues randonnées. Nous descendions l'avenue dont l'entrée était jonchée de ces gros marrons, astiqués comme des armoires rustiques, que les domestiques sculptaient pour moi quand j'étais enfant. Nous longions les Ricots jaunis par les gueules-de-lions sauvages et le Rivolier où les fleurs de pissenlits semblaient flotter à la surface des herbes avec lesquelles de loin se confondait leur tige. Le chemin débouche dans les grandes prairies qui longent le ruisseau et qui, le plus souvent, marquaient la limite de nos pas. L'herbe y est toujours si menue et si propre qu'elle ressemble à un gazon. Elle a la fraîcheur d'une verdure anglaise. C'est là que, parmi le vert profond, à quelque distance les unes des autres, surgissent les mystérieuses colchiques mauve pâle.

Quand il a plu, le chant des oiseaux ne s'élève d'abord qu'avec prudence de la feuillée, puis il s'enhardit et reprend de la force en gardant sa pureté, comme s'il avait été lavé par

l'averse. Nous remontions par le versant opposé où d'étroits sentiers de terre s'enfoncent dans les bois. Le sol était percé de milliers de trous de grillons et couvert d'un petit trèfle humide où tant de fois, avec Céleste, j'avais cherché en vain, les dimanches et les jours de fête, le trèfle à quatre feuilles qui éloignerait de moi les maléfices et les punitions. Des bandes de zizis volaient d'un taillis à l'autre ; parfois un bouvreuil, que je distinguais à sa gorge rouge, traversait l'allée, une linotte ou un bruant jaune. Des prés, que nous cachaient les cîmes des arbres, montaient des aboiements affairés. C'était l'heure où se rassemblaient les troupeaux qu'en revenant nous croiserions sur la route, suivis de la bergère, son pliant sous le bras et son tricot à la main.

C'était l'heure surtout où je goûtais, avec les couchers du soleil, la plus grande joie de la journée. Chaque soir, ils étaient différents. Prodigieux pouvoir de renouvellement de la nature, triomphe d'un goût toujours sûr et toujours audacieux, perfection de ces ballets de teintes qui s'échangent, se fondent, se succèdent, s'effacent et renaissent sans qu'en apparence aucun chef d'orchestre ne les dirige. Tantôt le ciel était morcelé en une quantité de petites lagunes aux striures parallèles, rose-saumon ou rose-soufre, frangées de gris perle (avec quelques îlots vert-émeraude un peu pâli), comme ces cartes de géographie scolaires où, plutôt que d'inonder de couleur chaque pays, je rehaussais le trait noir des frontières d'une étroite bande de nuance délicate. Tantôt le ciel était entièrement recouvert d'une boue cendre de rose si épaisse qu'elle se plissait par endroits. Tantôt il restait jusqu'à la nuit d'un bleu méditerranéen, à peine décoloré à l'horizon, dans lequel flambaient quelques récifs de corail d'un ton violent comme les pattes de l'ibis. Tantôt, enfin, il était d'un gris souris uniforme, sans un pli, pareil à un rideau de théâtre baissé, sous lequel une mince lueur orangée filtrait au couchant. Assis sur une des pierres que les bergers disposent autour de leurs feux, nous laissions en silence nos pensées s'empourprer de gloire, comme les feuilles, puis lentement foncer jusqu'au noir, tandis qu'avec un bruit sourd, quelque fruit sauvage s'écrasait sur le sol mou.

Au retour, Solange se mettait au piano pour adoucir d'un peu de mélodie le déclin du jour Ma mère défendait d'ouvir la fenêtre du côté de la cour parce que le courant d'air risquait de casser le vase de cristal, le crochet de déchirer les rideaux anciens en damas broché, couleur de framboise mûre, bordés d'une cascade de petits pompons Directoire, et le soleil de les pâlir. Mais déjà il avait cessé de les rendre transparents. Et pourtant cette fenêtre était la dernière qu'il éclairât avant

de disparaître. Les lanternes vénitiennes qu'il accrochait aux branches du sapin s'étaient éteintes. Les notes de la partition s'obscurcissaient. Solange était passée des « Moments Musicaux » de Schubert aux « Études Symphoniques » de Schuman.

Dans les grands chênes de la futaie, d'où elles viendraient cette nuit crier jusque sous nos fenêtres leurs funèbres avertissements, les chouettes commençaient à hululer. « Encore ces sales bêtes ! », s'exclamait ma mère d'un ton mal assuré. « Je déteste tellement leur cri ! ». Longtemps, moi aussi, je les avais craintes, jusqu'à ce que j'eusse compris qu'il faut les accepter parce qu'elles sont l'une des voix de l'automne, celle qui enseigne qu'il n'est pas de résignation sans quelque amertume.

Solange jouait, entourée d'ombre dans le salon désert où palpitaient encore faiblement les portraits de famille du XVII[e], et sans doute finissait-elle par jouer de mémoire jusqu'au second coup de cloche du dîner. En descendant de ma chambre, où comme dans un fruitier j'avais déposé ma récolte du jour, je m'arrêtais sur le palier du premier étage pour contempler encore une fois le couchant, pour mieux entendre les dernières mesures de Shuman — et n'être plus rien d'autre pendant un instant miraculeux qu'un peu de musique et de rougeur confondues.

JACQUES DE RICAUMONT.

Gœthe vu par son sculpteur David d'Angers (1)

Gœthe approuvait mon idée qu'il est impossible d'étudier les hommes autrement que sur les nuances, car ils sont toujours en garde sur les choses principales.

Gœthe venait toujours me voir à l'instant où je l'attendais le moins. Je voyais cette figure colossale qui arrivait sans le plus léger bruit ; car il marche toujours comme s'il n'était pas sur la terre. Il me disait : « Eh bien ! vous travaillez toujours à votre vieil ami? » Il ne fait jamais de gestes : sa physionomie annonce seule ce qui se passe dans son âme.

Gœthe aime de passion lord Byron. Un jour, il est sorti de son caractère impassible avec un compatriote du poète anglais qui se croyait obligé, comme beaucoup de ses compatriotes, de blasphémer sa mémoire.

Gœthe est toujours vêtu d'une très longue redingote brun clair, qu'il boutonne jusqu'au collet, et d'un pantalon de même étoffe. Point de col de chemise ; toujours une cravate blanche, arrangée sans rosette, comme les Anglais. Il reçoit son monde, le soir, ainsi. La Princesse vient toujours le mercredi, prendre le chocolat avec lui, à midi ; alors il prend un habit bleu, décoré de ce qu'en France on nomme un crachat. Je ne l'ai vu vêtu ainsi, à des soirées, qu'une seule fois, parce qu'elle était extraordinaire.

Il prend le café à six heures, dans son lit, et il déjeune avec

(1) La Librairie Plon a préparé avec M. André Bruel, une édition complète, intégrale et, pour la première fois, fidèle, des *Carnets de David d'Angers*, né en 1788 et mort le 6 janvier 1856. Certaines pages de ces *Carnets* avaient été réécrites et présentées dans divers ouvrages, notamment celui que M. Henry Jouin publia en 1878, à la même Librairie Plon. Mais c'était en quelque sorte trahir David d'Angers et ne pas tenir compte de la nature de ces 55 carnets de poche qui recueillirent des notes griffonnées en hâte par le sculpteur de 1828 à 1855, sans ordre, quelquefois comme des pense-bêtes, plus souvent comme des ébauches d'un monumental traité d'esthétique.

Nous en avons extrait les pages qui relatent les rencontres et les conversations de David d'Angers avec un de ses modèles les plus géniaux : Gœthe. Nous livrons ces notes rassemblées pour la première fois, dans l'ordre où elles revinrent au sculpteur, c'est-à-dire sans respect de la chronologie.

du pain et du vin, à dix heures ; très souvent dans la journée, il boit, dans un petit verre, du madère, et mange quelques bouchées de pain.

Il a la réputation d'être quinteux, d'être d'un abord difficile. La raison est, je crois, qu'il vient beaucoup d'étrangers qui ne sont pas assez discrets pour ne pas abuser de son temps, beaucoup de jeunes enthousiastes qui viennent avec délire se jeter à ses pieds : ces scènes qui se sont renouvelées assez souvent, lui font mal. Quand il éprouve de vives émotions, il s'en va, ou dans son cabinet, ou bien voir ses Antiques : cela le rafraîchit, comme il dit, et il revient avec un visage calme. Je l'ai vu quelquefois, ayant tout à coup des idées qui paraissaient l'agiter : il passait plusieurs fois la main sur le front ; alors tous les soucis paraissaient disparaître.

J'ai vu la petite maison de Schiller, à Weimar, et la petite chambre dans laquelle il a écrit ses tragédies. J'ai toujours remarqué que les grands hommes se choisissaient pour lieu de travail, l'endroit le plus retiré de la maison, tandis que les banquiers se mettent toujours dans la plus belle pièce, celle du milieu du bâtiment.

Maison de Gœthe. — On monte trois marches pour arriver à la porte qui donne sur la rue ; ensuite on aperçoit un escalier à main droite, alors un escalier après la première volée, vous voyez un chien en bronze (chien lévrier) : je n'ai jamais passé auprès, sans lui avoir passé la main sur le museau. En montant plus haut, vous voyez plusieurs bustes antiques dans des niches ; deux grands dessins faits d'après le Thésée, et ce beau groupe qui était dans le fronton du Parthénon.

Tout à fait en haut de l'escalier, vous voyez le groupe de Castor et Pollux, peint en bronze.

Vous entrez dans un grand salon garni de dessins faits d'après les belles peintures de Raphaël (des pendentifs de sa Farnésine). Près de la croisée, on voit, sur un piédestal, le masque de Jupiter ; sur ce même piédestal, il y a une petite ltatue en bronze représentant Napoléon ayant les bras croisés. Cette statue est posée sur un morceau de rocher venant de Sainte-Hélène. Encore sur le piédestal, il y a une statue du goût le plus rococo : c'est le système de Gœthe d'avoir des types dans tous les genres. Toujours près de la fenêtre, en face de Jupiter, il y a une tête de Minerve, celle de Velletri. Une grande table sert pour le dîner qui se fait dans cette salle. Il y a, dans cette salle, un portrait peint à l'huile, représentant Herder ; ce portrait est de Bégase et d'une belle exécution, quoiqu'un peu sèchement peint.

A gauche, en regardant la fenêtre, on trouve une très grande salle ayant un tapis. Quand on entre dans cette salle,

à droite, on voit une tête colossale de Junon, et, dans les intervalles des croisées, des tables chargées de gravures et de médaillons.

Immédiatement après cette pièce, en vient une autre, dans laquelle il y a les portraits de son père et de sa mère ; de grands meubles renfermant un médaillier immense, contenant les plus belles médailles des temps anciens, de l'Italie, de France, de la Grèce et de Rome. Cette pièce renferme encore une très grande quantité de dessins des grands maîtres ; beaucoup de cartons qu'il visite toujours ; car, quoique sa collection soit immense, il connaît tout ce qu'il a, dans le plus grand détail, en ce genre.

Après cette pièce, il y en a d'autres où sont ses livres, et sa chambre à coucher.

En revenant dans la première pièce où est le masque de Jupiter, auprès il y a une pièce où sont accrochés plusieurs dessins originaux des grands maîtres, des armoires remplies de cartons et d'empreintes de médailles.

Deux salles suivent celle-ci ; dans la première, il y a des armoires.

Gœthe m'a dit que Napoléon lui avait reproché d'avoir traduit Mahomet et d'autres pièces de Voltaire : « J'étais bien aise de donner aux Allemands une idée des types du théâtre tragique de cette époque en France, pour les amener à certaines choses que je voulais faire. » Là, sa fille est venue, et je n'ai pas pu en savoir davantage. A Rome, je vis Canova qui revenait d'Angleterre. Il était fou de ce qu'il avait vu de fragments du fronton du Parthénon. Il me dit : « J'apporte ces plâtres-ci afin de faire voir aux Italiens jusqu'à quel point les Grecs ont fait nature, et qu'ils ne dédaignent point de copier toutes les naïvetés de la nature, de rendre la flexibilité de la chair avec la plus grande naïveté. » Les artistes italiens reprochaient à Canova de n'être pas assez antique ; mais certes on ne peut pas reprocher à Voltaire la trop grande naïveté, alors l'idée de Gœthe, en le traduisant, avait un tout autre motif.

Gœthe pense que le séjour de Paris peut nuire à l'originalité, parce qu'on est influencé par tout ce qui vous entoure. C'était une idée que j'avais eue depuis bien longtemps.

Je disais à Gœthe que j'avais remarqué que tous les hommes aimaient à entendre prononcer leur nom, et qu'un grand moyen de plaire à l'Empereur, c'était de connaître le nom de chaque personne qui paraissait devant lui. Gœthe me dit : « L'Empereur avait des souffleurs qui lui disaient le nom des personnes qui... »

Je disais à Gœthe que l'auteur du Laocon était bien heureux

d'avoir trouvé le sujet d'une si sublime tragédie : « Oui, dit-il, car la cause et l'effet se trouvent clairement indiqués. » Il approuvait beaucoup l'idée que j'ai de faire Prométhée délivré, le vautour mort à ses pieds, et, lui, ayant sur les traits l'expression du mépris en regardant le ciel, et encore une nuance de ses souffrances passées.

Il parlait souvent d'une Eurydice étant un sujet propre à la sculpture, parce que la cause et l'effet sont faciles à saisir.

Quand la conversation vint sur Lady Morgan, Gœthe m'a dit : « Ah ! l'espion, le corsaire, le journaliste des salons ! »

Gœthe avait mis à côté de moi, sur une table, le crâne de Raphaël entouré d'une couronne de lauriers ; il me faisait remarquer comme les bosses étaient peu marquées, comme le crâne est uni. Gœthe aime beaucoup les couronnes. C'est Gœthe qui a fait mouler le crâne de Schiller.

En parlant de la lutte maladroite de Lemercier contre les Romantiques, Gœthe me témoignait son étonnement de ce que Lemercier agit ainsi, lui qui, dans ses premiers ouvrages, avait donné l'impulsion : « Pourquoi n'a-t-il pas fait un bon ouvrage, au lieu de ce mauvais petit drame qu'il vient de faire paraître : *la Mort d'Abel?* »

Cet homme est sur la frontière de la France. Gœthe m'a recommandé de savoir si J. Goujon n'avait pas fait des médailles, de lui envoyer le camée de la Sainte-Chapelle.

Il n'aime pas les caricatures.

Il fait faire le portrait de ses amis.

***

Remarque de Gœthe. — Quand on se rappelle une personne que l'on aime, il s'opère un effet délicieux ; c'est le nerf, qui est chargé d'en conserver le souvenir, qui se masturbe.

Gœthe pense que le système de Cuvier est une brillante hypothèse ; il dit qu'il faut davantage de preuves : « Je suis bien content qu'on ne m'ait pas mis en avant, pour pouvoir être spectateur »

***

Il y a chez Gœthe un dessin de Jules Romain (1) qui semble représenter Agrippine qui est noyée par l'ordre de Néron. Elle se jette à l'eau. Le geste indicateur du pilote est le seul bourreau ; personne ne touche à cette femme ; tous les hommes qui l'entourent expriment ou l'indifférence ou la pitié. Une barque semble renfermer Néron. L'artiste a su rendre cette

(1) Statuaire.

scène terrible sans la rendre dégoûtante et, en ne faisant pas toucher à cette femme, lui donner son caractère d'impératrice.

Gœthe me disait : « Pourquoi ne faites-vous pas graver vos ouvrages? L'Europe les connaîtrait. Je lui dis que j'étais entraîné par l'idée que je ferais mieux le lendemain. Il me dit, à propos des jeunes poètes qui ne travaillent pas assez, que lui, il avait brûlé bien des essais de son *Werther;* il ne voulait pas le livrer au public ; que c'était un de ses amis qui lui avait dit : « Il faut faire imprimer ça. »

Étant enfant, comme plus avancé en âge, rien ne m'a fait plus de mal que de voir, le lendemain d'une fête, les lampions éteints, j'éprouve le même effet en quittant Gœthe.

Gœthe pense que les *Métamorphoses d'Ovide* lui ont été inspirées par la vue des peintures apportées de Grèce et qui étaient sous les portiques, à Rome.

Il pense que Guizot et nos jeunes auteurs, qui écrivent si bien l'Histoire, le doivent à ce qu'ils ont vu l'histoire pratique sous leurs yeux.

Il lit tous les impromptus de Molière.

Il y a chez lui un masque de Méduse : les yeux sont hagards, quand on le regarde d'un côté, la bouche a l'expression d'une femme dans l'acte de la jouissance, de l'autre côté, elle souffre. Méduse fut tuée dans un moment d'amour.

En sortant de Darmstadt on voit une montagne, en face, qui est d'un beau ton bleu. Plus tard, on passe au pied. Elle paraît moins haute. On y voit des vignes et beaucoup de détails qui ne la rendent plus si belle, si poétique.

Quand je travaillais au buste de Gœthe, il arrivait auprès de moi sans que je l'entendisse. Il semblait qu'il glissait ; il ne pose pas, pour ainsi dire, sur la terre. Il me disait : « Eh bien ! vous travaillez à votre vieux gaillard. »

Gœthe croit à un principe moteur des choses ; il n'est pas partisan des différentes formes sous lesquelles on l'adore, parce que ces formes sont inventées par les hommes pour satisfaire leurs passions. Il ne pense pas qu'il soit nécessaire de pleurer continuellement, de se plonger dans la poussière, pour demander pardon à cet Être d'être sur la terre. Il pense que la religion protestante est la moins absurde, puisque c'est une morale débarrassée de tous les entourages du culte catholique. Moi je pense que si des hommes vertueux et savants s'étaient chargés d'instruire les hommes réunis dans les temples en hiver, et sur des lieux élevés, en été ; si, dans ces temples, on consacrait un monument aux hommes qui ont honoré le genre humain par leurs vertus ou par leur talent ; si, auprès de ces temples, il y avait des musées, enfin tous les produits du génie ; si enfin des hommes savants étaient chargés

de donner des leçons de morale en faisant connaître les ouvrages de la nature et du génie humain, alors on aurait un culte digne du grand Être, et qui serait fait pour agrandir l'homme et rendre l'homme meilleur, en lui donnant une haute idée de lui au lieu d'en faire un hypocrite ou un pleureur.

Gœthe pense qu'en révolution il faut aborder la question avec énergie.

***

Gœthe aime beaucoup, dans les rédacteurs du *Globe*, la force de l'expression, les mots nouveaux et heureux qui peignent si bien ce qu'ils veulent dire. Pour lui, c'est une chose qui le particularise dans sa langue : les mots nouveaux.

J'ai souvent eu occasion de remarquer combien ses idées d'observation se portaient sur des choses simples, et qu'il examinait avec tant de simplicité qu'il fallait toute mon admiration pour son grand génie, pour fixer mon attention. Il tirait, après, des idées lumineuses de ces choses simples, comme le soleil qui donne souvent une physionomie à des choses devant lesquelles on aurait passé, sans y fixer l'attention.

***

David causait un soir avec Gœthe de l'Empereur et disait qu'il ne le croyait pas cruel : « Certainement ; mais il faut de la probité pour faire d'aussi grandes choses. »

Un jour, des amateurs venaient voir le buste de Gœthe ; M. Coudray vint lui annoncer ces visites. Il dit, en s'en allant : « Je ne veux pas y être deux fois. »

David avait souvent dit qu'il pensait qu'il viendrait un homme fort qui marcherait entre les Romantiques et les Classiques, qui éviterait leurs exagérations, et qu'alors celui-là serait la grande figure de l'époque. Raphaël, Shakespeare, Dante, Phidias, etc., ont été devancés par des hommes extrêmement forts, mais qui ne pouvaient être complets, parce qu'ils cherchaient, et qu'ils n'avaient pas encore assez de matériaux. Il fut charmé d'entendre dire la même chose, presque mot à mot, à Gœthe.

Gœthe dit : « Si Hugo ne visait pas à être chef d'école, s'il laissait aller tout bonnement son génie, il deviendrait bien puissant. Je crains bien qu'il n'en soit de la jeune littérature française comme de celle d'ici : ils négligent trop ce qui pourrait donner de la force à leur génie : les bonnes études classiques qui, au lieu de refroidir, agrandissent sa sphère. »

de poursuivre. En abordant autrefois les œuvres et les études qu'il avait consacrées à ce sujet, pour mon propre compte un peu prétentieusement imbu des nettetés froides et des rigueurs de l'axiomatique, j'avais été quelque peu surpris, presque choqué de la part qu'il faisait grande en tout ceci à des considérations que je réputais être de simple psychologie de la pensée. Cet aspect des choses me semblait plus ou moins inutile à l'affaire de la logique. Dans le cours du long entretien que nous eûmes alors, je fis, autant que je me souvienne, part de ce sentiment. Ou alors à ma façon de lui parler de son œuvre — Arnold Reymond était un interlocuteur supérieurement intuitif — il devina ces réserves naïves.

A ce moment, l'œil eut quelques éclats amusés, rieurs et comme tout contents. Quant au discours, il évita de se laisser serrer de près sur ce terrain, en donnant en somme à entendre, de façon discrète, presque volontairement vague, qu'après tout l'axiomatique était l'œuvre d'une « psychologie » et que, telle le sabbat qui est pour l'homme et non point contraignant l'homme à être pour lui, cette axiomatique était plutôt au service de l'intelligence que l'intelligence asservie à son observance. Avec gentillesse, l'homme se contentait d'attendre qu'une pensée beaucoup plus jeune et bien moins posée rejoigne la sienne, si elle devait le faire quelque jour. « Ce que tu ne comprends maintenant, tu le sauras plus tard. » L'âme qui reparaissait au détour de l'entretien disait simplement le refus de s'abolir dans l'œuvre, cette œuvre que, pour lui, Arnold Reymond voulait simplement traductrice d'une présence. Depuis, il m'est arrivé souvent de méditer la leçon de cette attitude qui fut pour Arnold Reymond l'une des caractéristiques de sa pensée.

Je viens d'évoquer l'homme qui consacra une grande part de son effort intellectuel à l'étude attentive du fonctionnement de la pensée travaillant à sa rigueur. Le logicien qui s'était donné la peine de se former sérieusement aux disciplines scientifiques — il avait été l'élève de Hadamard pour les mathématiques et de Lippmann pour la physique — était doublé d'un historien pénétrant des choses de la pensée. Nous lui devons une brève *Histoire des sciences exactes et naturelles dans l'antiquité gréco-romaine* qui est une manière de chef-d'œuvre de présentation simple des faits essentiels. Un ensemble nourri de précieuses études sur des thèmes plus particuliers se trouve dispersé en de nombreux articles dont le regroupement ferait apparaître l'unité profonde, aidant à comprendre l'économie de cette liaison secrète qu'Arnold Reymond percevait entre l'enchaînement historique et l'enchaînement logique des déterminations de l'esprit qui relèvent de la science. Encore n'est-ce là qu'une composante et sans doute point la principale de la pensée d'Arnold Reymond, qui fut, dans toute la force du terme un penseur religieux, sans cesse préoccupé des dimensions les plus hautes de l'esprit.

A la visite que je lui fis en janvier 1945 je n'eus point de peine à entrevoir, les événements de la deuxième guerre mondiale y donnant occasion, la hauteur du souci moral de l'homme avec qui je m'entretenais. Les circonstances de notre rencontre, peut-être

quelque timidité de part et d'autre, firent que les références religieuses ne furent pas explicitées entre nous. Mais à un certain niveau, il n'est plus guère besoin de formules pour trouver, sinon la coïncidence des déterminations les plus profondes, du moins la similitude des orientations. Depuis, j'ai à plusieurs reprises rencontré Arnold Reymond. A chaque fois, tout naturellement, c'était comme un approfondissement de mutuelle affection. Prêtre catholique, je n'ai cependant avec lui jamais abordé de front le sujet religieux, sentant Arnold Reymond porter en lui à une très grande hauteur tout ce qu'il tenait des sources protestantes de sa vie et de sa pensée les plus intimes, et ne pouvant avoir qu'un immense respect de cette grande œuvre intime de sa foi. Lui-même était, en me parlant, comme attentif à cette foi catholique qu'il savait mienne. Nous nous savions gré, je crois, l'un à l'autre de cette réserve et de ces égards. Non point qu'il se fût agi là d'un domaine interdit et comme neutralisé dans les entretiens que nous avions. C'était bien plutôt le moyen, entre hommes soucieux de pensée, d'un appel commun, tacite mais vivant, au même foyer spirituel, en dépit des façons différentes d'y avoir part. Au moment où la conversation demandait ce commun appel, je voyais l'œil si pétillant d'Arnold Reymond porter un regard de très tendre clarté, presque enfantin, cherchant pour ainsi dire appui dans une convergence du cœur, ne demandant à son interlocuteur que cet instant d'appui pour se sentir en confiance, et poursuivre avec bonheur.

Par devers lui, des premiers aux derniers de ses écrits publiés, il a poursuivi l'édification d'un grand monument de pensée spiritualiste. Préparée par maintes études et un grand nombre d'articles, l'œuvre culminante est cette *Philosophie spiritualiste* dont les deux volumes ont été publiés en 1942. Je n'en ferai point ici l'analyse. Il me suffit d'en dire qu'elle représente à sa manière l'une des floraisons les plus harmonieuses de la tradition à la fois philosophique et théologique des penseurs protestants de la Suisse depuis Vinet, en passant par Secrétan, Naville et Gourd, tradition dont le courant s'enrichit avec Arnold Reymond d'un apport nouveau de sève et s'élève à proportion de la qualité hors de pair des exigences rationnelles dont sa pensée fait preuve.

Arnold Reymond nous a maintenant quittés. De longues années durant, il avait donné à tous ceux qu'il rencontrait le témoignage d'une admirable présence en dépit de l'infirmité qui lui retirait notre moyen le plus étoffé de communiquer. Le corps encore davantage privé de ses ressources physiques au cours des derniers mois de son existence, mais l'âme toujours plus libre et comme plus maîtresse de ses fonctions essentielles, persévérant dans la manière de stoïcisme détendu et plein d'humour qu'il avait faite sienne, il s'est, le 11 Janvier dernier, éveillé à cette vie dont toute sa vie a été la patiente et la pénétrante méditation.

D. DUBARLE. O. P

La poésie

1) *France.*

Rare est le plaisir de saluer l'apparition d'un poète qui entretienne avec naturel des relations d'intelligence avec le merveilleux. C'est le cas de Roland Bouhéret ; à vingt-huit ans, il fait avec *Hibernales* (1) une entrée éclatante au pays des images, non point explosives comme il était de mise sous le règne du surréalisme, non point gratuites dans une manière d'ostentation superbe comme le voulaient, voici cinq ou six ans, les poètes à la recherche de mystérieuses correspondances cosmiques, mais, plutôt, avec une variété d'enchantement irrationnel qui a sa source du côté de Laforgue, garantes d'un frémissement où l'invention s'harmonise avec les dons visionnaires les plus heureux :

Au signal tout exprès de la première étoile
Les oiseaux laisseront les forêts sur ma table
Et les trains siffleront dans les gares de neige.

Comme tout poète véritable, Roland Bouhéret ne peut se contenter de l'anecdote ; moins encore accepte-t-il la logique du thème ou le joug d'une interprétation unique de ses trouvailles. Il sait que de nos jours la poésie est le lieu de rencontre de logiques et de significations divergentes. Il laisse à chaque vers le soin de nous troubler, et par le trouble de nous imposer des vérités purement lyriques, qui ne s'embarrassent point de vérités entièrement explicables, ni entièrement satisfaisantes. Le mystère est élucidé, mais il demeure mystère malgré l'élucidation, c'est-à-dire qu'il se multiplie d'être saisi. C'est ce que d'un autre terme on peut nommer le rayonnement, rayonnement énigmatique d'une poésie qui se veut prescience plus que science, et pressentiment plus que sentiment. Le charme en est durable et frais.

***

Autre débutant, Henry Bauchau, auteur de *Géologie* (2), se montre un poète habile et divers, sinon dispersé. Tantôt il a des « engagements » que l'on dirait sociaux, tantôt il recherche des rythmes plus séduisants que convaincus. Puis le voici qui chante les paysages d'Asie : on dirait un Victor Segalen qui ne détesterait pas l'humour. Cela est plaisant sans être définitif, et preste sans

(1) Éditions Gallimard.
(2) Éditions Gallimard.

être assez virtuose pour excuser la prestance. Une formule attire pourtant l'attention : l'emploi ingénieux de versets composés de deux vers comprennent chacun deux alexandrins juxtaposés, aux rimes intérieures :

Les chevaux de la mer n'auront pas de poulains aux herbages d'écume
[abolis sous le vent.
Les marées porteront aux veilleurs d'océans, de nos peuples ramants
[le sauvage regain.

***

Animateur de la combative *Tour de Feu*, Pierre Boujut a souvent chargé ses muses de missions qui ne sont pas poétiques. Vingt ans de luttes littéraires l'ont amené à se faire de la poésie une conception plus saine et plus pure. *La vie sans recours* (1) contient des pages d'une simplicité bien attachante par son ton d'aveu et de confession sans apprêt :

Je tiens la clé de mes cités
je suis le roi de mes abîmes
et mon secret c'est d'être moi
innocent de la mort
infidèle à la lune
incroyant au malheur
allumant mieux qu'un feu
mon sang à l'horizon
mon cri à l'infini
et ma tête au soleil.

2) *Suisse.*

Jusqu'ici l'audience de Georges Haldas, qui a pourtant publié une demi-douzaine de recueils, reste des plus modestes. Il faut souhaiter que *La peine capitale* (2) le hausse définitivement au rang des poètes les moins contestables d'aujourd'hui. Cette longue litanie sur le mal du siècle allie, de déchirante manière, la mélodie à l'expression la plus directe de la détresse. D'un bout à l'autre, et sans le moindre artifice, la condition de l'homme en proie à l'absurde et à l'espoir déçu se déploie avec une maîtrise affective jamais atteinte depuis Eluard :

Voici la peine capitale
on faisait mal sa tâche
On était mutilé
coupé dans ses amours
et dans ses amitiés

(1) Éditions du C.E.L.F., Malines, Belgique.
(2) Éditions Rencontre, Lausanne.

Héritiers pourrissants
qui voient le soir
dans des rayons de sang
on cherchait des couloirs
On entrait dans des cages
dans des chambres d'acier
On buvait sans dormir
un alcool fatigué

On éditait des livres
C'était le règne extrême
de la mobilité.

***

Il y a, dans les vers de Philippe Jaccottet, des langueurs élégiaques que l'on dirait d'un autre âge : celui où les pleurnicheries de Musset allaient être remplacées par celles d'Albert Samain. On n'y est pas insensible, et on veut bien, de temps en temps, écouter des cris qui parlent d'alouettes, d'amours étincelantes, de violettes et de soupirs pâmés. Pourquoi pas? L'attendrissement et les lieux communs ne sont pas désagréables, à une époque où tout est recherche cérébrale. Parfois, dans telle ou telle strophe de *l'Ignorant* (1), Philippe Jaccottet écarte le rideau de larmes qui le sépare de la poésie et plonge dans la mare aux interrogations modernes :

Où serez-vous quand agira la mort,
lune aussi belle qu'un soleil
qui rouliez vers le bois marin,
oiseaux levés tous ensemble,
beaux ouvriers de l'aurore?

3) *Belgique.*

Depuis un tiers de siècle, et avec une persévérance imperturbable, le poète populaire Maurice Carême, un peu à la manière de son compatriote du siècle dernier, le gentil Guido Gezelle, publie des vers où il dit sa foi, sa bonne foi, sa douce surprise devant les manifestations mineures de l'existence quotidienne. Les reproches de mollesse et de banalité sont inopérants devant un travail si constant et si bien réglé. *Heure de grâce* (2) n'apporte, à cet égard, rien de neuf, quoique la lecture n'en soit point lassante. Le spectacle de l'innoncence, même un peu forcée, n'est jamais nuisible.

***

La technique d'Andrée Sodenkamp n'est peut-être pas nouvelle, et son langage n'est peut-être pas dépourvu de complaisances.

(1) Éditions Gallimard.
(2) Chez l'auteur.

Dans le domaine de la poésie psychologique à forme traditionnelle, elle possède toutefois une place bien à elle. Avec une flamme dévorante et droite, elle dépeint toutes les affres et toutes les délices de la passion, comme elle sait conférer à ses vers plus nuancés la gamme entière des inquiétudes devant la maturité qui fuit. Elle compte parmi les ciseleurs les plus efficaces de l'appétit de vivre, ainsi qu'en témoignent les quelques poèmes des *Dieux obscurs* (1) :

Femme des vieux jardins, hôtesse d'hirondelles
ô voyageuse en rond, revenue au logis,
j'ai replié, ce soir, mon passé comme une aile
et me sens en repos et vide comme un nid.

***

Victor Misrahi fait, dans *l'Amande ouverte* (2), une tentative originale, avec tout le poids d'une dialectique qui se forge à mesure qu'elle proclame ses propres découvertes verbales. Il est de ces poètes qui, de René Char à Yves Bonnefoy, sont plus attentifs à redéfinir les rapports entre le *moi* et les variantes du *moi* qu'à se laisser aller au vertige des instantanés visuels ou auditifs. Poésie philosophique? Sans doute, si l'on admet qu'elle prétend tout aussi bien remettre en cause la philosophie que le langage ou l'homme. Il s'agit peut-être avant tout — car il faut que les intentions de pareille démarche demeurent intrigantes, donc étrangères à l'auteur même — d'approximations en vue d'un système à définir et que le verbe, sur sa lancée, définira mieux que les facultés de raisonnement du poète. Il est question là de l'homme qui se palpe pour se découvrir, du poète qui s'intoxique de ses pouvoirs à force de s'en déclarer irresponsable, du témoin qui ne croit ni en ses élans ni en ses doutes, de sorte qu'il obtient, en fin de compte, une vision du monde bien particulière, où le sarcasme voisine avec l'émerveillement. Le résultat est des plus engageants :

Ces poèmes que j'assemble vaille que vaille
m'aident à vivre, me dispensent de vivre,
c'est tout un.
Petite recherche du grand œuvre,
douteuse alchimie qui ne souhaite même pas
m'altérer.
Pourtant je veux me presser vers ce que je deviens
sans cesser de ressembler à ce que je suis.
Ce petit jeu singulier s'appelle peut-être
accéder.

4) *Canada.*

De tous les pays de langue française, le Canada a toujours été celui où la tradition a connu les plus inébranlables défenseurs. L'idée même d'une avant-garde canadienne a jusqu'ici passé pour

(1) Éditions des Artistes.
(2) Éditions des Artistes.

impensable, dans une société rurale, croyante, isolée et essentiellement provinciale. La poésie du Canada n'a pourtant pas échappé à ce « mal du siècle » : la malédiction et la révolte. Saint-Denys Garneau peut ainsi passer pour le premier représentant de la « race maudite ». Il y a quinze ans qu'il est mort, et depuis cette époque les influences n'ont pas manqué d'entamer les positions rétrogrades de jadis, celles de Pierre Jean Jouve et de René Char notamment. Aussi est-on agréablement surpris de lire dans un recueil collectif d'essais, *la Poésie et nous* (1), qui fera date dans la littérature canadienne, ces lignes de Michel van Schendel :

La poésie est une tentative directe de transformer le monde. Du moins est-ce dans une direction aussi volontaire que les poètes modernes orientent généralement leur art. La poésie n'est pas pour eux un moyen, et elle est beaucoup plus qu'une expression. Elle ne peut pas se contenter de dire *ce qui existe en dehors d'elle. Elle veut aussi le créer. Depuis une centaine d'années, nous savons qu'elle est une dictature du langage.*

Dans le même recueil, Gilles Hénault déclare, avec une conviction surprenante :

Les tendances maîtresses de notre poésie... se sont placées jusqu'à présent sous le signe de la mort. Cela étonne chez un peuple jeune et réputé dynamique. Il est vrai que notre dynamisme s'est donné libre cours dans un autre ordre : celui de la procréation plutôt que de la création... C'est un monde à perte de vue, à perte de temps, à perte d'espoir.

***

Jean-Guy Pilon est sans doute, de tous les jeunes poètes du Canada, le plus « avancé », et celui qui se meut avec le plus de naturel dans le domaine surprenant et à la fois chaleureux de l'irrationnel. Il ne manque, dans ses poèmes, et particulièrement dans *L'homme et le jour* (2), ni d'aisance ni de frappe dans la concision :

Cherche avec moi
Les forêts de haut feu
Les pierres de vengeance
Les jardins de pourriture
Cherche avec moi
Le moment d'y ensevelir
La mauvaise conscience
Et les souvenirs de prison ronde

(1) Éditions de l'Hexagone, Montréal.
(2) Éditions de l'Hexagone.

***

Autre jeune poète du Canada, Olivier Marchand, qui vient de publier une plaquette véhémente— *Crier que je vis* (1) — peut se sittuer entre Reverdy et Becker :

d'un astre à l'autre
c'est le voyage
en deux mots lavés
en deux mots dévalisés

5) *Ile Maurice.*

Malcolm de Chazal avait, dans une expérience qui complétait celle de Francis Ponge, rédigé une manière de constitution de l'objet dans son indépendance vis-à-vis de l'homme, et affirmé les droits de l'objet à la poésie, en dehors des facultés cartésiennes d'analyse ou de justification. *Sens plastique* et *la Vie filtrée* demeurent parmi les livres les plus importants de ce siècle, dans le domaine de la re-poétisation et de la re-confusion simultanées de l'objet. Ce qui suivit, dans l'œuvre de Malcolm de Chazal, est moins convaincant. Une fébrilité toute de rage le plongea dans les pires excès du prophétisme gratuit et de la mystique personnelle fondée sur un délire échevelé mais désespérément indigeste. Il vient d'y mettre un terme par un recueil d'aphorismes poétiques de la plus nette pureté, *Sens magique* (2) :

Qui déshabillerait
La Nuit
Verrait
Le corps de Dieu.
. . . .
Coupe l'eau
Tant que tu voudras
Tu n'en trouveras
Jamais
Le squelette.
Le squelette du vent
Est toute la vie.

ALAIN BOSQUET.

(1) Éditions de l'Hexagone.
(2) Société Lilloise d'imprimerie, Tananarive.

Les romans

MARGUERITE DURAS : MODERATO CANTABILE. — WILLY DE SPENS : FONTAINE-FRANÇAISE. — GISÈLE PRASSINOS : LE TEMPS N'EST RIEN.

D'une certaine façon, avec *Moderato Cantabile* (1), Mme Marguerite Duras vient de récrire, en 150 pages, l'histoire de Mme Bovary. Mais depuis Flaubert, les temps ont changé — et l'art du roman. Aussi l'héroïne de Marguerite Duras n'aura-t-elle pas une fin tragique et le roman sera-t-il aussi peu réaliste et romanesque que possible. Qu'on en juge.

Anne Desbaresdes est une jeune femme riche qui, tous les vendredis, accompagne son fils (un jeune enfant d'une dizaine d'années) chez son professeur de piano — la peu aimable Mlle Giraud. Celle-ci habite au-dessus d'un bistrot. Quand le récit commence, l'enfant prend sa leçon hebdomadaire. Au même moment, au-dessous, dans le bistrot, un homme tue la femme qu'il aimait. La leçon terminée, Anne assiste au départ — déchirant — de l'assassin dans la voiture de la police. Le spectacle de la femme étendue sur le sol et de l'homme embrassant le cadavre agit sur elle avec force. Une telle force, qu'elle reviendra le lendemain, avec son enfant, sur les lieux du crime. Elle demandera un verre de vin. Un homme est là, jeune, aux yeux bleus. La conversation s'engage. Tout naturellement, l'homme et la femme parlent du crime. Toute une semaine, jour après jour, Anne reviendra, avec son enfant, et le même dialogue se poursuivra (ponctué de verres de vin). Pourquoi l'homme a-t-il tué, là, dans ce café, la femme qu'il aimait? N'y avait-il pas à leur amour d'autre issue? Ou bien, la femme désirait-elle cette mort, et l'homme n'a-t-il rien fait d'autre, en la tuant, que la satisfaire? Cette enquête à mots couverts entre Anne et Chauvin (il s'appelle Chauvin) devient peu à peu un jeu dangereux. Chauvin connaît Anne de longue date (il est un des ouvriers — licenciés — de son mari). Dans ses conversations avec lui, Anne se transforme en une autre femme, qui échappe à la société riche et bourgeoise qui est la sienne, à un mari qui lui est indifférent. Oui, elle « bovaryse ». Si le jeu continue, elle deviendra, elle *sera* la femme assassinée, assassinée par amour (un amour qu'elle ne connaît pas, qu'elle envie) et Chauvin sera l'assassin. Mais avant que le jeu ne devienne réalité, elle se ressaisit : lorsqu'elle revoit Chauvin, sans son enfant, et qu'elle lui donne ses lèvres — tous les deux savent que ce geste suffit à con-

(1) Éditions de Minuit.

sommer l'adultère et qu'ils ne se reverront plus. Le sortilège est rompu.

Certes, dans sa candeur naïve, Emma Bovary allait plus loin — jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Mais de même que le roman ne semble plus devoir être « romanesque » aujourd'hui, on ne reprochera pas à Anne Desbaresdes d'être une Bovary au petit pied. Elle est très exactement une héroïne à la mesure de l'art romanesque actuel — lequel se soucie fort peu d'héros, d'héroïne, ou même de « personnages ». Il faut ajouter que le bref récit de Marguerite Dumas a un pouvoir d'envoûtement implacable. Une fois refermé, ce récit, précis comme un constat, laisse dans l'esprit d'étranges et entêtantes résonances.

Pour l'essentiel *Moderato Cantabile* n'est fait que de dialogues — entre Anne et Chauvin. De dialogues? Non, du même dialogue toujours recommencé avec une obsédante monotonie. Dialogue banal s'il en fut : celui de tout le monde, quotidien, terne, sans aucun souci de « style ». Et pourtant, comme à tâtons, dans une semi-obscurité, tel mot nouveau, telle confidence (vraie ou fausse : Anne et Chauvin « inventent ») achemine sûrement le lecteur et les deux héros vers la conclusion.

Aucune explication, aucun couplet, aucune dissertation plus ou moins camouflée. L'auteur n'intervient jamais Sa manière qui « donne à voir » comme eût dit Éluard, sait admirablement la force d'évocation de ce qui est exprimé en creux (comme l'empreinte d'un pas sur le sable). A cet égard la relation, à la fin, du grand dîner de quinze couverts est une espèce de chef-d'œuvre. Aucune description des convives (à peine quelques bribes de phrases çà et là). Tout le dîner — et le malaise d'Anne, ivre, qui s'en ira vomir dans la chambre de son fils — tout semble vu et montré non du point de vue de l'auteur, mais de celui du saumon en sauce verte et du canard à l'orange qui font les délices des hôtes d'Anne et de son mari. C'est le point de vue de l'objet, si l'on veut — un peu à la manière de M. Alain Robe-Grillet. Mais alors que celui-ci aboutit dans *la Jalousie*, par un curieux paradoxe, à une préciosité à rebours digne du salon de Mme de Rambouillet (par l'excès d'une méticulosité objective, aussi tatillonne qu'insipide), Marguerite Duras réussit à renouveler notre vision d'un « grand dîner ». C'est que pour être invisible l'art de l'auteur n'en est pas moins présent et efficace.

Moderato Cantabile, modéré et chantant, tel est bien le roman de Marguerite Duras, dans sa composition qu'on peut dire musicale. Plusieurs thèmes s'ordonnent autour du thème central (le « bovarysme » retenu mais passionné du dialogue entre Anne et Chauvin) celui de l'enfant (les rapports entre la mère et le fils sont admirablement « rendus »), celui de la sensualité (symbolisé par la fleur de magnolia qu'Anne porte volontiers entre ses seins), celui de la petite ville, à l'extérieur du bistrot où sont enfermés Anne et Chauvin, avec ses bruits, la sortie des ouvriers, la mer au loin, son ciel et sa lumière changeante, son ciel qui bascule au crépuscule, un crépuscule doré ou orageux, dans la nuit chaude.

Ces différents thèmes se fondent en un tout harmonieux, sorte

de musique de chambre, secrète et intense, qui suit les lois difficiles de la limpidité et de la concision. Avec ce livre lisse et rigoureux, sans analyse psychologique, sans formules de moraliste, sans fausse élégance de style, Marguerite Duras a écrit l'un des plus beaux récits classiques français qu'on ait lus depuis longtemps. Il est vrai, qu'à l'encontre de tant de nos jeunes écrivains, elle n'a pas décidé de refaire *Adolphe* ou *la Princesse de Clèves.*

***

Si l'art de Marguerite Duras est invisible, celui de M. Willy de Spens dans *Fontaine-Française* (1) frappe le lecteur avant toute chose. Mais il témoigne d'une telle aisance, d'une telle virtuosité, il est si brillant et, à la fois, si exactement adapté à son propos, d'une souplesse si intelligente et si sensible qu'il finit par se laisser oublier et rentrer dans l'ombre.

Le propos de l'auteur semble une gageure : raconter de façon concomitante deux histoires, avec des personnages différents, qui se passent l'une au printemps de 1944 et l'autre à la fin du XVIe siècle, au même endroit, dans la localité de Fontaine-Française, près de Dijon. Comme pour corser la difficulté, l'auteur a choisi les membres d'une même famille — les Fontenaille — et les a placés (à peu de chose près) dans la même situation historique : la France est déchirée en deux. En 1555, Abel et Lucinde de Fontenaille donnent asile à M. de Champleuvrier, qui combat dans les troupes du duc de Mayenne, avec les ligueurs contre le roi Henri IV. En 1944, c'est un jeune milicien, Benoît Bourrel qui trouve un refuge chez Raoul et Gilberte de Fontenaille. Et le même perroquet, dans l'antichambre du château, crie au XVIe siècle : *Vive la ligue* et en 1944, *Vive le maréchal.*

La similitude est recherchée par l'auteur jusque dans les sentiments qui animent ces six personnages — similitude fondamentale mais que diversifient de multiples nuances. Certes le milicien Benoît est vite attiré par Gilberte, et M. de Champleuvrier convoite Lucinde. Mais le premier est sincèrement amoureux — un peu, si j'ose dire, à la façon d'une midinette (l'amour fleur bleue) tandis que le second ne s'embarrasse pas de sentiment : seul son tempérament parle (avec une verdeur saine et fort savoureuse). Les maris? Indifférents au début — et même complaisants, de façon inconsciente certes — ils ne tardent pas à trouver leur hôte encombrant et sont ravis de les voir rejoindre l'un le maquis et l'autre la bataille — justement de Fontaine-Française — qui oppose les ligueurs aux troupes d'Henri IV. Hélas ! L'un et l'autre reviendront, abandonnant bataille et maquis, pour retrouver leur belle qui, enfin, se donnera à eux. Mais l'heure du châtiment sonnera et les maris trompés auront chacun leur vengeance. A ce point, les dénouements diffèrent (à l'image du temps) : la belle Lucinde aura son col de cygne tranché par la hache du bourreau, pour adultère, et Gilberte ne sera que tondue (démocratiquement) ;

(1) Plon.

mais l'âme du jeune Benoît (il faut l'espérer) ira rejoindre celle de la belle Lucinde : il meurt fusillé par ses compagnons — d'une heure — de maquis.

On le voit, ce qu'on avait pris pour un jeu finit mal. Plus exactement grâce à l'art extrême de l'auteur, le lecteur s'était laissé prendre à un jeu (celui de la guerre, de l'amour, de la sensualité, de la jeunesse, de la lâcheté aussi) dont l'auteur, lui, n'a jamais été dupe. La fin du roman de Willy de Spens est atroce, et l'on garde de cette œuvre intelligente et civilisée un goût d'une violente amertume. On regrette la sensuelle Lucinde et le jeune Benoît — tout milicien qu'il fût. Ce ballet suprêmement raffiné de *Fontaine-Française* se termine, de façon inéluctable, en tragédie des erreurs. Les personnages qu'on avait pris — avec la complicité de l'auteur — pour des marionnettes, étaient des êtres de chair et de sang. Le jeu est terminé. Et qui aurait la conscience assez assurée pour envoyer à la mort Lucinde et Benoît? Qui pourrait les dire coupables? N'ont-ils pas été tous deux les jouets de forces (historiques, sociales ou morales) qui les dépassaient? En moraliste français — sans illusion sur la nature de l'homme — Willy de Spens laisse entendre tout cela et bien d'autres choses encore. Il se contente de décrire et d'analyser (avec beaucoup d'acuité et de finesse) et fait montre d'un détachement (apparent) qui n'exclut pas la cruauté.

Jamais son art n'a été plus sûr. La texture serrée de son récit n'offre pas la moindre faille : passé et présent s'imbriquent avec une habileté et une justesse extrêmes. Il a su, dans la similitude des lieux, des faits et gestes de ses héros, éviter toute monotonie (curieusement on lit *Fontaine-Française*, récit statique, comme un roman policier : chaque passage du présent au passé, et vice versa, prend la valeur d'un suspen).

Monologue intérieur, dialogues, descriptions se mêlent avec un bonheur constant. Bref, c'est un maître livre.

***

Après les récits concertés de Willy de Spens et de Marguerite Duras, œuvres accomplies de la lucidité la plus consciente, voici *le Temps n'est rien* (1) de Mme Gisèle Prassinos, premier livre riche de dons qui refuse les vertus de la rigueur, de la construction, de la limpidité. Livre baroque, effervescent qui ne suit que les caprices prestigieux du souvenir, de la mémoire, qui épouse leurs méandres en zigzag, sinueux et vire-voltants. Le temps n'est rien, nous prévient l'auteur dès l'abord. Il suffit d'un battement de paupières pour l'abolir, ce battement qui aide la narratrice à redevenir la petite fille, puis l'adolescente qu'elle fut, dite *le Muguet*. « Consciemment, pour tourner le dos à la vie, *le Muguet* adulte se nourrissait de son enfance. Tout ce qui n'existe plus, l'enchantait, parce qu'au lieu de détruire les obstacles de la réalité qu'elle contournait, les yeux fermés, elle préférait s'inté-

(1) Plon.

resser aux difficultés mortes, résolues... (...) Elle n'admettait le présent que comme moyen dont la fin était le passé ; l'avenir que comme futur — présent au service du passé. Tout était prétexte à ressaisir et à engraisser les années écoulées. « Un battement de paupières, et *le Muguet* lève le rideau de son théâtre intérieur, où défilent « les années écoulées ».

Naturellement, elles se moquent la chronologie (le temps de n'est rien). La narratrice, elle sait la chronologie, et elle pourrait tout bonnement raconter ses « souvenirs d'enfance », dans l'ordre, dans une langue dépouillée, avec des notations psychologiques et des réflexions de moraliste aux bons endroits. Mais c'est alors que le temps existerait, pèserait de tout son poids : les années, figées, épinglées, les unes à côté des autres, comme autant de papillons morts, sous un verre, au fond d'une triste boîte.

Le charme profond de ce roman de la mémoire naît de son jaillissement continu. Personnages, événements, sentiments, tout semble naître devant nos yeux au fur et à mesure. Il n'y a plus ni présent, ni passé, ni avenir, mais tout cela à la fois. Le temps n'est rien. Les perspectives sont brouillées. Comme au moyen âge la narratrice tisse une tapisserie où tous les personnages sont sur le même plan, environnés de mille détails. Ce qui frappe dans ce roman, c'est sa richesse poétique et humaine. C'est elle qui enlève à l'entreprise de Gisèle Prassinos ce qu'elle aurait pu avoir d'arbitraire au départ, c'est elle qui la préserve de l'incohérence et de l'échec.

La langue, pas toujours exempte d'une certaine préciosité féminine, est naturelle, d'une saveur et d'un rythme très personnels. Concrète et charnue, elle colle admirablement aux sensations et aux objets. Et elle est au service d'une sensibilité dont le frémissement ne se laisse pas oublier. Oui, on n'oubliera pas *le Muguet,* petite personne attentive à la vie et aux êtres, trop aimante et pas assez aimée, petite personne retenue et pudique, ne sachant pas se plaindre, mal à l'aise au milieu des humains et qui, après une tentative de suicide manquée, pour se protéger de la vie se réfugie dans l'évocation de son passé.

On attend avec curiosité le second roman de Gisèle Prassinos. Recommencera-t-elle, comme Pénélope, sa tapisserie?

HENRI HELL.

D'un livre à l'autre

Les essais politiques sont nombreux en ce moment. Les circonstances expliquent assez cette abondance. Aussi bien, le Français a toujours aimé discuter les institutions qui sont les siennes, raisonner sur les origines, les moyens et les fins du pouvoir, dessiner des cadres dans lesquels il lui semble qu'il lui serait loisible d'exercer au mieux son activité. Dans notre littérature, la politique constitue un chapitre important. En quelques mois il a passablement épaissi. Entre tous ces écrits nés d'un sentiment commun qu'il est grand temps de changer quelque chose — et même beaucoup de choses — dans notre pays, la collection que publie Plon sous le titre *Tribune libre* s'est imposée à l'attention. Elle a apporté des témoignages, des documents, des études qui éclairent les problèmes qui nous préoccupent et qui, par la diversité des auteurs et la liberté de leur expression, offrent une substantielle matière à la réflexion et au choix. Il se trouve qu'en rapprochant quelques-uns des ouvrages parus dans cette collection, en les rapprochant aussi avec d'autres parus ailleurs, on obtient une courbe qui va des origines du mal aux remèdes possibles.

***

Parmi les dangers qui nous menacent, l'un de ceux qui passe pour le plus redoutable, épouvantail qu'on agite de temps à autre, est l'inflation. Aurait-il pourtant perdu de sa virulence? Si l'on en croit M. René Sédillot qui, dans l'*A.B.C. de l'inflation* (1) étudie avec une connaissance approfondie de l'histoire financière et aussi un humour qui le rend bien agréable à lire, l'étiologie et la séméiologie de cette affection monétaire, on peut vivre assez longtemps avec le mal. En fait, selon M. Sédillot, l'inflation est installée en France. Elle y est, dit-il, chez elle. Elle y a été tolérée, puis acceptée : il arrive qu'elle soit désirée. C'est qu'en fait les Français en veulent les moyens et les effets. Moindre effort, facilité, et l'inflation se poursuit, lentement, il est vrai, mais accentuant d'étape en étape la dégradation de la monnaie. Une crise aiguë paraît improbable. Tout de même, il ne faudrait pas trop s'y fier. Bien sûr, on pourrait aussi essayer d'en sortir. Alors, il faudrait des sacrifices, une discipline. Le régime que prescrit le médecin est sévère. Recevoir moins de subventions, entretenir moins de parasites, payer plus d'impôts, consommer moins, épargner davantage. Le docteur s'interroge. Le patient suivra-t-il l'ordonnance? Faut-il avouer qu'il n'a pas l'air très convaincu?

L'État ne souffre pas seulement financièrement. On sait quels

(1) Plon.

liens unissent les finances et la politique. Celles-là peuvent-elles être bonnes, si celle-ci est médiocre ou mauvaise? Or il n'est pas contestable que depuis longtemps les mécanismes administratifs fonctionnent mal. Il faut moins de cent pages à M. René Massigli pour informer *Sur quelques maladies de l'Etat* (1). L'ancien ambassadeur à Londres a servi sous dix-sept ministres des Affaires étrangères et il rappelle que, de septembre 1919 à juin 1940, la France a eu quarante-six gouvernements ! Néanmoins il ne croit pas — et il invoque l'exemple de la IIIe République et même celui de la monarchie — que les institutions doivent être rendues responsables exclusivement de cette instabilité. Les maladies décrites par M. Massigli ont nom indiscrétion d'abord. Autrefois, le secret indispensable à certaines affaires de l'État était scrupuleusement gardé. « Fuites », révélations inopportunes, déclarations imprudentes, confidences mal placées ont été malheureusement depuis un certain nombre d'années beaucoup trop fréquentes. Il y a ensuite « l'émiettement de l'État » qui se défend d'autant plus mal contre les attaques et les pressions des groupes représentatifs d'intérêts, contre les « féodalités » de droite ou de gauche que les rivalités entre administrations, entre services, entre ministres, viennent les compliquer. Dangereuse aussi la politique des entourages qui fait que les cabinets ministériels, au lieu de se limiter à un rôle de contrôle et d'étude, veulent devenir instrument d'action. De cette politique est née une crise de défiance entre gouvernement et administration. Une réforme de la Fonction publique est nécessaire qui rajeunira les méthodes, modifiera certains statuts trop stricts, établira un équilibre plus exact entre les privilèges et les servitudes du service public. Sous la forme présente, observe M. Massigli, le statut des fonctionnaires parle beaucoup de leurs droits, peu de leurs devoirs.

***

« L'avenir, s'il s'annonçait chargé d'espérance quand on regardait la nation, qu'il s'annonçait lourd de menaces quand on regardait l'État ! » Ainsi parlait le 9 juillet dernier, M. René Coty s'adressant, au cours de son voyage à Bruxelles, à la colonie française de Belgique. De fait, notre pays offrait depuis assez longtemps déjà le paradoxe d'un État malade dans une nation prospère.

Car si l'autorité s'est dégradée, si l'administration a besoin d'être réformée, si le déficit, rebaptisé « impasse », s'est implanté malgré une fiscalité tatillonne et abusive, la France n'en possédait pas moins — et nombre de Français ne s'en doutent pas — des ressources, des avantages qui doivent lui permettre, s'ils sont judicieusement employés, d'affronter sans crainte la compétition où les peuples sont engagés.

Ce sont ces *Atouts français* (2) que recense M. Emmanuel Hamel. Dans un tableau qui fait impression, il présente les réalisations de nos ingénieurs sur le territoire métroplitain, outre mer et à l'étran-

(1) Plon.
(2) Plon.

ger. Beaucoup sont des chefs-d'œuvre et inscrivent des records du monde à l'actif de notre technique. Il y faut ajouter le développement des investissements, la création d'entreprises nouvelles, la modernisation de notre économie, sans oublier les richesses que renferme notre sous-sol et dont nous découvrons peu à peu certaines, et aussi notre vitalité démographique. Jamais, depuis dix ans, observe M. Hamel, les Français n'ont tant investi, produit, construit. Il est donc possible de surmonter la crise. D'autant que l'ampleur de nos exportations, la mise en valeur de l'Union française, le Marché commun, tout concourt pour commander un nouvel effort, un très gros effort.

Que faut-il pour parvenir à saisir nos chances? « Un gouvernement stable et qui agisse, un État qui en soit un. » Ce sont là des conditions primordiales. Pourtant, il ne faudrait pas les croire suffisantes. M. Hamel ne pense pas que dans la crise que nous subissons, on puisse incriminer la seule faiblesse de l'État et des institutions. Sans doute un gouvernement qui dure et qui gouverne, une administration légère et efficace sont des instruments nécessaire de relèvement. Mais la Nation ne trouvera toutes ces chances que si les citoyens eux-mêmes — et les plus fortunés en premier lieu — « ceux dont les dépenses superflues peuvent être limitées sans dommage » — consentent des sacrifices. A ce prix seulement l'avenir sera sauvegardé.

***

Le livre bref de M. Gabriel Veraldi, l'*Humanisme technique* (1) aboutit à cette conclusion toute proche de celle de M. Hamel : « Un effort d'intelligence et de travail permettrait à notre pays de retrouver en peu d'années son équilibre. » M. Veraldi, à qui son talent de romancier valut naguère le Prix Femina, est aussi anthropologiste. Ses recherches sur la conception biologique de l'histoire et sur la théorie générale de l'activité humaine recoupent les travaux auxquels s'adonne de son côté M. Raymond Villadier et qui ont pour objet, la normalisation de l'activité économique. De leurs entretiens est sorti cet essai.

Économiste et financier, M. Villadier qui est actuellement président du Comité financier de l'Électricité de France, a occupé de hauts postes administratifs. Il a été le conseiller technique de M. Edgar Faure à la présidence du Conseil et au ministère des Finances. Ce sont ses théories que M. Veraldi analyse ici. L'épigraphe du volume est de Proudhon : « La meilleure façon d'éviter la Révolution, c'est de la faire. » C'est même la seule, pense M. Veraldi. Mais la révolution qu'il préconise est sans émeutes ni barricades. Elle est peut-être plus difficile, car il s'agit d'extirper des préjugés et de bouleverser des habitudes. Le public a entendu parler de « l'étalement » que propose M. Villadier et qui dépasse de beaucoup l'aspect de la « journée continue », sous lequel on le considère généralement. En réalité, l'étalement est une méthode d'organisa-

(1) Éditions Table Ronde.

tion des activités dans le temps et l'espace pour obtenir le maximum de rendement avec le minimum de perte en argent, en travail et en contrainte. C'est une méthode de rationalisation. Mais M. Villadier n'est pas dupe du mot et il dénonce des rationalisations négatives tout à fait absurdes. Son effort tend à définir une méthode rationnelle, pratique, immédiate, en vue d'améliorer la condition humaine. Entre autres règles qu'il recommande à l'économiste, il y a celle qui prescrit de ne jamais oublier que la fin et les moyens de l'économie sont l'homme. C'est par et pour l'homme que les machines ont été inventées et nous sommes loin d'en tirer tout le parti convenable.

L'État, pour sa part, qu'il s'agisse de construction, de fiscalité, de rapports administratifs avec le public, témoigne d'une grande insuffisance technique. Il est routinier. Crise de l'autorité centrale, « réalisme court » des dirigeants sont funestes. Et l'auteur condamne cette stagnation en une formule implacable : « Rien ne permet de supposer que la France doit disparaître, sinon l'incompétence de ses chefs ! »



Donc il faut réformer l'État, il faut le rénover. L'accord sur ce point est total. Mais cet État rénové quelle forme prendra-t-il? M. Maxime Blocq-Mascart se demande : *la Prochaine République sera-t-elle républicaine?* (1). Sa conception personnelle est celle d'une République fédérale. Au lieu de nous cramponner à des formes périmées, il faut essayer de faire du neuf. Les Constituants de 1946 ont cru que seul le régime parlementaire est un régime démocratique, de même qu'ils étaient convaincus que seul ce régime parlementaire convenait à la mentalité française. Ne vaudrait-il pas mieux fédérer, unir par des liens souples et forts les peuples de la République française — M. Blocq-Mascart trace le schéma d'une Constitution fédérale — et faire ainsi un peuple de 85 millions d'habitants?

En écrivant ces pages, M. Blocq-Mascart pensait au général de Gaule dont personne ne conteste, disait-il, le sens de la grandeur de la France. Il est seul capable, notait dans sa préface, M. Michel Debré, d'établir un gouvernement « qui impose les évolutions nécessaires ».

Aujourd'hui le général de Gaulle est au pouvoir. Il va donner au pays une Constitution. Des Constitutions, la France en a connu beaucoup déjà. M. Maurice Jallut vient d'en retracer l'histoire en deux volumes dont la lecture est extrêmement attachante (2). Au terme de cette étude, M. Jallut constate que cette histoire constitutionnelle est en somme celle de deux courants, qu'il nomme le démocratique et le libéral. Le premier essaye de donner à la souveraineté du peuple sa plus complète expression ; l'autre cherche à concilier une certaine indépendance du gouvernement avec le

(1) Plon.
(2) *Histoire constitutionnelle de la France*, éditions du Scorpion.

contrôle parlementaire. La Constitution de 1875 sur laquelle le pays a vécu pendant soixante-cinq ans, avait établi l'égalité d'attributions entre les deux Chambres. La Constitution de 1946 a, au contraire, rompu l'équilibre et s'est rapprochée du régime d'Assemblée. Et la IVe République s'est montrée impuissante à fonder un État.

Il s'agit maintenant d'en faire un. Le problème est de mœurs aussi bien que d'institutions, écrit fort justement M. Massigli dans le livre que nous avons cité plus haut. Et il ajoute : « La réforme constitutionnelle est une entreprise urgente et nécessaire... mais réforme constitutionnelle et réforme électorale ne sauraient, à elles seules, porter remède aux maladies de l'État. » Il y faudra une volonté calme et ferme appliquant des mesures simples. Si le prince, je veux dire le chef du gouvernement, a le sens de la méthode et le sens de l'État, son succès étonnera.

ROGER DARDENNE.

LE POIDS DES ARMES, de Ricardo Fernandez de la Reguera, (préface de F. de Miomandre (1).

Ricardo Fernandez de la Reguera n'est pas un inconnu en France et l'on n'a pas oublié son admirable roman *Quand vient la mort*, paru en traduction française il y a trois ans. L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui dans une version de M. Jean Viet, s'intitule un roman, mais c'est bien plus encore, un témoignage sur la guerre, son poids de souffrances, et aussi la fraternité qui unit tous les soldats. C'est l'histoire d'Augusto, simple fourrier dans l'armée nationale espagnole, jeté dans la tourmente. Il n'éprouve aucun sentiment de révolte, pas plus que ses camarades, il vit sa vie obscure et courageuse parmi des milliers d'autres qui souffrent et meurent à ses côtés. L'auteur maintient la balance égale entre les deux partis aux prises. Pas de vaines plaidoiries, pas de déclamation, et c'est pourquoi ce livre rend un son si authentique. C'est une suite d'épisodes de la guerre d'Espagne, mais bien que chaque personnage ait un saisissant relief, l'ouvrage dépasse le plan personnel et national pour atteindre à ce degré d'universalité inhérent au métier des armes. L'auteur nous montre, avec compassion, avec amitié, le lien qui unit tous ces humbles combattants, même lorsque ils s'opposent. La langue de M. de la Reguera, sobre et forte, révèle un écrivain de classe. Ce beau livre tragique semble la réplique littéraire des eaux-fortes de Goya et pourrait, lui aussi, revendiquer le titre de *les Horreurs de la Guerre*, si en dépit de toutes ces horreurs, il ne restait baigné de tendresse humaine.

LOUISE SERVICEN.

(1) Albin-Michel.

NOUVELLES LETTRES DE VOYAGE (1939-1955) DE PIERRE TEILHARD DE CHARDIN. — RECUEILLIES ET PRÉSENTÉES PAR CLAUDE ARAGONNÈS (1).

Lettres au style heureux et spontané, toutes ruisselantes de vie et de concret. Variété d'une existence singulièrement riche, aux multiples articulations. De 1939 à 1946, Le Père, hors du tumulte mondial, est à demi prisonnier à Pékin, où résonnent les bottes japonaises. Peu d'hommes ont été moins tentés de réciter par devers soi le *suave mari magno* du poète latin : Le Père Teilhard de Chardin, qui suit les événements avec inquiétude, se fait scrupule d'être là-bas, si loin. Apparente sécurité, d'ailleurs. Lui aussi est à son poste de combat, maintenant une activité scientifique envers et contre tout, spécialement en dépit du *furor japonicus*, et se préparant pour la bataille suprême, celle qui se livrera après l'armistice, pour tenter de sauver l'humanité en détresse. Oui, c'est à juste titre que la période suivante, qui se déroule à Paris de 1946 à 1951, a reçu comme sous-titre *les Travaux et les peines*. Que d'épreuves ! En 1947, à la veille de partir pour l'Afrique du Sud, une crise cardiaque réduit tout projet à néant. En 1948, voyage à Rome : Échec apparent sur toute la ligne. Il lui est déconseillé de poser sa candidature au Collège de France, et la publication du *Phénomène humain* demeure en suspens. En 1950, l'U.N.E.S.C.O. fait la sourde oreille à ses réflexions, si justes, sur le problème des races, tandis que le schisme Amérique-Asie s'est accompli et que l'Extrême-Orient s'est fermé. Toutefois, pour ne rien dire d'une brillante tournée aux États-Unis en 1948, le bilan est loin d'être négatif. Le Père a repris contact avec la *Terra Mater* (qui lui inspire en 1950 l'étonnante autobiographie du *Cœur de la matière*), et surtout avec cette forge parisienne où se martèlent les idées neuves, au rythme ardent du progrès intellectuel et spirituel.

... Dans le soir de cette vie s'allume une constellation nouvelle, l'étincelante Croix du sud, car le Père, par deux fois (1951 et 1953), est invité par la *Wenner-Gren Foundation* de New York à superviser techniquement, financièrement et diplomatiquement les recherches sud-africaines sur les origines de l'Homme. Le contact avec le terrain rend au Père Teilhard une dernière jeunesse et féconde à nouveau le paléontologiste, le penseur et le mystique. Entre temps, il séjourne à New York, où il mourra le 10 avril 1955, après avoir revu la France l'année précédente au cours d'un bref voyage. Pour autant qu'il puisse être heureux loin de Paris et de sa chère maison des Études, ce citoyen du monde se plaît dans la cité cosmopolite des bords de l'Hudson : Toutes les sommités de passage viennent rendre visite à ce prêtre jésuite qui est une des « monades » les plus conscientes de la terre, et le Père Teilhard trouve, dans la *Wenner-Gren Foundation*, le « marteau » qui lui permettra de « taper sur le clou » qui fera détoner les vieilles con-

(1) Éd. Grasset.

ceptions immobilistes : Ce clou, c'est la notion de convergence de l'humanité sur elle-même, condition nécessaire pour repenser la Christologie et le Christianisme, et leur conférer les dimensions mêmes du monde moderne. Quittant son quartier général de la *Wenner-Gren Foundation*, le Père voyage à travers les États-Unis, ce qui lui permet d'examiner les cyclotrons de Berkeley, au service desquels se réalise (préfiguration de la noosphère) l'unanimité de centaines de cerveaux. Il assiste aussi à des symposia où il expose et défend ses positions, tel ce symposium de *Columbia University* (fin octobre 1954), à *Arden House* (une sorte de Pontigny américain), « dans les premiers contreforts des Catshills, présentement couverts d'une fantastique toison d'érables or et pourpre », où le Père, allié à Julian Huxley, fait front contre les positions immobilistes, et le scepticisme à l'égard des possibilités de l'Homme. Il préparait un autre symposium lorsqu'il meurt subitement, tombant comme un arbre qu'on abat, le jour même de Pâques, dans la grâce de Dieu, réalisant son vœu suprême, « mourir bien. »

Ayant rédigé nous-même une biographie du Père Teilhard (1) et compulsé une masse de documents originaux, nous avons pu constater que ce recueil bien présenté (mieux encore que le précédent) et qui se lit d'un seul trait, ne laisse rien échapper de la figure essentielle (la tristesse et la déception n'étant chez le Père que momentanées et vite surmontées). On ne saurait que remercier Mme Claude Aragonnès de nous avoir restitué une seconde fois (2) cette radieuse figure, qui confère à une vie si complexe son unité et son harmonie.

CLAUDE CUÉNOT.

(1) *Pierre Teilhard de Chardinson*, à paraître en octobre-novembre 1958 aux éditions Plon.

(2) Après les *Lettres de voyage* (1933-1939), parues chez Grasset.

Lectures non frivoles

La frivolité a son charme, bien sûr : qu'on lise l'éloge aigre-doux qu'en a fait François Nourissier dans son *Portrait d'un indifférent* (1). Il est vrai que ce petit livre est l'un des mieux écrits qu'on ait lus depuis longtemps, et que cette écriture-là — qui ne cherche pas à celer ce qu'elle doit à Giraudoux — oblitère aisément le sens critique, en un temps où elle est la chose au monde la moins répandue... Mais c'est aujourd'hui de lectures non frivoles que je voudrais parler, d'autre chose que de livres « bien parisiens », de carnets du major X..., de libelles politiques, de récits de chasse, de romans de la « Série noire » ou de Françoise Sagan.

Sur ma table, six volumes — parmi lesquels un seul roman : *l'Alittérature contemporaine* de Claude Mauriac (2), *un Nouvel Art d'aimer* de Maurice Toesca (3), *la Pensée de Mozart* de Jean-Victor Hocquard (4), *les Voies du salut* de Pierre Boulle (5), *les Grèves* de Jean Grenier (6) et *Seul, l'amour* de Camille Belguise (7).



Claude Mauriac parle avec bonheur et souvent avec pertinence des écrivains qu'il aime. L'éventail en est large, qui va de Kafka à Jean Rostand, en passant par Antonin Artaud, Samuel Beckett, Albert Camus, Simenon, Roger Caillois, Cioran, Robbe-Grillet et quelques autres. Qu'est-ce dès lors qui gêne le lecteur de ces analyses consciencieuses, nourries de nombreuses citations bien choisies? Mais justement le fait que leur auteur, pour donner à son florilège critique une apparente unité — dont il se fût fort bien passé — veut trouver, ou plus exactement imposer aux écrivains dont il parle un « commun dénominateur ».

L' « alittérature », c'est, pour Claude Mauriac, « la littérature délivrée des facilités qui ont donné à ce mot un sens péjoratif ». Autrement dit, l' « alittérature » c'est tout bonnement la littérature digne de ce nom. De là que tout écrivain estimable, c'est-à-dire qui n'écrit pas seulement pour noircir du papier, faire carrière dans les lettres et remporter le prix Goncourt, mérite aux yeux de Claude Mauriac le titre d' « alittérateur ». Pourquoi pas? La chose n'enlève ni n'ajoute rien à ses portraits critiques, sans doute. Mais elle leur donne, de temps à autre, un petit air emprunté, lorsque le peintre se donne un mal bien inutile pour justifier le rapprochement de noms et d'œuvres qui, de toute évidence, n'ont de commun que l'étiquette dont il les affuble.

* * *

C'est un peu, sur un tout autre plan, à une entreprise du même genre que s'est livré Maurice Toesca dans son *Nouvel art d'aimer*.

(1) Fasquelle. (2-3) Albin Michel. (4) Le Seuil. (5) Julliard. (6) Gallimard. (7) Stock.

La thèse de cet ouvrage est de celles qu'on aime à voir défendues, même si elle est beaucoup moins originales que M. Toesca ne voudrait en convaincre son lecteur. Elle tient en peu de mots : l'amour digne de ce nom (nous dit l'auteur — après Denis de Rougemont, Jean Guitton et quelques autres, n'est pas une passion, ou plus exactement la passion amoureuse n'est pas l'amour. « L'amour, c'est d'avoir un seul être à aimer, qu'on n'est jamais fatigué d'aimer et dont on est aimé pareillement. » Bref, l'amour est un sentiment partagé, nécessairement heureux et « sans histoire ». Cela va de soi? Moins peut-être qu'on ne croit. Cent cinquante pages ne sont pas de trop à M. Toesca pour développer cette idée juste, saine et vraie — fût-ce au prix de quelques répétitions et, il faut bien le dire, de quelques truismes. Mais 150 pages ne font pas tout à fait un livre. Alors, pour nourrir un peu le sien, M. Toesca cite et commente (ou plutôt contredit, sans plus) Ovide, La Bruyère, Sade, Stendhal et quelques autres (notamment M. Jean Dutourd, dont on se demande un peu ce qu'il vient faire ici). M. Toesca se fait la partie belle : les textes auxquels il se réfère traitent tous de l'amour-passion — qui n'est pas l'amour, c'est entendu. Mais, dès lors, il eût pu ainsi bien s'en prendre à Delly ou à Françoise Sagan, à la Religieuse portugaise ou à Gilbert Bécaud. La littérature de l'amour-passion est nombreuse, et n'entend rien « démontrer », ni pour ni contre l'amour *vrai* : c'est de tout autre chose qu'elle parle — tout de même que la « littérature » (avec guillemets péjoratifs) à laquelle s'en prend Claude Mauriac n'a rien à voir avec la littérature digne de ce nom. Ces querelles langagières sont assez byzantines.



Bienheureux les purs artistes, qui échappent à ces distinguos trop subtils... Personne ne songe à se demander si le Greco est un « apeintre » ou Mozart un « amusicien ». Mozart, c'est *la* Musique, dans une de ses incarnations — la plus pure, la plus haute, en l'occurrence ; et l'œuvre mozartienne un univers en soi, complet, parfait. Reste à l'explorer, si l'on veut : il n'est pas interdit de subir son envoûtement, ses enchantements *et de garder les yeux ouverts* (si je souligne, c'est qu'ils ne sont pas si nombreux, les plaisirs qui soient aussi des plaisirs de l'intelligence, et ceux dont on peut jouir *lucidement* sont peut-être les seuls qui vaillent...) C'est à quoi s'est employé Jean-Victor Hocquard, dans un livre que l'on peut tenir pour une contribution capitale à la littérature mozartienne, à la connaissance de Mozart. Son titre pourrait prêter à une équivoque qu'il faut se hâter de dissiper : M. Hocquard n'entend pas signifier par lui que Mozart fut un « penseur » — encore moins un maître à penser. Sa « pensée », c'est la substance même dont est faite son œuvre. Dans sa remarquable *Introduction à J.-B. Bach*, Boris de Schloezer notait jadis : « L'œuvre musicale n'est pas le signe de quelque chose mais *se signifie* elle-même ; ce qu'elle me dit, elle l'est, son sens lui étant immanent. Il se trouve donc plutôt incarné que signifié (...) Nombre de gens ne se doutent guère que

l'on puisse aimer une œuvre d'art autrement qu'un objet usuel, qu'un entremets : non pas seulement pour l'avantage ou le plaisir qu'on en retire. « Amour » a ici le sens de connaissance par participation, ou de communion. » On peut aller plus loin que Boris de Schloezer, et affirmer que cet « amour » (comme tout amour vrai) s'accommode aussi, s'exalte même d'une participation de l'intelligence et des raisons d'aimer que celle-ci lui ajoute. De tout quoi *la Pensée de Mozart,* de J.-V. Hocquard me paraît être une parfaite illustration.

* * *

Les Voies du salut, seul roman français publié au cours de ces derniers mois qui me paraisse mériter qu'on s'y arrête, illustre quant à lui, une fois de plus, la très curieuse et très personnelle conception de l'art romanesque qui est celle de Pierre Boulle. Comme ceux de *William Conrad,* du *Pont de la rivière Kwaï,* de *la Face,* du *Bourreau,* les protagonistes de ce récit agissent et pensent en fonction d'un mécanisme mental apparemment absurde, mais qui ne tient son absurdité que de son caractère *excessivement* rationnel. Virtuose subtil d'un humour noir sournoisement subversif, Pierre Boulle dénonce inlassablement le « délire logique » dont s'inspire à chaque instant le comportement de l'homme « raisonnable » et met cruellement en lumière l' « absurdité hurlante résultant de (ses) actes étranges, en opposition avec les principes simples qui les avaient dictés ». Faut-il s'étonner que cette entreprise insolite ne trouve pas toujours l'audience qu'on lui voudrait — en particulier auprès d'une critique qui a fait du « confort intellectuel » son climat familier?



L'aventure, les aventures intérieures sont toujours et tous comptes faits les plus passionnantes qui soient, qu'il s'agisse de celles de l'intelligence ou — plus rarement, car en ce domaine presque tout a été dit — de celles du cœur. De là, je l'avoue, mon goût pour une certaine littérature « confidentielle », dont, sur des plans différents, *les Grèves* de Jean Grenier et *Seul, l'amour...* de Camille Belguise sont d'attachants exemples. Mais cette littérature-là est aussi celle qui décourage le plus sûrement l'exégèse. *Les Grèves* (comme, du même auteur, *Sur la mort d'un chien*), *Seul, l'amour* (comme, du même auteur, *Échos du silence*) sont de ces livres dont il semble vain de parler, dont on souhaite et dont on sait qu'ils trouveront tout seuls les lecteurs qu'ils méritent, ces « amis inconnus » qui constituent finalement, pour un écrivain, le public le plus discret mais le plus précieux, ces « quelques-uns » pour qui ils ont été écrits et publiés et qui n'ont pas grand-chose de commun avec les cent mille qui font la « clientèle » des auteurs à succès.

CLAUDE ELSEN.

Les livres religieux

La production littéraire manifeste souvent quelles sont les recherches qui intéressent ou sollicitent nos contemporains. Il est relativement facile de découvrir derrière les titres de nos divisions les orientations de la pensée religieuse.

Histoire des religions.

Il faut bien avouer que l'histoire comparée des religions, qui a passionné les esprits au début de notre siècle, connaît son temps de purgatoire. Après l'encyclopédie consacrée à cette discipline par les éditions Quilliet, l'entreprise de Maurice Brillant et de l'abbé Aigrain, *Histoire des religions* (1) s'achève, peu après la mort des deux directeurs. Nous avons déjà eu l'occasion de dire le bien que nous pensions des volumes précédents, surtout de celui qui traitait de la religion égyptienne, grecque et romaine.

Les deux derniers volumes sont consacrés l'un à l'Asie, l'autre à l'Amérique du Sud, aux Celtes, aux Slaves et aux Germains. Il peut paraître présomptueux de résumer en moins de 400 pages pareille matière. L'objet de l'entreprise était de fournir une première initiation. Il faut se le rappeler pour être équitable. Les exposés sont concis et solides. Une courte bibliographie permet de poursuivre la recherche. Les collaborateurs des derniers tomes ne sont pas tous des spécialistes de première main. Tel auteur est un germaniste, qui n'est pas préparé pour autant à parler de la religion des Germains. De plus, n'aurait-on pas pu recourir, pour l'Islam et pour Israël, à un Musulman et à un Israëlite?

Enfin et surtout, le timide effort pour fournir des textes aurait pu gagner en ampleur. Nous sommes à l'époque de la science exacte, où rien ne remplace le document. Il resterait à faire une histoire des religions par les textes.

Tous les lecteurs apprécieront, par contre, sans restriction, le rapport de synthèse que Joseph Folliet consacre à *Naissance et mort des religions*. Si *l'Histoire des religions*, parue chez Quilliet, s'est distinguée par son esprit de tolérance et sa présentation iconographique, celle que viennent d'achever Bloud et Gay, plus austère, moins riche, apporte en la matière le jugement catholique.

Sociologie religieuse.

Le maître de la sociologie religieuse en France, Gabriel Le Bras, a fourni dans l'encyclopédie française sur *Philosophie-Religion*, les linéaments de cette science dont il est l'un des premiers ouvriers.

(1) Éditions Bloud et Gay.

Un effort parallèle au sien a été mené par un ancien officier de marine, devenu Dominicain, le P. Lebret, fondateur d'Économie-Humanisme.

Le dernier ouvrage du P. Lebret, *la France en transition* (1), analyse le phénomène de déchristianisation en diverses régions, qui tantôt s'ouvrent sur le monde moderne, tantôt voient partir leurs habitants vers des centres industriels. Cette population intellectuellement peu développée, spirituellement enracinée dans une foi plus sociologique que personnelle, « *acquiert un complexe d'infériorité qu'elle cherche à vaincre en reniant le passé.* » L'auteur souligne dans le travail de rechristianisation le rôle majeur du clergé, l'importance des chrétiens de grande valeur, conscients de participer « *à une action grandiose de salut du monde* ».

Études bibliques.

Les livres consacrés aux études bibliques paraissent à un rythme accéléré. Le discernement dans la sélection est de capitale importance pour qui veut éviter la médiocrité. *L'Introduction à la Bible* (2) avec ses 880 pages, ne concerne que l'Ancien Testament et ne prétend apporter qu'une première initiation, destinée avant tout aux jeunes clercs ou à ceux qui conservent la jeunesse du travail. Mais le livre est une présentation neuve et concise des écrits qui composent la Bible et des divers problèmes qu'ils soulèvent. Les directeurs A. Robert et A. Feuillet ont fait appel à des collaborateurs dont l'autorité repose sur la compétence et le discernement. Leur qualité d'enseignants témoigne en faveur de la valeur didactique des exposés.

L'appareil critique est réduit au minimum. La bibliographie réduite est presque exclusivement française. Des figures hors-texte adoucissent le caractère un peu austère de cette encyclopédie. Tous ceux qui s'intéressent *sérieusement* à l'étude biblique ne trouveront pas à l'heure actuelle de guide mieux qualifié.

Il y a vingt ans, le P. Buzy nous donnait une traduction du *Nouveau Testament* (3). Nous avons pu, grâce à un usage quotidien, apprécier la qualité de cette version. L'auteur vient de nous fournir une *nouvelle édition revue et corrigée* de son travail. Le caractère est plus net. La version améliorée encore, des illustrations égaient le texte, les unes en couleur, habituellement fort élégantes, les autres *in-texte*, moins réussies. Pour un prix modique, dans un format fort maniable, le lecteur trouvera une traduction digne de confiance.

Un autre pionnier de la recherche biblique a été incontestablement le P. Pouget. Jean Guitton nous a déjà livré avec son portrait une partie de son œuvre, où la voix du maître et du disciple s'enchevêtrent comme dans l'évangile johannique. A l'époque du

(1) Les Éditions Ouvrières.
(2) Éditions Desclée de Brouwer.
(3) Éditions de l'École, Paris.

modernisme, ce lazariste auvergnat, par la solidité de son étude exégétique, a fourni le meilleur antidote à l'Église.

Tous les travaux du P. Pouget ont une tournure apologétique. Ils se ressentent de l'époque qui les a provoqués. Les *Mélanges* (1), rassemblés par Jacques Chevalier, ne font pas exception. Malgré la chaude introduction d'un admirateur reconnaissant, je dois avouer que tout en admirant la vigueur de ces études, *philosophie et foi, surnaturel d'après la Bible, rédemption du monde moral*, ces *Mélanges* me dépaysent et évoquent une problématique qui n'est plus la nôtre. Mais qui connaît les vrais besoins du public et ses goûts?

Très proche de la Bible est aussi le petit livre de Régis Bernard, *l'Espérance* (2). Sa valeur réside dans une référence constante à l'Écriture. L'espérance est établie avec ses coordonnées : la pédagogie de Dieu, le salut, la gloire, la foi, la charité, l'action, l'engagement de vie. Sur tous ces points nous trouvons un florilège des plus beaux textes de la Bible, discrétement commentés.

Biographies.

Dans une revue de presse, *les Informations catholiques internationales* ont déploré, au milieu de tant de publications religieuses, la carence presque totale de vies de saints, répondant aux exigences actuelles. Cette lacune vient d'être comblée par la collection *Hommes de Dieu* (3), qui vient de faire paraître, en un mois, quatre biographies, et nous en annonce autant pour la saison prochaine. Cette entreprise mérite de retenir notre attention.

André Dhôtel a rédigé une vie de saint Benoît Labre, Franz Hellens, de sainte Marie de Woluwé, V. Gheorghiu, de saint Jean Bouche-d'Or, Jouhandeau, de Philippe Néri (ne pas dire *de* Néri). Cet éventail montre que l'on a fait appel à des écrivains de qualité, au talent déjà chevronné, soucieux de faire œuvre d'art autant que d'histoire.

La *Légende dorée* a rendu les plus mauvais services à l'hagiographie en confondant le merveilleux et le surnaturel. La sainteté n'est pas une performance humaine, mais une saisie de Dieu et par Dieu. Toutes les premières biographies de la nouvelle collection ont d'abord souligné cet aspect humain du saint, qui le rapproche de nous. Avec quelles délices Jouhandeau n'a-t-il pas dépeint l'humour romain du fondateur de l'Oratoire? Marie de Woluwé, dont nous ne savons presque rien, se présente à nous dans son vêtement de petite bonne, sans que rien ne la distingue, seule la marque la main de Dieu que nuos ne savons pas découvrir.

Ces vies peuvent nourrir une réflexion sans fin. Voici Benoît Labre, né dans le Nord, d'une famille modeste. Dans ce XVIII[e] siècle de l'encyclopédie et de la raison, il témoigne de la folie de la croix, éternel pèlerin à la recherche du trésor de Dieu. Avec quelle déli-

(1) Éditions Plon.
(2) Éditions Mappus, Le Puy.
(3) Éditions Plon.

catesse de touche, quelle sensibilité d'artiste, André Dhôtel a décrit l'itinéraire de cette marche vers le pays de Dieu !

Saint Jean Bouche-d'Or, appelé *Chrysostome* dans l'Église grecque, est d'un tout autre gabarit. Brillant élève du plus brillant rhéteur d'Antioche, il quitte la gloire pour le désert. Il en revient, usé par les macérations, pour devenir prêtre, puis évêque de Constantinople. Dans la capitale de l'Empire, où l'Église jouit de l'appui dangereux de l'État, il en défend l'indépendance, la pureté ; il est le père des pauvres et des loqueteux qui, à cette époque, comme aujourd'hui encore, peuplaient la capitale. Il mourra en exil, pour avoir rejeté toute compromission, sans peur, jusqu'au bout. Gheorghiu n'a eu aucune peine à montrer son personnage proche de nous, d'une sensibilité qui donne à ses discours une bouleversante modernité.

Il faut savoir gré à l'entreprise d'avoir fui les chemins battus en nous donnant encore une vie de saint François, de saint Bernard, ou de saint Joseph, *parce que cela se vend*. Il faut espérer que les lecteurs comprendront qu'on fait appel à leur sagacité.

Hubert Juin a été fasciné par *Léon Bloy* (1). L'auteur de la *Femme pauvre* n'a pas été canonisé. Il l'aurait peut-être été dans l'antiquité chrétienne où le peuple imposait souvent le culte des saints. Mais qu'importe? Bloy est un chrétien dont la signification prophétique et l'authenticité évangélique grandissent pour qui sait lire le fond des choses. Il est un prophète comme Amos, Jérémie ou François. Il est la voix de Jérusalem, dans notre monde et notre civilisation méditerranéenne.

L'auteur lui-même, sur le seuil de l'Église, dans la position inconfortable de l'attente, devant le choix nécessaire et impossible, est plus sensibilisé que quiconque à entendre la voix de Bloy. Nous trouvons en surimpression tout au cours de cet ouvrage, le drame qui habite Léon Bloy. Ceci ajoute encore à la densité de ces pages, déjà si fortes. L'auteur n'est pas un *bavard*. Lisez-les : elles donnent le coup de fouet qui réveille.

Jean Guitton est en passe de devenir le G. Goyau de notre temps. Il est tour à tour le biographe de toutes les nobles causes : Pouget, Tellier de Poncheville, et maintenant *le Cardinal Saliège* (2). Pouget et Saliège, tous deux fils de la Haute Arvernie, étaient tous deux « des hommes de la montagne et de la terre, des hommes qui voulaient maintenir le contact avec la nature des choses, des hommes d'esprit scientifique, peu portés aux spéculations abstraites, des hommes qui n'exprimaient pas l'amour, qui se méfiaient de la femme, en somme : des hommes durs. »

La biographie est composée de souvenirs et de documents. L'auteur y parle tantôt en historien, tantôt en témoin. S'il n'est pas un historien de métier, il est un psychologue, un peintre à la Rembrandt, qui atteint le cœur par approches successives. Nous y retrouvons son art du portrait :

« *Je le voyais comme une sorte de Socrate, avec cette absence de*

(1) Éditions de La Colombe.
(2) Éditions Grasset.

cou, le visage un peu bovin, l'éclair des yeux, le tempérament qu'Hippocrate appelle sanguin, les organes des sens largement ouverts au monde extérieur. Comme chez Socrate, sa masse cachait ses beautés. Il n'avait ni le regard d'un ascète, ni celui d'un mystique, ni même le regard innocent et pieux. Chez lui la spiritualité n'était pas inscrite dans le corps. En quoi il plaisait au peuple de ce temps, qui, à la différence du peuple d'autrefois, se défiait plutôt des apparences ascétiques. »

« *Chaque portrait débouche sur un aspect plus général de cette singulière figure, qui avait les plus grandes chances en Occident,* ajoute finement Jean Guitton, *pour son indépendance et son non-conformisme, d'être à tout jamais écarté des hauts postes de l'Église.* » Il n'en fut rien. Tour à tour évêque de Gap, puis archevêque de Toulouse, revêtu finalement de la pourpre romaine, Saliège parcourut toutes les étapes d'une exceptionnelle existence, en utilisant, avec une force surhumaine, les épreuves les plus contrariantes : la paralysie du corps, l'occupation de la patrie, en les dominant.

Cet homme du peuple et de la terre n'était si grand que parce que, fidèle à lui-même, vrai avec le peuple, avec la foi, avec l'Église. Il était marié avec son troupeau, comme le remarque Guitton, avec la masse des gens, croyants ou non, la foule, les pauvres, le prolétariat, la classe ouvrière. Et ce peuple-là qui ne se confond pas avec les fidèles catholiques, a compris qu'il était aimé, protégé, porté par son évêque, rude et bourru, mais fidèle et vrai.

Cet homme paralysé a été un homme d'action, par un de ces paradoxes qui constituent sa nature la plus profonde. Il pensait dans l'action, il pensait l'événement. Aussi son attitude pendant l'Occupation n'a-t-elle connu ni hésitation, ni atermoiement. Il a vu juste. Il eut le même regard prophétique sur nombre d'autres questions comme la justice sociale, l'unité des chrétiens, la culture du clergé. Sa parole est donc plus vivante que jamais.

A. Hamman.

Des monuments anciens, des croyances et des mœurs...

L'histoire de l'empire romain, à ses époques les plus troubles, est admirablement propre à donner naissance à des romans qui la déforment à plaisir, et dont le seul intérêt — parfois fort vif — vient du talent littéraire des auteurs qui veulent ainsi nous la présenter. A cette catégorie d'ouvrages appartient celui de Roland Villeneuve : *Héliogabale, le César fou* (1).

Certes Roland Villeneuve a su choisir, pour évoquer la Rome des débuts du IIIe siècle, quelques traits fort évocateurs, qu'il s'agisse de nous suggérer le luxe qui affluait des pays lointains vers cette capitale du monde (tapis de Babylone, vases de Corinthe, soieries de Perse, ambre de la Baltique...) ou de nous dire, en citant un passage de saint Cyprien, ce que fut, dans ce même temps, l'angoisse de certains esprits éclairés en présence du déclin des choses et des hommes, de la « vieillesse du monde » ! Par malheur, ces traits sont confinés dans les premières pages du livre. Vite ils font place à des affirmations d'une dureté extrême : par exemple sur Septime Sévère, à qui tout mysticisme est dénié alors que le monde lui doit les constructions les plus grandes et les plus religieuses de la cité de Leptis en Tripolitaine. On s'étonnera également de voir le christianisme présenté comme une force destructive, et de lire sur Jésus et ses apôtres ces qualificatifs : « des mendiants loqueteux suivant sur les chemins de Galilée un exalté mégalomane qui prétendait sauver le genre humain ! » (page 34). L'auteur traite les Juifs, plus sommairement encore, de destructeurs qui « auraient cherché à établir une anarchie favorable à leur domination future ». (page 145). En vérité, ce que Roland Villeneuve veut nous présenter, c'est une chronique aussi scandaleuse que possible du règne de cet Héliogabale qui fut porté sur le trône à l'âge de quatorze ans puis assassiné quatre ans plus tard en 222, lorsque Rome fut lassée de ses turpitudes. Rien ne manque à l'exposé de ces mœurs dépravées, nourri de toutes les outrances des auteurs romains du temps. Par un procédé sans doute trop facile, l'auteur a même recouru, pour corser le tableau, à des sources fort éloignées du sujet. Son évocation du culte oriental du Baal, sous prétexte de nous peindre le culte de la pierre noire d'Émèse, puise dans des textes qui ne s'y rapportent nullement. La description des débauches d'Héliogabale et de sa cour recueille, en fait, une bonne partie de ce que l'antiquité a

(1) Éditions Pierre Amiot.

pu nous laisser de plus osé : l'épigramme d'Ausone : « Ils sont trois au lit... », ou les allusions à César, qui aurait été « le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris ». Et que sert de nous présenter ici, encore, la naïve confession de cet inverti que fut le moderne abbé de Choisy?

Nul ne niera le talent littéraire de M. Villeneuve et, il faut l'avouer, son livre se lit d'un trait. Mais, quelles qu'aient été les turpitudes du voyou que fut Héliogabale, il ne faut pas oublier que des savants compétents ont, à l'opposé de M. Villeneuve, discerné la part réelle de la polémique dans les outrances des chroniqueurs de ce règne. On a justement signalé, à propos de l'Histoire Auguste qui est une des principales sources de notre connaissance de ce règne, que celle-ci comporte « une accumulation de détails et de sottises qui témoigne surtout de la fertilité d'invention du biographe » (1). L'intérêt réel d'épisodes tels que l'apport à Rome de la pierre noire d'Émèse et du culte qui lui était attaché a pu être clairement souligné par un Franz Cumont : « A la vérité, on peut se demander si les historiens romains, très hostiles à l'étranger qui prétendait faire dominer partout les usages de sa patrie, n'ont pas en partie dénaturé ou méconnu la réalité des faits. La tentative d'Héliogabale pour faire reconnaître son dieu comme le Dieu suprême... fut sans doute trop violente, maladroite et prématurée ; mais elle répondait aux aspirations du temps et l'on doit se souvenir que, non seulement à Rome mais dans tout l'empire, des colonies et des troupes syriennes pouvaient servir d'appui à la politique impériale » (2).

Citons, après cela, un ouvrage particulièrement utile : celui d'Henri Paul Eydoux : *Monuments et trésors de la Gaule. Les récentes découvertes archéologiques* (3). L'archéologie de notre sol est des plus riches. Chaque jour en sortent de nouvelles découvertes. Hélas, bien souvent il s'agit de trouvailles fortuites, et les mains d'amateurs dispersent et détruisent les indices que le spécialiste, alerté à temps, aurait pu interpréter — et laissant perdre des objets d'une fragilité effrayante mais que les techniques modernes auraient permis de recueillir intégralement. M. Eydoux, dans son ouvrage, expose quelques-unes des plus admirables découvertes qui, grâce à l'activité des fouilleurs officiels, ont été faites en France et dont certaines sont très récentes. Le livre est préfacé par M. Jérôme Carcopino, qui rappelle comment ces découvertes illustrent la succession de civilisations qui vécurent sur notre sol depuis la fin de la préhistoire (VIe siècle avant notre ère) jusqu'aux invasions barbares, c'est-à-dire mille ans après.

Il s'ouvre sur la plus admirable de ces trouvailles : celle du trésor de Vix, vieux de vingt-cinq siècles, avec un lourd diadème d'or

(1) Cf. Maurice BESNIER, dans l'*Histoire... publiée sous la direction de G. Glotz, Histoire Romaine*, t. IV, Ire partie : *L'Empire romain de l'avènement des Sévères au Concile de Nicée*, p. 84.

(2) Franz CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929, p. 106.

(3) Plon, collection « D'un monde à l'autre ».

qui parait la défunte, un char à quatre roues — véhicule processionnel qui fut bâché d'une toile aux couleurs vives —, et surtout cet admirable cratère de bronze aussi haut qu'un homme, masse de 200 kilos mais dont le galbe donne une telle impression de légèreté !, bref : le plus grand et le plus somptueux des vases grecs, et même de tous les récipients que l'antiquité nous ait légués. Voici, ensuite, Entremont, capitale de la confédération gauloise des Salyens, dont les vestiges, encore incomplètement explorés du fait que des terrains militaires en recouvrent une partie, se cachent sur une colline abrupte au nord d'Aix-en-Provence. Ces Salyens harcelaient les Grecs fondateurs de Marseille : en 123 avant notre ère, le consul Caïus Sextius Calvinus attaqua cette cité — dont le renom était parvenu jusqu'à Diodore de Sicile — et la prit d'assaut ; il en rasa les édifices et en brisa les dieux. L'année d'après, Sextius Calvinus créait, au pied d'Entremont, la première cité romaine de Gaule : Aquae Sextiae Saluviorum, qui est devenue Aix-en-Provence. Cet établissement marquait la mainmise des Romains dans le sud de nôtre pays et le déclin des Grecs qui s'y étaient établis auparavant. Les fouilles d'Entremont ont révélé des statues plus ou moins brisées et aussi d'assez nombreux crânes qui témoignent avec précision d'un étrange culte des têtes coupées.

De Provence, on remonte vers Lutèce et ses thermes, que des travaux récents, éclairant la primitive histoire de Paris, ont remarquablement dégagés. Puis c'est, dans le Nord, le mystérieux édifice de Bavai au plan majestueux. Un des chapitres les plus attachants de cet ouvrage nous conte ensuite comment, partant du texte d'une des plus célèbres Chansons de Geste, celle de Girart de Roussillon, M. René Louis fut amené à découvrir, près de Vézelay, un établissement gallo-romain : les thermes des Fontaines-Salées, et cela parce que, dans la Chanson, est décrite la bataille de Vaubeton et qu'il y est dit que Girart aurait assisté à ce combat en se tenant auprès d'un bloc de marbre « un perron du temps ancien, un perron du vieux Devin qui eut jadis un château sur la rivière » ! Ce n'était pas un mythe que cachaient ces allusions puisque M. René Louis put trouver, d'abord ce « perron », et découvrit ensuite que le vieux château de la légende représentait, en réalité, des thermes établis sur des sources sacrées ; puisque l'on trouva aussi dans les mêmes parages une nécropole celtique à incinération ; puisqu'enfin, en 1942, furent dégagés un grand temple consacré à la divinité locale et même les cuvelages de bois destinés à puiser l'eau sacrée !

La découverte des théâtres antiques de Lyon, aujourd'hui admirablement dégagés, comme le montrent des clichés fort éloquents, permet à M. Eydoux de nous évoquer l'ancienne cité de la colline de Fourvière, fondée il y a juste deux mille ans, et dont la puissante beauté s'atteste d'un seul détail : quelques débris retrouvés d'un autre édifice : le Capitole, dont les colonnes auraient eu 2 mètres de diamètre et de 18 à 20 mètres de haut. Voici encore les fouilles de Glanum, près de Saint-Rémy de Provence, où, sur une cité Salyenne, les Phocéens vinrent s'établir

quelques siècles avant notre ère et qui fut éphémèrement une cité grecque aux constructions somptueuses. Voici encore, entre l'étang de Berre et le golfe de Fôs, l'oppidum de Saint-Blaise, avec les restes d'une forteresse grecque remarquablement bâtie ; avec des vestiges d'un foyer de sacrifices ; avec des tessons de céramique rhodienne datant de sept siècles avant notre ère et illustrant de façon étonnante la légende d'Hercule traversant la Crau et fondant les villes d'Hérakléa (saint Gilles?) et de Rhodanousia (Trinquetaille?). De défenses comparables à celles de Saint-Blaise, on n'en retrouve guère qu'en Sicile, à Sélinonte et à Syracuse. Toujours dans cette Provence, voici les gigantesques magasins souterrains — les cryptoportiques — d'Arles, qui, avec l'installation des Romains dans cette contrée, supplanta Marseille. Voici encore, près de Fontvielle et du moulin de Daudet, un étrange édifice, une « usine-pilote » gallo-romaine : la meunerie hydraulique de Barbegal qui atteste l'extraordinaire sens mécanique de nos ancêtres. Enfin, au pied des Pyrénées, dans le Nébouzan, visitons près de Saint-Gaudens les vestiges d'une grande villa romaine pourvue, entre autres, d'un admirable nymphée qui reproduisait en moins riche celui de la villa de l'empereur Hadrien à Tivoli. Quel fut le maître fastueux de ce domaine, dont les restes se voient près de Montmaurin?

Le volume que nous offre M. Eydoux est aussi passionnant qu'un roman policier ; mais il est en même temps d'une précision qui en fait, même pour le touriste, un guide indispensable. Souhaitons que l'auteur, qui songe à consacrer un second volume à d'autres grands sites — Alise-Sainte-Reine, Vaison-la-Romaine, etc. — réalise promptement son projet !

Il faut mentionner aussi, dans cette chronique, le livre de M. Henry Corbin, *l'Imagination créatrice dans le Soufisme d'Ibn Arabi* (1), qui ouvre au lecteur un des univers les plus attachants de la mystiques orientale. Ibn Arabi était né en Espagne, à Murcie, en 1165. Il put, à Cordoue, visiter le grand Averroès. Il le revit une seconde fois ; en extase, il est vrai. Il ressentit une troisième fois la présece spirituelle de ce maître lorsque les restes d'Averroès défunt furent ramenés à Cordoue en 1198. De 1200 à 1223, Ibn Arabi quitta son Espagne natale pour parcourir le Proche-Orient avant de se fixer à Damas où il mourut en 1240. C'est dans cet Orient qu'Ibn Arabi rencontra la mystique de l'Iran que figura pour lui, dès le début, l'hospitalité qu'il reçut à la Mecque dans la famille d'un cheikh, originaire d'Ispahan, et dont la fille, joignant une extraordinaire beauté à une sagesse spirituelle remarquable, devint, pour Ibn Arabi, ce que Béatrice fut pour Dante : la figure de la Sagesse Éternelle. C'est ensuite en 1204, à Mossoul, qu'Ibn Arabi devait recevoir du maître Soufi, Ali Ibn Shami — qui, lui-même aurait tenu son investiture de la personne mythique du Khezr — le manteau symbolique du soufisme. Existence admirablement spirituelle que celle que jalonnent de telles étapes dont nous ne rappelons que les premières ! Et cette biographie

(1) Flammarion.

lumineuse n'est encore que l'introduction de l'ouvrage dont le corps — qu'il faudrait méditer et analyser — expose les traits les plus profonds de l'enseignement d'Ibn Arabi avec, pour finir, l'évocation du pèlerinage autour d'une Ka'aba mystique contemplée en imagination, pèlerinage au cours duquel émerge soudain de la nuit, de l'esprit, la figure féminine qui fut pour Ibn Arabi la manifestation terrestre de la *Sophia æterna.*

Descendons de ces hauteurs vers des mondes plus rudimentaires. Henri Lhote nous conduit *A la découverte des fresques du Tassili* (1). Avec 76 remarquables reproductions en noir et trois belles planches en couleurs, l'ouvrage nous donne l'essentiel des remarquables peintures dont une exposition récente a fait connaître les copies. Le texte dans lequel s'insère cette illustration, précis mais sans prétention, nous conte la recherche obstinée qui fit découvrir ces vestiges. Leurs origines restent mystérieuses, mais ils constituent déjà l'une des plus étonnantes découvertes de l'archéologie moderne.

Voici, pour finir, de Jean Chapelle, *Nomades noirs du Sahara* (2). Quelques-uns des ouvrages qu'écrivirent patiemment les voyageurs qui pénétrèrent l'Afrique encore vierge au siècle passé sont devenus classiques, aujourd'hui, par la qualité humaine exceptionnelle des observations qu'ils contiennent ; du fait, aussi, d'un certain don de voir et de peindre. L'ouvrage de M. Chapelle offre ces mêmes qualités : je ne sais dans quelle mesure les lecteurs actuels y seront sensibles. Mais, sans doute, d'ici un siècle, son livre sera devenu, pour l'ethnologue, un de ces classiques. Le peuple qu'il présente est celui des Toubou, dont les principaux groupes — Tédas dans le nord et Daras dans le sud — occupent l'aire immense qui va de l'oasis de Koufra (au cœur du désert lybique) jusqu'à l'ouest du lac Tchad, et de l'erg de Mourzouk (aux confins sud du Fezzan) jusqu'au Ouadaï et au Darfour. Le cœur de ce territoire est donc le massif du Tibesti. C'est là que voyagent, infatigablement, ces quelque deux cent mille nomades. D'admirables clichés nous suggèrent ces contrés et ces hommes. Le physique des Toubous est marqué par l'alliance d'une peau noire avec des traits nettement europoïdes, ce qui a permis de les comparer à certains Éthiopiens, dont divers traits de caractère et de mœurs les feraient plus encore rapprocher, bien qu'aucun lien historique ou ethnologique n'existe apparemment entre ces deux peuples.

Les Toubous sont vraiment les héros du désert par les raids qu'ils savent accomplir avec des provisions insignifiantes. Ont-ils un passé? — M. Chapelle a recueilli, sur l'histoire ancienne et médiévale de ces régions, toute ce que l'archéologie, les auteurs anciens, les textes arabes permettent d'entrevoir, et cela ne manque pas de pittoresque. L'auteur nous donne ensuite un tableau extrêmement précis des différentes populations Toubou réparties dans l'aire immense que l'on a mentionnée. Puis il traite de leur

(1) Arthaud.
(2) Plon, collection « Recherches en Sciences humaines ».

vie et de leurs mœurs : exploitation du terrible milieu saharien par l'élevage, la cueillette, l'exploitation occasionnelle de jardins et de palmeraies, la chasse, l'artisanat, les caravanes. La vie domestique est analysée minutieusement : chaque trait s'appuie sur des faits vivants. Voici encore les coutumes qui marquent l'existence à ses grands âges, de la naissance à la mort, l'organisation sociale et les pauvres croyances religieuses de ce peuple caché. Pas un mot qui ait été écrit à la hâte ! Pas un fait qui ne semble minutieusement observé ! Citons, parmi les pages les plus belles, le chapitre intitulé « En pays Toubou », dont l'art fait de ce livre une œuvre littéraire en même temps qu'un document humain de premier ordre. Voici l'arrivée, en pleine nuit, vers un campement Toubou : les bruits seuls attestent la vie somnolente dans cette obscurité. Puis c'est l'approche du jour, et ses premières occupations qu'illustre ce portrait d'une jeune femme occupée à traire dans le froid du matin : « Dans son animation, elle est belle quoiqu'un peu sèche, avec ses larges épaules, sa taille mince, ses hanches pleines, ses genoux fins et nus. Sa chevelure à l'égyptienne est ornée d'une plaque d'argent, son cou, d'un collier d'ambre. Ses chevillères et ses bracelets tranchent sur sa peau noire. Auprès de la tente voisine, et plus loin, auprès de deux autres tentes, d'autres femmes s'affairent de même. Les voix d'une aigre dispute nous parviennent. »

Les 400 pages de ce volume sont de pareille veine : on le lit avec passion.

JEAN DORESSE.

Authentique Provence, insolite Italie

Je ne chicanerai quelque peu Jean-Paul Clébert que sur son titre, pour son dernier livre : *Provence insolite* (1). Sans doute convenait-il de rester fidèle à un adjectif d'heureuse mémoire, et plus encore à une attitude en face de la vie, une façon de rejeter tout préjugé, toute idée reçue. C'est pourquoi sa Provence est d'une authenticité absolue. Est-ce là l'insolite? Peut-être, si l'on songe aux amateurs de théâtre lyrique ou aux lecteurs attardés des *Lettres de mon moulin*, ces tartarinades sentimentales qui sentent tellement le fabriqué qu'on les donne dans les écoles pour l'exemple même du naturel. Preuve que !...

Il existe sur la Provence une littérature de clins d'œil, d'enthousiasmes touristiques. Mais la vraie Provence est dure et brûlée, lignes fortes et soleil sans pardon, Cézanne et Van Gogh. Où la retrouver? Chez Paul Arène parfois (contre Daudet), dans l'admirable *Bête du Vaccarès*, de d'Arbaud, chez Alexandre Arnoux, dont le meilleur ouvrage sur ce sujet demeure, je crois, *Haute-Provence*, dans *Manosque-des-plateaux* et *Présentation de Pan* et *Solitude de la pitié*, de Giono, dans les derniers chapitres du *Colombier de Puyvert*, d'Audisio, chez Jean Proal aussi. Et désormais chez Jean-Paul Clébert.

Car ce dernier venu — et venu de Paris l'insolite — apporte ce qui semble toujours nouveau, toujours renouvelé, le témoignage d'un art fondé sur le seul souci de voir et d'exprimer. Et Clébert a vu ce qui est à la fois le plus lumineux et le plus obscur, le réel difficile à saisir, et il l'exprime sans recherches poétiques, sans appel aux cavaleries mythologiques, avec un nombre limité de comparaisons. Qu'il s'agisse de la terre ou des hommes, il les dit tels qu'ils sont vraiment, avec leur pleine densité, leur signification immédiate, qui est aussi l'éternelle, si l'on veut. Il y a là de sa part une intuition subtile, un travail de voyant. Ouvrant ce livre pour y trouver du pittoresque, on y découvre dès les premières pages une profondeur naturelle, rendue vivante par une rare transparence de ton, de style. De telle sorte que cet « univers hors du monde » dont parle Clébert en décrivant le pays du Lubéron, où il vit aujourd'hui, devient bientôt le seul qui nous intéresse, qui possède pour nous le poids de la réalité. Le pittoresque ensuite ne manque pas — l'insolite, dirait l'auteur — mais il paraît surgir du cœur même de ce mystère. Je suis obligé d'évoquer Ramuz — c'est

(1) Bernard Grasset, éditeur.

pour moi le plus grand éloge — pour situer le niveau d'une telle réussite, qui tient en définitive au plus évident amour de l'homme et de la terre. L'amour du monde !

Quant aux photographies de Georges Glasberg illustrant cet album, elles soulignent également cette valeur de tout ce qui existe : êtres, objets ou nature. Elles disent le destin d'un pays et de ceux qui l'habitent.

Dans un ouvrage de Maurice Pezet : *Durance et Lubéron* (1), nous parcourons ce pays suivant un itinéraire précis, et sans qu'aucun détail soit oublié de tout ce qui concerne l'archéologie ou l'histoire locale. C'est là un récit de voyage parfois un peu apprêté, qui sent alors sa société savante ; mais le guide est fort bien informé. Et s'il arrive que ses paraphrases soient attendues, ses images un peu scolaires, nous le lui pardonnons à cause des renseignements qu'il nous fournit et de tout l'inconnu qu'il nous signale. Il a vraiment « ratissé » la région, et ceux qui aiment ce coin de terre et désirent, le visitant à nouveau, n'en rien perdre, ne négliger aucune pierre, auront intérêt à recourir à ce texte, qu'illustrent aussi de bonnes et nombreuses photographies. La richesse de cette terre est à la fois secrète et inépuisable. S'y replonger nourrit l'esprit et dilate le cœur. Et je sais un gré infini à Maurice Pezet, malgré mes amicales critiques, d'attirer sur elle l'attention de ceux qui préfèrent la rigoureuse clarté de cette Provence intérieure aux cartes postales en couleurs de la Côte d'azur.



Aimez-vous cependant l'insolite à l'état pur, le contre-pied presque systématique des idées reçues, c'est l'Italie qui en fait les frais dans un récent ouvrage de Jean-François Revel : *Pour l'Italie* (2). Diable ! se demande-t-on, quel livre Jean-François Revel pourrait-il écrire sur la France, s'il était Italien? confondrait-il le peuple le plus spirituel de la terre avec M. Homais, dont il tient la gageure de prononcer l'éloge? Mais n'anticipons pas. Je lui reprocherais plutôt le décousu de son livre. Que n'a-t-il ordonné ses notes? On verrait que son réquisitoire s'adresse en fait à tout l'Occident, et certaines de ses critiques — des plus justes, par exemple contre la peinture italienne de la Renaissance — porteraient davantage. Et sans doute sommes-nous d'accord avec lui sur d'innombrables points. Mais ne s'agit-il pas du siècle, plutôt que de la seule Italie? Il semble parfois qu'elle serve à Revel de bouc émissaire, dans une querelle aisément généralisable. C'est la paille et la poutre.

Suis-je bon juge? C'est que le livre est long, en définitive. La dernière partie contient bien des redites, et l'auteur visiblement s'essouffle. Mais les cent premières pages sont excellentes et appellent une scrupuleuse réflexion sur nous-mêmes, d'abord.

CHRISTIAN CAPRIER.

(1) Les Horizons de France.
(2) René Julliard, éditeur.

LOIN DES FOULES

RÉTROSPECTIVE « SIC »

« *Le Soleil est dans l'escalier* », telle était l'affiche qui attirait l'œil du passant parisien le 25 janvier dernier à la librairie « *Le Soleil dans la tête* », 10, rue de Vaugirard. Contradiction, débat ouvert? Que non, Jean-Jacques Lévêque organisait une exposition rétrospective présentant les activités et l'œuvre du poète Pierre Albert-Birot, et cette grande pancarte qui se balançait dans la vitrine n'était que l'invitation au voyage.

Dans le coin « galerie » de la boutique, le visiteur non prévenu était surpris de ne point voir de tableaux accrochés, mais de grands panneaux sur lesquels une masse de documents l'attendait : tour d'horizon à peu près complet de la vie littéraire de Pierre Albert-Birot. P. A.-B. (1) animateur ! a priori on peut trouver cela paradoxal, lui que l'on représente — et il contribue à entretenir cette légende — comme un sauvage, un solitaire, le voici animateur.

Le premier panneau nous le montre en 1913-1914, cherchant, désirant construire. Le démon de la plume, le goût de batailler pour défendre ses idées, et c'est à la création d'une revue que nous allons assister peu à peu. Une revue constructive, — *pas une entreprise de démolition* a écrit Pab quelque part (2) — active, défendant un esprit neuf, marchant à l'avant-garde de son temps. Pab étudie quelques projets de couverture pour présenter sa revue, qui doit être un plaisir des yeux et de l'esprit. Sera-t-ce un très beau dessin à l'encre de Chine, un arbre aux profondes racines et aux branches rayonnantes? Sera-t-il rouge, ou noir? Et le titre, pour marquer la volonté de vivre dans le présent, sera-t-il « 1915 »? Non, finalement le poète grave un bois avec ces simples lettres : « SIC », un OUI joyeux et explosif, qui voudra dire aussi Sons-Idées-Couleurs, tout cela enfermé dans une sorte de F stylisé, qui sera la Forme. Voilà bien tout un programme. Au départ, pas de collaborateurs, bien sûr, n'oublions pas que Pab est un isolé, mais du vouloir à la brassée. Une petite affiche très sage : « *SIC vient de paraître* », un des prospectus que l'on distribuait : « *SIC est un journal de combat, combat non de polémistes mais d'artistes* », et maintenant, vogue la galère, la revue a pris le départ.

L'appel a été entendu. Le premier numéro disait : « *Notre volonté : agir, regarder, voir, entendre, chercher et vous emmener avec nous* »; les documents suivants nous prouvent que c'est bien là ce qu'on attendait. Les demandes de spécimen arrivent du front

(1) P. A.-B, ou Pab, c'est bien sûr Pierre Albert-Birot !

(2) « Vie et naissance de SIC » Les Lettres Nouvelles nº 7. Septembre 1953.

(Nous sommes en pleine guerre), les abonnements pleuvent. Jean Paulhan, aux armées, envoie 5 francs 50, Ozenfant se plaint d'un retard — « *la visite régulière de SIC me faisait plaisir* » —, Fels est enthousiasmé par les « *poèmes ardents et luxuriants comme une forêt équatoriale* ». Le jeune médecin-auxiliaire Aragon, très heureux de collaborer à la revue, soigne ses articles qui sont calligraphiés ; il les envoie avec force recommandations, prouvant ainsi combien la chose écrite est sacrée pour lui. « *J'ai cru que la guerre était finie hier en ouvrant SIC* », ainsi s'exprime P. Drieu La Rochelle, et toujours un peu précieux il ajoute « *un dieu bienfaisant m'ayant fait quelque loisir, j'ai pu travailler à mon aise* ».

Dès le quatrième numéro, Apollinaire qui flaire le neuf est là, et il explose : « *Avez-vous vu l'* Œuvre *qui m'engueule à cause de SIC, mais je me fiche bien de ce sale canard.* »

Ici un petit panneau bien émouvant : les manuscrits de quelques poèmes d'Apollinaire, et en particulier sur une misérable feuille fripée de papier écolier « *Il pleut* », il pleut tout rouge d'ailleurs, et je plains le typographe Rirachowsky qui dut déchiffrer cette encre et cette écriture si peu lisibles ! Il passa la nuit à composer ce chef-d'œuvre typographique. A côté, un certain Raimon Rajky, espérant tout de « *la tendresse* [de SIC] *pour les jeunes* », envoie quelques poèmes qu'il « *travaille avec courage* », un Rajky bien inquiet, « *il est bien téméraire à moi cher maître de vous envoyer ces poèmes qui peut-être ne valent rien* », mais comme Pab est intéressé, qu'il accepte les poèmes, l'inconnu décide d'écrire alors sous son véritable nom : Raymond Radiguet. Oui, c'est dans SIC qu'il fit ses premiers pas littéraires. Il se voulait alors seulement poète, affirmant même que c'était ce qu'il y avait de mieux, et frais émoulu de ses études philologiques, il ajoute, puisque « *poète = créateur* ».

Pab avait réussi à faire vivre sa revue, les numéros avaient vu s'accroître le nombre des collaborateurs. Il eut une autre idée, celle de demander à Apollinaire une pièce, une pièce conforme à l'Esprit Nouveau. Nous connaissons tous « *les Mamelles de Tirésias* », une création dans la joie. D'abord il faut une salle, ce sera le Conservatoire de Renée Maubel que Yeta Daesslé obtint, « *après un peu de rouspétances de la chère Mme Maubel* » écrit-elle. Le programme est affiché. Il valait un franc, et était obligatoire, mais les invitations, elles, étaient gratuites. Francis Poulenc « *compositeur futuriste* », Reverdy, Jacques Doucet, Cendrars, demandent des places, ou le texte de la pièce. Voici encore une lettre d'Apollinaire, écrite *quatre* jours avant la première représentation. Il réclame des places mais la fin de sa lettre laisse rêveur : « *Le prologue ne sera pas définitif avant demain!* » On comprend mieux le « ouf ! » poussé par Marcel Herrand, le soir de ce mémorable 27 juin 1917 : « *Malgré le manque de répétitions et quelques hésitations, cela a mieux marché que je l'aurais cru* », et l'on ne peut s'empêcher de songer à la fin du « *poème anecdotique* » que Pab adresse à Apollinaire à cette occasion : « *Et j'avais très chaud — Tandis qu'on levait le rideau — Sur le plein feu de votre premier drame.* » Ce fut un des grands moments exaltants de

SIC, et nous vivons, grâce à cette rétrospective, dans les coulisses mêmes du drame.

Le dernier panneau consacré à SIC est lourd de matière. Apollinaire meurt, et SIC a l'idée de faire un numéro d'hommage au poète. Bien sûr on nous présente ici des lettres : Louis de Gonzague-Frick qui se dit heureux de pouvoir « *célébrer l'admirable poésie de son plus vieux camarade* », Jules Romains, André Billy, Jean Royère, Roger Allard — un des premiers défenseurs du cubisme — Cendrars (« *Vous avez eu là une bonne idée* »), Louise Faure-Favier, Picabia, Tzara « *terrassé par la douleur* ». A côté, quelques poèmes : la grande écriture droite et violette de Salmon ; une « *Oraison funèbre* » lyrique et sensible d'Aragon ; l'étoile de Cocteau, c'est dans le poème qu'on la trouve : « *La goutte d'encre étoilait le poème* », cette goutte qui « *tremblait dangereusement* » au bout de la plume de Guillaume. Voilà encore la prose lyrique de Roch Grey, qui inaugure ainsi une longue collaboration à SIC.

On abandonne avec un peu de regret cette première partie de l'exposition et c'est dix années que l'on franchit : SIC a vécu quatre ans, « *une revue de combat doit mourir jeune* », a dit Pab. Il continue à écrire, mais il déborde d'activité, et c'est vers le théâtre qu'il se tourne. Voilà au passage un bien charmant panneau où l'on voit (1924) quelques photographies des marionnettes à fils de Gad et de Soupault jouant le « *Petit Poucet* » revu par Pab. Mais cette expérience ne lui suffit pas, et en 1929, il fonde « *Le Plateau* », théâtre de recherches dramatiques « *en dehors de toutes préoccupations commerciales* », où seront représentées non pas des pièces, mais des études. Tout cela nous est restitué par des programmes, véritables petites revues d'art dramatique qui vivaient par miracle — comme le théâtre d'ailleurs — par quelques photographies aussi, particulièrement intéressantes et qui parlent. Pab, avec SIC souhaitait le plaisir des yeux, c'est toujours un de ses objectifs, et bien que souvent réalisés avec des moyens de fortune, nous voyons les beaux costumes utilisés pour « *le Mystère d'Adam* », « *Banlieue* », « *Matoum et Tévibar* » et surtout « *Barbe-Bleue* ». Ce n'est pas sans émotion que Roger Roussot, un des principaux acteurs du Plateau, revécut toute l'aventure, le jour du vernissage de cette exposition. Chaque petit détail exposé était pour lui source d'un long commentaire où passait toute la fougue d'il y a trente ans. Il suffisait de l'écouter, de le voir pour comprendre ce que ce théâtre représenta pour l'équipe qu'ils formaient. Le Plateau dura un éphémère printemps, de pareilles recherches coûtent trop cher, mais l'impression qu'il laisse au visiteur n'en est pas moins forte. Cette soif de nouveauté qui hante Pab, on sent qu'il l'a satisfaite une fois encore.

Quoiqu'il fasse cependant, Pab demeure pour le public l'auteur de *Grabinoulor*. Et pourtant, il est aussi celui de « *la Joie des sept couleurs* » et des « *Poèmes a l'Autre Moi* ». En 1933, cet éditeur de grande envergure qu'était Denoël, lança une collection qu'il voulait de haute classe : « Loin des Foules ». Le premier volume était consacré aux œuvres de Guichardin ; le deuxième fut *Grabinoulor*. Voici quelques lettres qui saluent

amicalement l'entreprise : Louis Jouvet, Charles-Albert Cingria, Jean Paulhan, Louis-Ferdinand Céline, qui venait de voir publier son « *Voyage au bout de la nuit* » et qui remercie en ces termes : « *Je pressens du Montaigne dans ces pages. C'est peut-être grâce à vous que les vacances vont être agréables. Quelle gratitude alors.* »

Les critiques favorables affluent. Parmi les coupures de journaux exposées, relevons les noms de Noël B. de la Mort, un des plus enthousiastes, Gonzague Truc, Max Jacob, et Gabriel Marcel qui a eu l'intuition de la vraie portée de l'œuvre : « *Nous sommes en présence d'un tempérament exceptionnel et d'ailleurs indisciplinable... l'absurdité, pourvu qu'elle dépasse toute limite assignable tend à coïncider avec la poésie elle-même.* » (L'*Europe Nouvelle* du 15 juillet 1933.)

Apothéose finale et qui s'imposait : Voici le poète sous les lauriers ; une photographie nous le montre réuni à ses amis. Ils sont installés autour d'une table plantureuse, abondamment servie à la Normande : Pab vient d'obtenir pour *Grabinoulor*, le prix Cazes, attribué pour la première fois, en 1933.

Bien sûr nous n'avons pas tout vu dans cette promenade trop rapide. Il a fallu laisser de grands plans d'ombre. C'est dommage, car tout méritait que l'on en parle. Suivons encore un peu notre flâneur. Il peut s'arrêter devant quelques vitrines : Voici la première épreuve des « *Mamelles de Tirésias* », corrigée par Apollinaire, le plan du théâtre Maubel (Construit par Auguste Perret) avec toutes les places retenues pour la représentation, quelques beaux essais typographiques de Pab et une preuve supplémentaire, s'il en est besoin, de cette infinie activité : toute la série des livres de poèmes, imprimés par l'auteur. En ouvrant la porte qui va le rejeter dans le vaste monde, au cœur des foules, ce promeneur que j'ai été, et que vous auriez pu être, lecteur, se laisse prendre par un ultime poème-pancarte de Pierre Albert-Birot : « *ÉCOUTEZ DITES OUI et vous ferez et vous ferez du soleil C'EST VRAI VOICI MA MAIN OUI.* »

ARLETTE LAFONT.

Le Théâtre des Nations

Les représentations de l'Old Vic au Théâtre des Nations méritent certainement une place à part. Ici, une cour est une cour, avec des grands de ce monde qui ne sont pas des comédiens déguisés en seigneurs. Les défilés ne font jamais penser au carnaval : le metteur en scène est un maître des cérémonies ayant autant de science que de goût. Décors et costumes font de chaque spectacle une fresque animée. On n'oubliera pas, dans *Henri VIII*, les adieux de lord Buckingham et son départ dans la nuit vers l'échafaud, ni la Chambre du Conseil où la reine demande justice, beau tableau de la Renaissance italienne. De même, les éclairages de *Hamlet* sont d'un poète. Enfin il faudrait longuement parler des comédiens. On retiendra M. Harry Andrews dans Henri VIII qui rappelle notre François I[er] : par sa seule présence sur la scène, il relance et vivifie une action que menace bien souvent la monotonie d'une chronique dialoguée. Quant à M. John Neville, la grâce est dans son corps comme dans sa voix : son Hamlet est vraiment un ange égaré dans une forme humaine.

Les mises en scène sont ici un commentaire scrupuleux et presque mot à mot des textes. On s'étonne alors d'erreurs si manifestement voulues. Prenons dans *Henri VIII* l'acte III qui tourne autour de la conversion de Wolsey : le cardinal est démasqué, il perd tout, honneurs, fortune, pouvoir ; et voici que brusquement ses yeux s'ouvrent à une autre lumière : « Je n'ai jamais été aussi réellement heureux... je me connais maintenant moi-même, je sens au dedans de moi-même une dignité supérieure à toutes les dignités de la terre... » L'homme qui s'écrie : « Adieu, mes espérances de la cour ! mes espérances habitent le ciel ! » cet homme-là n'est pas le vieillard croulant que nous montre M. John Gielgud : c'est un héros, c'est un vainqueur ! Dans *Hamlet*, le spectre est vraiment un vivant parmi les vivants, la voix même est trop proche pour venir d'outre-tombe. Et surtout, pourquoi ces costumes de l'ère victorienne? pourquoi supprimer systématiquement tout ce qui évoquerait le climat barbare de l'histoire? Le personnage du roi criminel est fâcheusement embourgeoisé et bien des détails, ne serait-ce que la façon d'assassiner, deviennent étranges. Mais le plus gênant n'est pas encore là. A l'Old Vic on abuse des baisers plus cinématographiques que shakespeariens. Dans *Henri VIII*, à la fin du premier acte, celui que le roi applique sur les lèvres d'Anne Boleyn est certainement prématuré : si Shakespeare a voulu montrer dans cette jeune fille un je ne sais quoi d'équivoque, une innocence déjà tourmentée par l'ambition, il n'a sûrement pas voulu qu'elle apparaisse au second acte en grande coquette affectant d'ignorer les

sentiments du roi. Dans *Hamlet* au cours de l'entretien entre le fils et la mère, le jeu de scène pesamment silencieux qui réduit le mystère d'Hamlet à un banal complexe d'Œdipe est tout à fait hors-texte. Si l'amour filial vise la mère et non le père, l'explication est trop surajoutée pour pénétrer l'action ; elle ne relève plus de la mise en scène de la tragédie mais de la littérature sur le héros qui lui donne son nom.

Les représentations du Théâtre royal de Stockholm et du Théâtre d'Art de Moscou nous rappellent les leçons de Lugné-Poe et de Pitoëff : le style réaliste qu'exige la mise en scène de certaines œuvres n'introduit pas nécessairement en art un idéal photographique : ce n'est point par l'accumulation des objets mais par leur choix que ces grands interprètes d'Ibsen et de Tchékov recréaient le modeste logement du photographe petit-bourgeois Ekdal ou le salon 1900 des « trois sœurs ». Il est évident qu'une esthétique constructiviste ou expressionniste ou surréaliste irant ici à contre-sens : mais une chaise de Van Gogh est bien une chose réelle et pourtant ce n'est pas une chose copiée. Il faut, certes, admirer la perfection partout où elle éclate, même dans le roulement du tonnerre au second acte des *Trois sœurs;* qui ne croirait alors que la pluie tombe vraiment dans la rue? Ce n'est tout de même pas pour cela que le Théâtre d'art de Moscou mérite son nom ; le trompe-l'œil n'est jamais qu'amusante illusion, qu'elle trompe l'œil qui voit ou l'œil qui écoute.

Une imitation trop fidèle n'est d'ailleurs pas sans risques. Le bric-à-brac de l'atelier d'Ekdal minutieusement étudié par M. Alf Sjoberg, les tableaux d'intérieur de M. Victor Stanitzyne surtout sont des chefs-d'œuvre en leur genre ; mais, aujourd'hui, notre œil ne peut plus supporter ces coins de nature, à la manière de Jean-François Millet, comme au second acte de *la Cerisaie*, du moins jusqu'au moment où le crépuscule éteint les couleurs. Ce dernier moment est particulièrement significatif : les âmes semblent alors retrouver leur quatrième dimension à mesure que le corps et les choses perdent leur précision stéréoscopique. C'est que tout se tient dans ces représentations que régit une pensée trop consciente pour ne pas leur imposer une unité esthétique : le réalisme du décorateur est, ici et là, en accord avec le style du jeu. La re-création du personnage par le comédien est, elle aussi, soumise au préjugé de l'imitation : or, partout, l'imitation triomphe aux dépens de l'inimitable. C'est sans doute pourquoi, dans la représentation suédoise du *Canard sauvage*, un dessin trop rigoureusement exact ne nous montre du vieil Ekdal que ce qu'il est aujourd'hui, un vieillard à demi gâteux, sans laisser deviner ce qu'il n'est plus, l'homme des montagnes et des forêts, héros d'une tragédie dérisoire où le destin est une façon théâtrale de nommer les louches combinaisons d'un négociant. Sans doute est-ce encore cette extériorisation trop minutieuse qui a presque constamment substitué la perfection formelle à l'émotion poétique dans *la Cerisaie*, une fois mise à part l'image finale de la maison vide, volets fermés et troués de cœurs, lorsque le vieux serviteur vient achever sa vie

ou plutôt achever sa mort, abandonné comme un meuble sans usage.

L'esthétique naturaliste favorise certaines compositions : on n'oubliera pas le docteur du *Canard sauvage*, le haut-de-forme sur l'oreille, juste assez bohème et assez philosphe pour être le moraliste de la pièce sans en avoir l'air. A notre sens la grande réussite des Russes dans *les Trois sœurs* et *Oncle Vania* est d'avoir sauvé la réalité des âmes malgré le réalisme qui inspire la mise en scène.

Il y a dans les œuvres de Tchékov le thème de « la vie nouvelle », qui, parfois, comme à la fin d'*Oncle Vania*, évoque un au-delà de ce monde, qui, bien souvent, exprime l'attente d'une humanité meilleure. Il faut féliciter les acteurs de l'U.R.S.S. de n'avoir cédé qu'une seule fois à la tentation... au troisième acte de *la Cerisaie*, le fils des serfs joue sa joie d'être maintenant le successeur des maîtres en orateur de réunion publique ; le rêve du nouveau riche se réalise en une mimique révolutionnaire. Un simple détail : le jeu de scène prévu dans le texte est que « Lopakhine pousse par mégarde un guéridon et manque de renverser un candélabre » : or le comédien saisit le candélabre et le jette violemment à terre où il se casse... On saisit la nuance et l'intention. Une fois mis à part ce très court métrage idéologique, il faut dire la scrupuleuse fidélité de l'interprétation à l'esprit comme à la lettre de Tchékov. C'est sans doute même cette probité qui explique le jeu si curieux de certaines scènes d'*Oncle Vania* : attitudes, mimiques, gestes, tout rappelait la manière de jouer de l'époque dont les personnages portent les costumes ; cette discrète parodie est certainement voulue : ne serait-ce pas dans le cas de scènes où l'action exprime une morale et une immoralité, une sensibilité et une mauvaise foi qui, comme les costumes, sont d'époque ou du moins sont jugés tels? Astrov « barre la route » lorsque Elena veut sortir ; « il lui prend la main et jette un regard autour de lui », « avec passion », « il lui baise la main », « il lui prend la taille et l'embrasse », « à ce moment entre Voinitzki avec un bouquet de roses, et s'arrête près de la porte », « elle appuie sa tête contre la poitrine d'Astrov », « elle essaie de se dégager... » Pourquoi, en effet, ne pas laisser leur date à ces jeux de l'amour et de l'honneur?

On dit parfois qu'il faut laisser sa part à l'imagination du spectateur, que les images venues de la scène doivent se prolonger en rêverie. Dans le théâtre de Tchékov, ce que le *régisseur* doit d'abord libérer, c'est l'imagination du personnage : c'est lui qui rêve et sa rêverie flotte au-dessus de ses paroles comme l'esprit au-dessus des eaux. Or ce que, dans *les Trois sœurs* et dans *Oncle Vania*, comédiennes et comédiens ont su rendre présente, c'est cette âme profonde que colorent « les sentiments de l'existence », comme disait Rousseau, l'ennui sans cause, la crainte sans motif, l'amour sans objet, la foi sans raison, l'espérance sans avenir.

On pourrait imaginer un Théâtre des Nations qui serait comme le rendez-vous des théâtres nationaux contemporains. Il faut bien avouer que, seul, le critique ou le spectateur polyglotte pour-

rait prendre une vue panoramique de la saison. Dès que l'on quitte le répertoire classique du théâtre universel, il devient difficile d'apprécier des œuvres dont des résumés, en général très insuffisants et pas toujours intelligents, ne sauraient donner une idée. *Vieillesse troublée*, de Leonid Rakhmanov, n'est-elle qu'un drame édifiant? Cette scène encombrée de meubles bourgeois et de plantes vertes — le principal personnage est un éminent botaniste — ce jeu qui rappelle l'ancien Odéon ne sont pas faits pour laisser soupçonner dans le texte ce lyrisme qui peut poétiquement sauver des œuvres dramatiquement médiocres. Le Théâtre de Buenos Aires présente un drame historique, *El Limite*, dont l'auteur est son directeur, Alberto de Zavalia : autour d'une très grande dame de Tucuman qui incarne, jusqu'à la mort, l'esprit de la résistance au dictateur Rosas, des gens dissertent sans passion ; le général Oribe se promène en pays conquis sous les apparences d'un proconsul distingué ; on est donc tout surpris qu'une fusillade générale termine l'histoire. La représentation du *Carrosse du Saint-Sacrement* nous explique l'aventure de la troupe argentine : tout se passe comme si on avait craint de paraître trop Espagnol, Espagnol selon la légende, bien entendu ; on a voulu un jeu « concentré », on s'est méfié de l'exubérance, on a cherché cet effet qu'est l'absence d'effets. Le vice-roi du Pérou est un marchand enrichi, la Périchole doit avoir pour « emploi » les soubrettes au Théâtre de Lima plutôt que les grandes coquettes... *El limite*, comme la pièce de Mérimée, fut joué tous feux éteints. Les pièces du théâtre contemporain qui semblent les plus intéressantes sont les deux pochades de Max Frisch, par la remarquable troupe du Schauspielhaus de Zurich. *Biedermann et les incendiaires* est l'histoire d'un honnête bourgeois qui loge, nourrit, flatte des incendiaires, d'abord impressionné par leur assurance, n'osant pas résister, puis cédant à la peur ou essayant de jouer au plus malin... en définitive, c'est lui qui fournira les allumettes : le symbolisme est transparent. La Grande rage de *Philipp Hotz* est plus simplement et plus directement burlesque : il s'agit encore de l'agneau qui attire le loup, mais cette fois, le mari qui jouait au loup n'est qu'un agneau qui va se jeter dans la gueule du loup, c'est-à-dire dans les bras de sa femme. Décors simplifiés du style dit jadis expressionniste, truculence épanouie ou pincée des acteurs, çà et là quelques souvenirs du cirque, tout est parfaitement équilibré.

Sans mépriser l'espace des grands plateaux, sans faire de la pauvreté un principe esthétique, il faut bien réserver une admiration mêlée de quelque amitié à ceux qui créent quelque chose d'à peu près rien. Après *les Créanciers* de Strindberg, M. Gregory Chmara met en scène, au Nouveau Théâtre de poche, *Humiliés et Offensés*. Et sur quelle scène ! quelques mètres carrés où les décors de José Quiroga révèlent, au premier coup de projecteur, tout ce qu'il faut savoir sur l'honnêteté, la piété et la pauvreté de Natacha comme sur le luxe et les goûts du prince Wolkovski. Du roman de Dostoïevski, M. André Charpak a tiré quelques scènes qui font une histoire cohérente et resserrée : Nacha, fille

de l'intendant du prince, est partie avec le fils de ce dernier ; elle aime Alliocha pour ses défauts mêmes qui sont ceux d'une enfance incurable ; c'est là aussi ce qui arrive à Katia ; mais Katia est une riche héritière et les enfants aiment les beaux jouets ; les rêveries philanthropiques qu'autorise une grosse fortune dissiperont aisément le mythe de l'amour héroïque dans une mansarde. Quelques coupures au dernier acte purifieraient encore ce drame, qui pourrait bien être pour Mlle Lolleh Bellon ce que fut jadis *Martine* pour Marguerite Jamois. Il faut souhaiter que cette troupe vraiment jeune et fervente ait les moyens de durer.

HENRI GOUHIER.

***

LES LIVRES SUR LE THÉATRE

A mesure que les années passent, on distingue trois périodes dans l'histoire du théâtre que les hommes de la génération 1900 peuvent encore dire contemporain. La première est celle de la renaissance qui commence avec le théâtre libre d'Antoine et se poursuit avec l'Œuvre de Lugné-Poe, puis avec le Théâtre des Arts de Jacques Rouché. La seconde est dominée par le Vieux-Colombier de Copeau et, entre les deux guerres, par les réussites exemplaires du Cartel. La troisième se déroule depuis la Libération. Sur la première période, M. Jacques Robichez publie un intéressant document, la *Correspondance* de Lugné-Poe et de Romain Rolland (1894-1901) (1) ; textes et notes fournissent de nombreux renseignements sur l'histoire de l'Œuvre, et pas seulement sur les essais dramatiques de l'auteur des *Loups*. Deux ouvrages enrichissent la bibliographie de la seconde période. Le *Georges Pitoëff* d'André Frank (2) complète les souvenirs d'H. R. Lenormand sur la famille, la jeunesse, la période génevoise de Georges et Ludmilla Pitoëff : témoignages de contemporains, articles oubliés, lettres inédites, enchâssés dans un commentaire toujours précis, voilà bien ce que nous voudrions avoir sur chaque « animateur ». *Mon ami le théâtre*, de Jean-Jacques Bernard (3), est un recueil de souvenirs qui commencent à l'automne de 1913 avec le manifeste du Vieux-Colombier, se poursuivant en compagnie de Baty, Dullin, Pitoëff et, point important, des auteurs dont les grands metteurs en scène se voulaient les serviteurs, de Giraudoux à Claudel ; on ne trouvera pas seulement dans ces pages des faits et de précieux fragments de conversation, mais cette émotion indéfinissable sans laquelle on ne sentirait pas la vitalité de cette époque créatrice : la mémoire qui poétise naturellement le passé

(1) Éd. de l'Arche.
(2) *Collection le Théâtre et les Jours*, éd. de l'Arche.
(3) Éd. Albin Michel.

sert l'histoire quand ce passé ne se reconnaît tel qu'il fût qu'entre les lignes du récit. La troisième période, enfin, qui est la nôtre, cherche déjà à prendre figure historique : les hommes d'aujourd'hui n'attendent pas la vieillesse pour écrire leurs mémoires ; mais *Paris-Soirs* de Jean-Baptiste Jeener (1) montre qu'il est un peu trop tôt : dès maintenant on peut prévoir que l'histoire ne conservera pas tout entier l'Index des noms cités ; l'amateur de théâtre retiendra des impressions de « soirs de générale » et quelques instantanés, pris au bon moment, de Claudel, Mauriac, Barrault.

Mais le théâtre d'aujourd'hui n'est chose littéraire que par des œuvres et non des souvenirs. *Le Théâtre en rond*, d'André Villiers (2), voilà un livre qui concerne le présent et un présent gros de l'avenir. C'est une mise au point très précise qui est à la fois une histoire et une philosophie du théâtre en rond ; il y a là le résultat de réflexions et d'expériences poursuivies depuis plusieurs années dans une sorte de va-et-vient de la théorie à la pratique. André Villiers explique la technique de la mise en scène dans cet espace sans décors, technique et non esthétique, car, dans « le rond » comme sur la scène « à l'italienne », on entend bien représenter des œuvres de genres et de styles très différents. Les avantages sociologiques de cette formule architecturale sont incontestables, puisque toutes les places sont de « bonnes places ». Plus limités, semble-t-il, seraient les avantages psychologiques ; il y a, sans aucun doute, des cas où la *participation* est mieux assurée en rapprochant le public de l'acteur, en faisant du premier un témoin plus qu'un spectateur ; n'y en aurait-il pas d'autres où la *participation* même exige que les personnages du drame aient l'air d'appartenir à un autre monde? la tragédie classique, par exemple, requiert peut-être une impression d'éloignement.

« L'art cinématographique accapare à son profit tout un univers d'images dont l'homme de théâtre a souvent rêvé à travers les temps. » Cette remarque d'André Villiers revient à l'esprit après avoir lu les trois pièces de M. Jean-François Noël : *Mon royaume est sur la terre, le Survivant, les Princes du sang* (3). Les deux premières ont été mises en scène par Raymond Rouleau, la troisième par Raymond Hermantier. Il s'agit d'un théâtre historique, vraiment et véridiquement historique, avec des notices sur les personnages, avec une bibliographie, avec une préface d'un historien académicien, le duc de Lévis-Mirepoix. Or, il y a deux types de théâtre historique, si nous comprenons bien la leçon de Shakespeare : il y a *Jules César* ou *Coriolan*, vision poétique d'un destin ; il y a *Henri VIII*, chronique dramatisée d'une époque. Reconnaissons que, dans le second cas, la concurrence du film est redoutable, concurrence artistique, bien entendu : le souvenir de la représentation des *Princes du sang* en 1951 confirme cette impression. Ce premier tome du *Théâtre* de M. Jean-François Noël constitue une intéressante tentative pour assurer la survie d'une

(1) Éd. de Paris.
(2) Librairie théâtrale, 156 pages.
(3) Théâtre, Paris, A. Fayard, 413 pages.

tradition dramatique qui continuera plutôt dans les bibliothèques que sur la scène.

Le théâtre de Jean Genêt illustre une éthique : tout se passe comme si le meurtre d'Abel par Caïn était la réhabilitation d'Adam. Il y a une grâce du crime. Le criminel authentique est un inspiré ou un élu. La grâce de tuer est *virtus*, vertu. Telle est la moralité, si l'on peut dire, sous-jacente aux deux pièces, *les Bonnes* et *les Nègres* qu'une édition soignée présente sous le signe jadis guerrier de « l'Arbalète » (1). Le premier ouvrage est accompagné de considérations sur les arts du spectacle, théâtre et cirque. Parfaitement injuste pour notre temps, ayant l'air d'ignorer l'intelligence, le désintéressement, la pureté de ceux par qui un art dramatique continue, M. Jean Genêt écrit pourtant là quelques-unes de ses plus belles pages. Son théâtre est une façon de se moquer du théâtre, du moins du théâtre occidental. « ... On ne peut que rêver d'un art qui serait un enchevêtrement profond de symboles actifs, capables de parler au public un langage où rien ne serait dit mais tout pressenti... » Quelque chose comme la messe «... Sur une scène presque semblable aux nôtres, sur une estrade, il s'agissait de reconstituer la fin d'un repas. A partir de cette seule donnée qu'on y retrouve à peine, le plus haut drame moderne s'est exprimé pendant deux mille ans et tous les jours dans le sacrifice de la messe. Le point de départ disparaît sous la profusion des ornements et des symboles qui nous bouleversent encore... » C'est donc d'un théâtre essentiellement religieux que rêve l'auteur des *Bonnes*, dans une vision du monde où « l'art substituerait à la foi religieuse l'efficace de la beauté » et où la beauté du crime serait l'auréole de la nouvelle sainteté. La parodie est donc l'intention permanente qui double la comédie jouée par les acteurs d'une comédie jouée par les personnages. Les comédiens doivent ici représenter des personnages qui, eux-mêmes, se veulent comédiens. *Les Nègres*, clownerie qui, à la lecture du moins, paraît assez laborieuse et d'une fantaisie trop volontaire, *les Bonnes*, chef-d'œuvre du genre, sont comme le théâtre de l'antithéâtre.

H. G.

(1) *Les Bonnes* et *l'Atelier d'Alberto Giacometti*, 204 pages. (On y trouvera aussi une *Lettre* sur *les Bonnes* et *le Funambule*) *les Nègres*, clownerie, 154 pages. L'Arbalète, Marc Barbezac, Décines, Isère.

L'Armée et la Nation

Les « événements » d'Alger ont posé le problème des rapports de la Nation et de son armée. A l'heure où j'écris, il est loin d'être résolu.

On a eu peur que les troupes d'Algérie n'entreprennent la conquête de la France. Pendant la crise qui précéda la formation du gouvernement de Gaulle, beaucoup d'hommes publics — tels les députés de la Convention, à la veille du 9 Thermidor — qu'ils fussent de droite ou de gauche, suspects de « fascisme » ou suspects « d'incivisme » n'osaient plus coucher chez eux. Les parlementaires n'étaient pas seuls à avoir peur. Chacun a eu peur de la guerre civile. Cette peur travaillera longtemps les esprits.

Ni mon tempérament, ni mon expérience, ni mes idées ne m'inclinent vers les gouvernements militaires ou totalitaires. Mais il ne suffit pas d'être républicain, il faut encore ne pas être inintelligent. On ne sera pas quitte envers l'insurrection d'Alger en se contentant d'accoler l'adjectif « factieux » à tels substantifs, ou tels noms propres.

Si l'armée a cessé d'obéir — et non seulement à M. Pflimlin, mais à M. Coty nous devons d'abord nous demander pourquoi.

Les causes prochaines et occasionnelles de la rebellion sont faciles à discerner. La machine de l'État semblait grippée, les crises ministérielles devenaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus difficiles à résoudre... Je laisse à d'autres le soin d'incriminer « le système », ne sachant pas bien quel est le sens exact de ce mot ; il existe en France d'autres pouvoirs que les pouvoirs proprement « constitutionnels » Chambre ou Conseil de la République. Tant qu'on n'en parle pas, on est, évidemment, dans l'imposture. Revenons à l'armée.

Elle avait, depuis dix ans, livré beaucoup de combats et subi beaucoup d'échecs. Elle les imputait aux pouvoirs civils. Sans doute, elle le fait toujours. Mais elle n'a pas toujours tort de le faire. Un gouvernement ne doit pas laisser traiter

de « sales » les guerres qu'il fait. Quand on expose les gens à être tuer, on ne doit pas permettre qu'ils soient insultés. C'est la moindre des choses. La politique suivie en Indochine s'était avérée désastreuse ; la politique pratiquée en Algérie n'était pas raisonnable.

Je ne connais pas M. Guy Mollet. Sa personne — telle que je l'aperçois — m'inspire de la sympathie et de l'estime. Il a dit qu'il aimait Voltaire, je l'aime aussi, Je me rappelle néanmoins ma stupeur, le soir où je l'ai entendu et vu à la Télévision, dire qu'il envoyait en Algérie 400 000 soldats, mais que ce n'était pas pour être vainqueur ; que la victoire, s'il la voulait, serait très facile et très prompte, mais qu'il ne la voulait pas. Les soldats donc, devraient être des cultivateurs, des gendarmes, des propagandistes, des instituteurs, des juges de paix, des infirmiers, peut-être, des sage-femmes mais non pas des combattants qui savent quel terrain conquérir, quel ennemi défaire, quel objectif atteindre. Ceux qui reprochent à l'armée de se substituer aux pouvoirs civils, doivent se souvenir qu'ils l'en avaient priée, deux ans avant qu'elle le fasse.

En même temps qu'on étendait son action aux domaines non-militaires, on la paralysait dans le domaine militaire. Un excellent officier m'a raconté — presque en pleurant — qu'il n'avait pas le droit de commander « feu ! » à ses hommes, sans y être autorisé d'abord par un représentant de l'autorité civile.

Je ne suis pas stratège. Il ne m'appartient pas de prononcer sur la politique du « quadrillage ». Mais, quoique « voyageur de l'impériale » et spectateur du parterre, je sentais bien, et d'autant plus vivement peut-être, que la situation de l'armée d'Algérie était ridicule. Quels étaient ses ennemis? Les fellaghas? On estimait leur nombre de 20, parfois à 10 000, celui de leurs morts était plus grand.

Et quel but lui avait-on fixé? Ce but qui, pour un soldat, signifie non seulement la victoire, mais la libération, et que Napoléon définissait avec tant de clarté, avant chaque bataille et au début de chaque campagne? Si j'ai bien compris les discours de nos présidents du Conseil, ce but, c'était la conversion des méchants. La tâche de l'armée serait accomplie quand les violents seraient devenus doux, les pillards honnêtes. J'avais, à l'époque, imaginé un soldat qui espérait rentrer chez lui, é pouser sa fiancée, et qui, entendant un jeune Arabe insulter son père ou sa mère, se disait : « Ah bon ! il va falloir que je fasse un an de rabiot ! »

Interminablement l'armée montait la garde. Mais pour défendre quoi? Les biens des Français? Sans cesse, on lui disait :

pas du tout. Et non sans raison : des intérêts privés, fussent-ils légitimes, c'est aux policiers, non aux armées nationales qu'il incombe de les protéger.

Le but qu'on ne lui indiquait pas, il est naturel que l'armée d'Algérie ait fini par se l'assigner à elle-même. On voulait que Arabes et Européens se réconcilient, elle les a poussés — et même contraints — à fraterniser.

Il n'était pas moins naturel, il était sans doute fatal, qu'elle tende à s'émanciper de la Métropole. On avait beau crier : l'Algérie, c'est la France, la seule existence du ministère de l'Algérie démentait ce propos. Conçoit-on un ministère de la Bretagne dont le ministre réside à Rennes? La confusion des pouvoirs fut telle qu'on n'a jamais sû qui avait ordonné le bombardement de Sakkiet.

Le ministre de l'Algérie devenait un nouveau duc de Bourgogne, quoique son titulaire, M. Lacoste, fût plutôt d'origine armagnaque.

Une armée d'ailleurs tend toujours à s'émanciper du pouvoir central, quand elle devient plus importante, à elle seule, que l'ensemble des autres armées dont ce pouvoir central dispose. Ce fut le cas pour l'armée d'Antoine, pour celle de Wallenstein, pour celle de Bazaine. Les références historiques sont ici tellement nombreuses qu'elles semblent indiquer une loi de l'univers social.

Tout pouvoir cherche à s'étendre, et d'autant plus qu'il est plus grand. L'inflation algérienne suscita l'inflation de la propagande saharienne, qui devait l'accroître encore. La hausse de la Bourse donna la mesure des passions, plus que celle des profits escomptables dans un avenir prévisible. Aujourd'hui encore, on dit : le Sahara paiera, alors qu'il faudra longtemps payer le Sahara...

Si l'Algérie était le grand, le seul problème présent pour la France, son avenir, sa mission, son drapeau, le symbole même de sa grandeur, la condition même de sa vie, et si l'Algérie était confiée à l'armée, non seulement pour en assurer la défense, mais pour la pacifier, l'amender, la guider, pourquoi cette armée, qui avait toutes les responsabilités, n'aurait elle pas revendiqué tous les pouvoirs?

La révolte militaire ne s'explique donc que trop, même pour des hommes tels que moi, chez qui elle éveille plus de craintes que d'espoirs. J'ai vu l'administration militaire, en 14, j'ai maintes fois parlé d'elle avec Georges Mandel qui assurément n'était pas antimilitariste. J'estime imprudent, et en un sens, injuste, de demander à un bon officier d'être un bon administrateur et un bon politique. Le maréchal Mont-

gomery semble penser de même, c'est une caution bourgeoise. L'exemple de Lyautey ne me persuade pas. Il arrive que des grands hommes manifestent des qualités qui paraîssent s'entre exclure. C'est une raison pour les admirer davantage, non pour faire gérer ses finances par des danseurs.

J'avoue donc aimer mieux, dans les préfectures, les préfets que les colonels ; je le crois préférable, non seulement pour les préfets, mais pour les administrés et, en fin de compte, pour les colonels ; les mêmes causes qui portent l'armée au pouvoir, déportent le plus souvent l'armée vers l'anarchie. On parle toujours du Rubicon, on oublie qu'il ne suffit pas de le franchir, il faut encore combattre et battre Pompée. Tout le monde n'est pas César. L'Histoire est pleine de Pharsales indécises... et de pouvoirs décomposés.

Le plus grave à mon sens, c'est que les rapports de l'armée et de la Nation subissent, dans tout l'univers, du fait de la conjoncture, des changements très profonds, que les esprits n'ont pas encore bien compris et l'État n'a pas encore tenu compte.

L'armée était : la grande muette. On m'a raconté que Jaurès, montrant le Palais Bourbon, à gauche ,et à droite, l'École Militaire, disait : « Ici l'endroit où on parle et où on commande, là celui où on se tait et où on obéit. »

Mais cette servitude était l'envers d'une grandeur. L'armée demeurait le seul corps dans la société, à engager l'ensemble de la Nation dont elle assurait la vie. Par rapport à elle, tout était petit, et presque indifférent.

Aujourd'hui, un arrêt prolongé de l'électricité et du gaz équivaudrait à une défaite militaire. L'armée reste nécessaire et nationale, mais elle n'est plus seule à l'être. Aussi voit-on mal pourquoi elle demeurerait astreinte à un silence, à une docilité, que les autres grands corps de la Nation ne pratiquent pas, et que nul ne songe à leur imposer. Pourquoi l'armée serait-elle tenue hors de la politique, quand les autres services publics ne le sont pas, que la grève elle-même est, pour eux, un droit acquis?

On le comprend d'autant moins que ces services sont indispensables à l'armée, et qu'elle le sait.

Jusqu'à la guerre de 14, on pensait qu'une armée fait campagne avec les stocks qu'elle détient par avance. D'ailleurs, elle exerçait un contrôle de fait sur les industries métallurgiques qui étaient ses grands fournisseurs, mais dont elle était le plus grand, et parfois le seul client.

Aujourd'hui, il faut qu'à toutes les minutes, la Nation entretienne la force de l'armée. Elle n'ignore pas que son efficacité à venir dépend des industries atomiques dont elle n'est pas

maîtresse. Comment pourrait-elle se tenir « en dehors de tout » alors qu'elle se sent liée à tout?

Depuis cinq siècles, sans doute depuis la mort de Tamerlan, l'infanterie a été « la reine des batailles ». Or un fantassin n'est pas autre chose qu'un citoyen rompu et soumis à une certaine discipline. La conversion du citoyen en soldat, la reconversion du soldat en citoyen étaient relativement faciles.

Nous sommes revenus au temps de la cavalerie, c'est-à-dire de la technique. L'armée est autre chose que la Nation en armes. C'est pourquoi leur rapport, d'occident naguère, pose des problèmes qu'il ne posait pas.

L'armée sait d'ailleurs qu'elle n'est plus en mesure de garantir la sécurité du peuple qu'elle défend. Elle n'a plus le monopole du risque. La distinction entre elle et la société civile était claire, elle ne l'est plus, l'héroïsme même des militaires n'a plus d'efficacité, de signification sans le courage des civils.

Au temps du Boulangisme, on pouvait encore penser : Peu importe l'aveulissement du peuple, si l'énergie de l'armée reste intacte ; une telle pensée serait, à présent, absurde.

La guerre « idéologique », la guerre de partisans, la guerre révolutionnaire, la guerre psychologique, jouent, dans le monde moderne, un rôle tel qu'elles finissent par prévaloir sur la guerre tout court. L'armée ne peut plus se désintéresser de la politique, et même de la propagande, sans se désintéresser de la victoire, ce qui est impensable.

Il était tout simple qu'au XVIIIe siècle, les gouvernements disent aux armées « gagnez donc la guerre, ensuite nous négocierons la paix ». C'était encore possible au XIXe siècle.

Si aujourd'hui, être vainqueur, c'est convaincre l'adversaire qu'on a raison et qu'il a tort, comment répondre : « Silence, dans les rangs ! » aux soldats, qui demandent de quoi, au juste, l'adversaire doit être convaincu?

En 1905, il eût été scandaleux que l'état-mojor prétende intervenir dans les négociations de Rouvier, au sujet du Maroc. En 1958, il n'était pas possible que M. Félix Gaillard dise à l'armée d'Algérie : « Je discute avec MM. Bons-Offices. Quand j'aurai fini, je vous ferai connaître les décisions prises. » Par ses déclarations mêmes, le gouvernement de M. Guy Mollet et de M. Lacoste avait interdit à ses successeurs un pareil langage : on avait dit à l'armée d'Algérie : « Pacifiez ! » On ne pouvait pas lui dire « ne vous souciez pas de la paix ! »

Au vrai, si le politisation de l'armée paraît déplorable à un lobe de mon cerveau, si elle gêne un ventricule de mon cœur, elle ne me semble pas moins inévitable que naguère,

celle des syndicats. L'idée de la « grande muette » est aussi dépassée que la Charte d'Amiens.

Mais, dans la mesure même où la politisation de l'armée — et des grands organismes collectifs — ne peut pas être évitée, elle doit être prévue, organisée, réglementée par l'État. Sans quoi ,les conflits de la Nation avec son armée et ses autres grands organismes, risquent de devenir de plus en plus fréquents, de plus en plus graves, de plus en plus faciles à déclencher, de plus en plus difficiles à résoudre, comme les crises ministérielles qu'on reproche tant à la IVe République, et qui, si regrettables fussent-elles, étaient assurément plus bénignes.

Pour confuse que soit la conjoncture, il reste quand même clair que l'armée ne saurait opposer sa force à la Nation qui la lui fournit. Elle ne peut brandir les armes qu'on lui donne contre ceux qui les lui ont données, sans se mettre dans une situation inique, dramatique — et d'ailleurs contradictoire.

Il est déjà très inquiétant qu'elle ait envisagé de le faire — ou que le peuple français l'ait crû.

Elle interviendra sans doute, de plus en plus, dans la vie nationale. Mais, en multipliant ses interventions, elle risque de détacher d'elle, d'aigrir contre elle, le peuple par qui et pour qui elle existe.

Il faut « intégrer » l'armée à la Nation, sans désintégrer par là, et la Nation et l'armée. Il faut qu'elle puisse toujours se faire entendre ; il ne faut pas qu'elle prétende tout commander. La conquête des pouvoirs civils a souvent été, pour les armées, une grande tentation : cette conquête leur fut généralement néfaste. Une armée peut être contrainte à assumer des pouvoirs qui ne sont pas les siens, des fonctions qui ne sont pas les siennes ; elle a toujours tort de le souhaiter. En étendant ses attributions, elle affaiblit son autorité, c'est l'effet d'une loi naturelle.

Reconsidérer, redéfinir, réorganiser les rapports de l'armée et de la Nation est sans doute le problème le plus difficile et le plus urgent. Aucun autre ne recevra une solution réelle, tant que celui-ci ne sera pas résolu. Dorénavant la « grande muette » devra parler, et parlera. Encore faut-il que sa voix ne couvre pas celle du peuple. D'autant que l'armée veut la grandeur d'élévation et que le pronunciamiento est le monopole des nations petites.

EMMANUEL BERL.

A propos d'un centenaire

On aura célébré cet été le centenaire de Georges Courteline. L'unanimité s'est faite à son propos. D'abord parce que sa gloire ne gêne personne. Ensuite parce qu'il appartient à un univers que la plupart des gens considèrent comme aboli, du moins à une époque révolue, et sur ce dernier point, ils ont raison. Le classicisme consiste peut-être à une relégation loin du présent, et Dieu sait si on a donné du classique à l'auteur de *Boubouroche!* Il méritait peut-être ce titre par la modération de ses goûts et la simplicité de son esthétique. Les révolutions de la littérature que nous croyons avoir bouleversé les gens de la fin-de-siècle, il y était absolument étranger. C'est un privilège des dramaturges et de ce qu'on pourrait appeler la « rive droite ». Pour un Courteline ni *le Mercure de France*, ni *la Revue blanche*, ni *la Plume* n'excitaient plus que le Kamtchatka. De plus, bien que sa culture fût des plus limitées (le livre récent de son biographe et apologiste, M. Albert Dubeux (1), en fait foi) elle était strictement humaniste et traditionnelle. Il n'a aucunement préfiguré l'humour à l'anglo-saxonne ni la préciosité normalienne qui ont fait florès après lui ; disons grossièrement Alphonse Allais et Giraudoux : le *humbug* et le canular lui sont totalement étrangers.

Aussi a-t-il acquis le renom paisible et solide d'un second Molière, du comique français par excellence. Son procédé essentiel est d'ailleurs conforme aux plus vieilles règles. Le burlesque consistait à traiter trivialement des sujets nobles ; mais l'héroï-comique à parler noblement de sujets vulgaires. C'est exactement la clé du style courtelinesque, où foisonnent les parodies de l'académique, du majestueux, du sentimental, et où il n'est pas certain que ce fussent de simples parodies : Courteline, sans le savoir, avait respiré l'atmosphère d'un temps où le ton « pompier » n'était pas officiellement démodé, ni ridicule ; en outre, il avait été bureaucrate — oh pas long-

(1) Éditions Pierre Horay.

temps — mais il avait tout de suite saisi la *vis comica* du langage administratif, tissu de pédantisme et de prétention, qui confère une fausse solennité aux choses les plus simples. A cet égard, notre centenaire est toujours jeune. Il subsistera encore longtemps des discours de comice agricole dignes de Flaubert et des circulaires ministérielles dignes de Courteline. La société moderne, qui se croit de plus en plus sérieuse, n'a pas fini d'être courtelinesque ; toutefois, il va lui manquer une condition essentielle pour porter ce beau titre, et voici justement ce que nous avions dessein d'expliquer :

Quand on se replonge dans l'œuvre de cet écrivain fortuné et dans sa biographie même, on est frappé de les voir si représentatives d'un état de paix et de stabilité. M. Dubeux a intitulé son livre *la Curieuse vie de Georges Courteline,* mais qu'il faudrait donc de bonne volonté pour la trouver curieuse, c'est-à-dire originale ou pittoresque ! La liberté du personnage, sa farouche indépendance, son anarchisme foncier, on l'accorde, mais ces dispositions-là qu'est-ce donc qui les menaçait ? Les drames de l'existence pour les hommes de son temps, et surtout de même farine, c'étaient de tout petits embêtements, des anicroches minuscules. La guerre qu'ils menaient avec un courage que l'on admire, c'était une infime bataille contre des règlements, des préjugés, des niaiseries qui ne ressemblent guère à Moloch ni à Léviathan. On pouvait être à la fois moralement un *outlaw* et matériellement un petit bourgeois pelotonné dans ses habitudes, assuré de ne pas mourir de faim, de ne pas coucher sous les ponts, de n'être, encore moins, fusillé, ni écrasé par une bombe aérienne. La Brige est peut-être un héros, mais il use d'un sabre de bois contre des adversaires de carton. Notez que nous ne saurions le dédaigner pour si peu. Dans certains romans chinois des siècles passés, qui sont exactement des romans de chevalerie (mettons *la Brise au clair de lune*) on voit le paladin servir ses nobles causes non pas à coups de lance et d'épée, mais à force d'intrigues dans les ministères, pour obtenir un rescrit impérial, pour faire aboutir une pétition de veuve ou d'orphelin. Admirables civilisations que celles-là où les forces du mal et aussi les forces du bien sont à ce point amorties. Elles ne produisent peut-être pas tout le romanesque que l'on souhaite, mais elles revêtent à distance, pour la postérité moins heureuse, une douce poésie : comme on avait de la chance de s'enflammer pour une consommation mal servie, un arrêt de simple police mal rendu, un guichet fermé trop tôt, un sous-chef de bureau promu injustement ! On a souvent remarqué, avec mélancolie, que l'affaire Dreyfus, dont il ne faut pas plus diminuer l'importance que celle de l'affaire Calas, n'aurait été

un demi-siècle après qu'un fait divers entre mille autres. Il y a depuis vingt ou quarante ans, des milliers de bagnards dans le monde probablement innocents et sûrement mal jugés. Il faut donc admirer la belle époque, qui pour une fois mérite son nom, d'avoir eu des malheurs humains une perspective plus délicate que la nôtre. Et pardonner à sa littérature qui reflète une sensibilité que nous avons refoulée ou perdue.

A certains égards, on pourrait comparer la vie de Georges Courteline à celle de J. K. Huysmans dont une biographie définitive, celle de M. Robert Baldick, vient de paraître ; traduite de l'anglais (1), pourvue de l'érudition la plus complète que l'on puisse déployer sur un tel propos. Il n'y a certes aucun rapport ni aucune commune mesure entre l'auteur de *la Paix chez soi* et celui de *En route;* mais tous deux sont les citoyens grognons et bougons d'une cité où il survenait peu de grands drames, où, quand il s'en produisait, on pouvait y rester indifférent. Rappelez-vous les troubles boulangistes jugés par Durtal et Des Hermies du haut d'une tour Saint-Sulpice... Les avanies infligées par le destin à ces personnages qui se persuadaient d'être des écorchés vifs, c'était surtout des ennuis de café, de restaurants, des démêlés avec la concierge ou le notaire ; ne parlons pas des aventures sentimentales, car à toute époque celles-ci défient le jugement objectif de ceux qui ne les ont pas subies : de même qu'une maladie vous place soudain hors du monde et au centre du monde, de même une épreuve de l'amour vous libère des servitudes de la société et des soucis de l'histoire. C'est d'ailleurs pourquoi il n'y aura jamais de permanent dans la littérature que la littérature amoureuse. Elle seule échappe un peu au temporel. On nous dira qu'il existe des éléments impénétrables dans les plus petites péripéties de l'existence la plus banale : on verra toujours des vieux garçons maniaques, des ronds-de-cuir encroûtés, des ménages vaudevillesques, des chicaneaux obstinés, bref des héros de Huysmans ou de Courteline. Oui, certes ; mais l'importance que l'Infini social donne ou autorise à ces Zéros individuels, peut varier grandement. Elle peut même être officiellement supprimée. Dans une civilisation productive, technocratique, totalitaire, pharaonique, il vous sera loisible d'être brimé, gêné, dupé ou cocu, mais vous ne pourrez pas en tirer de littérature. L'État vous imposera, dans une optique humiliante, le sens de votre petitesse, et, au demeurant, on peut imaginer que la sensibilité privée diminuera à mesure que le sens civique et la conscience communautaire s'empareront mieux des âmes.

(1) *La Vie de J. K. Huymans.* — Éditions Denoël.

Nous n'en sommes pas encore là. Pourquoi donc peindre les auteurs de la « belle époque » comme frappés d'une certaine désuétude et d'un certain archaïsme? La stabilité du monde où ils vivaient leur a permis malgré tout, non pas de se faire rois dans une petite île où personne n'aborde plus aujourd'hui, mais de découvrir le fonds éternel du cœur humain. Le terme doit sembler prétentieux, mais comment désigner autrement les enquêtes que peuvent seuls mener des gens préservés de la catastrophe immédiate, sur les sentiments constants, les problèmes permanents. On ne peut guère philosopher au volant d'une voiture lancée à deux cents à l'heure ; on ne peut guère non plus méditer le destin de la personne humaine, ses droits, ses devoirs, dans une société qui vous réquisitionne du soir au matin et vous serine impérieusement ses principes. Courteline et ses pareils ont donc joui du privilège de vivre avant le triomphe du collectif. Imaginez-vous un Proust dans la termitière future? Les petites tares qu'on lui reproche tiennent justement à une condition déjà exceptionnelle, et qui tend à devenir extravagante, monstrueuse. Dans deux cents ans, ses analyses de psychologue seront toujours tenues pour géniales et incomparables, mais on concevra Marcel comme un personnage sublunaire, à l'égal des Linottes de Montmartre ou des satanistes de Vaugirard, de M. Lahrier ou de M. Folantin.

Ces réflexions seraient assez mélancoliques si on ne les corrigeait par une notion réconfortante : celle de la dépendance qui unit les sociétés très stables, très sérieuses, et le génie comique. Qu'est-ce à dire? Simplement ceci que, plus le désordre, l'anarchie progressent dans les institutions, les mœurs et les consciences, plus le comique diminue. Objectivement et subjectivement à la fois. On n'en trouve plus l'occasion et on le ressent moins. Précisons encore : où résident les grands ressorts de la *vis comica?* dans les frottements que font subir à l'individu, déjà asservi, mais encore indocile, la société, ou le milieu, ou le cadre où il doit vivre. Si Courteline paraît encore riche en bouffonneries durables, c'est parce qu'il peignait justement le conflit non encore tragique de l'un et de l'autre. La caserne, le bureau, les règlements du barreau, de la magistrature ou les routines d'une bourgeoisie qui donne le ton (dirigeante, ce serait trop dur) voilà le décor idéal à planter derrière le guignol dont on va agiter les marionnettes.

Chose curieuse, les derniers auteurs comiques de l'Europe seront sans doute les Anglo-Saxons (mettons Jérôme K. Jérôme) parce qu'ils peuvent encore narguer la respectabilité, le *cant* de leur pays ; ou des Soviétiques parce qu'ils auront à évoquer une société sévère et terriblement hiérarchisée.

Avez-vous lu les romans d'Ils et Petrov (par exemple *Douze chaises*)? Rien dans la littérature occidentale ne leur est comparable. Nous n'avons plus assez de murs à sauter, assez d'adjudants à quinauder, assez de lois à tourner. De graves moralistes vous ont souvent répété que, si vous supprimez ou réduisez la conscience morale, vous anéantissez du coup les conflits de devoirs et de passions qui font la matière de toute littérature. De même, si la conscience sociale devient trop vague ou trop débile, le comique s'évanouit dans les rapports sociaux. Tout sera à peu près permis. Rien ne sera plus scandaleux ni imprévu. Et si la société se trouve sans cesse en état de révolution virtuelle, si elle doute de sa sainteté et de sa puissance, comment voulez-vous que ses adversaires la moquent congrûment. David est désarmé devant un Goliath qui s'abandonne.

Voilà pourquoi il faut honorer les écrivains qui eurent la chance de peindre un monde encore solide. Ils jouaient les mauvais élèves, les chahuteurs dans un pensionnat bien tenu. Vous êtes prêts à dédaigner ces manilleurs irascibles, ces comptables méticuleux : Courteline en personne eut des démêlés inouïs avec le clergé de la paroisse et avec les Pompes funèbres parce qu'il manquait deux cierges aux obsèques de sa mère. Vous rejetteriez volontiers dans les ténèbres extérieures tous ces gens sédentaires, lourdement vêtus, mal lavés, ignorants du vaste monde et souvent de leur prochain, qui vécurent dans un Paris limité, parfumé au crottin et à la mominette, simplement blessés dans leurs manies et habitudes par le facteur, la bonne ou le gazier, qui se permettaient d'être misanthropes, sans beaucoup fréquenter l'espèce humaine, et misogynes, sans avoir guère lutté avec l'éternel Feminin. Mais non, tout cela serait fort injuste. D'abord, ils ont sincèrement éprouvé des sentiments et des sentiments qui nous semblent disproportionnés au réel, mais qui pour eux ne l'étaient pas. Comme la feuille de rose qui gênait le Sybarite. Ensuite ils ont maintenu, au sein d'existences paisibles, une certaine vue pessimiste du monde qui les empêche d'être trop vulgaires et qui pourrait bien être essentielle à la sagesse...

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1958. 68516.